



franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

FR. C. PAR LA POSTE

ALPHONSE KARR

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LE CHEMIN LE PLUS COURT

NOUVELLE ÉDITION

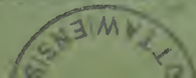


CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE



30-3-45

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALPHONSE KARR

LE CHEMIN LE PLUS COURT

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALPHONSE KARR

Format grand in-18

Coulommiers. — Typ. Paul BRODARD.

LE CHEMIN
LE PLUS COURT

PAR

ALPHONSE KARR

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1891



A

JEANNE BOUYER

A JEANNE

LE CHEMIN LE PLUS COURT

PREMIERE PARTIE.

I

POURQUOI L'ÉTUDIANT HUGUES QUITTA PARIS.

Hugues était fils d'un cultivateur médiocrement riche des environs du Havre. Quelques dispositions pour l'étude, qu'il avait montrées de bonne heure, avaient engagé son père à le mettre au collége à Rouen ; plus tard il l'avait envoyé à Paris pour y étudier le droit.

Les idées qui, en nombre à peu près égal à celles de la plupart des autres hommes, meublaient la tête de l'étudiant, étaient produites, d'abord par les romans de toutes sortes dont il avait rempli sa mémoire, puis par la fréquentation d'autres étudiants qui lui avaient inculqué quelques parcelles de la philosophie incrédule du XVIIIe siècle.

Il est facile de comprendre que, de deux éléments ainsi opposés, il devait naître une foule d'inconséquences et d'idées contradictoires, et que Hugues, tout en affichant l'incrédulité verbeuse et assez ridicule dont ses camarades se faisaient gloire, ne laissait pas d'avoir en même temps les croyances au moins aussi ridicules que lui avaient données ses lectures. L'apprentissage de la vie devait être dur pour lui; chacun de ses pas était une lourde chute. Très-jeune encore, enthousiasmé de la lecture de Robinson, et redoutant une correction paternelle, il avait passé deux mois à la campagne, espérant trouver une caverne commode, des fruits et des œufs d'oiseaux. Au bout de ce temps, il était revenu maigre, pâle, affamé, exténué, sale, en lambeaux, et souffrant d'un rhumatisme qu'il garda toute sa vie. Plus tard, timide comme l'est tout jeune homme fier et bien élevé, il prit son embarras dans un salon pour un philosophique éloignement du monde, sa gaucherie auprès des femmes pour un sage mépris de leur frivolité, sa maladresse à la danse pour une juste horreur d'un amusement ridicule et insignifiant.

Cette bienveillance pour tout le monde que l'on a à dix-huit ans et que l'on n'ose manifester par crainte de ne la pas voir assez accueillie, retombait sur son cœur et lui causait ce genre d'irritation que l'on n'éprouve jamais que contre les gens qu'on aime ou qu'on se sent disposé à aimer; il se crut misanthrope, s'éloigna de *la ville* pour aller *aux champs* vivre au milieu des *vertus paisibles* des laborieux habitants de la campagne: c'est sous *la cabane du pauvre*, à l'ombre des bois verts, sur les prairies émaillées, que devaient se trouver la vertu, la gaieté, la franchise, la bonhomie, l'égalité. Il ne rêvait

qu'à la naive pudeur des filles des champs, se mirant dans *le cristal des fontaines;* à la danse si gaie, sous les arbres, au son de la musette; à la paix, au bon accord, qui devaient régner entre ces bons paysans. Il partit.

Comme il approchait d'un village, il vit de loin, avec une sensation désagréable, que les *chaumières* étaient couvertes de tuiles et d'ardoises. Plus près, il n'y avait d'autres prairies que des champs de betteraves et de navets, d'autres fontaines que des mares infectes, d'autres vierges que de grosses sales filles à la voix rauque, aux discours grossiers; la musette, dont il ne connaissait que le nom, se montra alors une peau puante, rendant, sur les lèvres avinées d'un pataud, des sons aigres et insupportables. Des voituriers, conduisant dans la boue une charrette pesamment chargée, accrochèrent la voiture légère sur laquelle était Hugues, et faillirent la renverser. Il s'ensuivit une querelle entre le voiturier de Hugues et les paysans; dans la rixe, Hugues reçut sur le nez un coup de râteau tellement violent, que le râteau se cassa.

A ce moment passait le magistrat du lieu, en sabots, en grosse veste et en bonnet de laine. Hugues fut saisi d'une véhémente admiration pour cette noble simplicité de mœurs. Il crut voir un patriarche, et lui parla comme il eût parlé en pareil cas. Le magistrat l'écouta; puis ayant entendu en même temps les charretiers qui couvraient sa voix de la leur, il prononça cette mémorable sentence : « Tout bien entendu, il y a eu un râteau de cassé, il faut que ce râteau soit payé; monsieur donnera trois francs. » Hugues, presque aussi étourdi du jugement que du coup de râteau, donna trois francs, et pensant que ce village, trop près de la ville avait pris

quelque chose de sa corruption, il revint sur ses pas, aux huées des charretiers et du magistrat, et attendit avec impatience le moment où il pourrait aller plus loin chercher la douce paix et les vertus champêtres.

Hugues avait son logement dans un quartier retiré : il habitait une chambre tout au haut d'une maison, sur une terrasse. Il pouvait contempler une grande étendue de ciel et respirer un air assez pur. Il jouissait du lever et du coucher du soleil et voyait le jour une demi-heure avant qu'il fût descendu dans la rue, et une demi-heure après qu'on avait allumé les lanternes. Ajoutez que le vent qui, aux Tuileries, faisait à peine frissonner les dentelles aux mantelets des femmes, produisait chez l'étudiant de véritables ouragans, brisait les vitres et emportait les cheminées.

Quand on faisait quelque plaisanterie sur la prodigieuse élévation de son logement, que l'on prétendait être au quatorzième étage, il répondait, en souriant, qu'ayant, en sa qualité d'artiste, commerce avec les dieux, il avait cru devoir, pour la facilité des communications, leur épargner une partie du chemin.

Sa chambre était meublée d'abord de quatre murailles et de deux fenêtres, puis de quatre nattes de jonc, d'un lit, d'un grand fauteuil et de deux chaises incomplètes. Aux murailles pendaient des fleurets, quelques ébauches données par des camarades, et trois ou quatre pipes de différentes couleurs et de diverses dimensions.

Il était rare que Hugues fût seul dans son logis. Quelques camarades étaient le plus souvent occupés à fumer chez lui et à parler politique.

Il serait difficile de préciser la date de cette histoire ; nous ne pensons pas qu'aucun des personnages qui y

figurent soit aujourd'hui vivant; mais c'était l'époque où la jeunesse française commençait à échanger la gaieté insoucieuse et l'abandon si gracieux de son âge contre une gravité et des préoccupations tristes, si elles sont réelles; ridicules, si elles sont factices. On commençait alors, ce qui est si commun aujourd'hui que l'on ne s'en aperçoit plus, à rejetter dix belles années de sa vie, dix années dans lesquelles l'homme, dans toute la force du corps et de l'esprit, emploie sa puissance à jouir, pendant les quelques instants qui forment une limite si étroite entre les désirs et les regrets. Aujourd'hui l'on passe de l'enfance à l'âge mûr; on a supprimé la jeunesse, et c'est sans intervalle que, après avoir employé la première moitié de la vie à désirer la seconde, on consume la seconde à regretter la première. Si l'on secoue l'arbre en fleur, si l'on fait tomber avant le temps cette neige odorante qui le couronne au printemps comme une fraîche guirlande de fiancée, on n'en aura pas pour cela plus de fruits.

En ce temps-là, commença pour Hugues un enchaînement de malheurs.

Hugues, je ne sais si nous l'avons dit, ou du moins si nous l'avons dit clairement, faisait semblant d'étudier le droit, et ne s'occupait que de peinture, quand il s'occupait de quelque chose. Quelques lettres de recommandation qu'il avait apportées, passablement d'esprit et une certaine élégance naturelle, et un remarquable habit marron à collet de velours, le faisaient recevoir dans une société assez distinguée.

Hugues ne manqua pas de devenir amoureux d'une des femmes qu'il rencontrait le plus fréquemment.

Comme il arrive souvent, celle en laquelle il crut trouver l'assemblage de toutes les vertus, de tous les talents, de toutes les grâces, fut celle qui la première lui parut jeter sur lui un regard favorable, ou qui la première laissa tomber un petit gant blanc que Hugues put ramasser, ce qui lui donna l'occasion, la hardiesse de lui adresser quelques mots sur la blancheur d'une main assez grosse que renfermait un peu difficilement le petit gant blanc.

Son *hommage* fut assez bien accueilli ; la vivacité de ses sensations, le romanesque de ses idées, avaient un charme assez puissant aux yeux de la femme qu'il croyait avoir choisie.

Mais une série de petites infortunes vint l'arrêter près du but.

Un soir, comme il lui donnait le bras sur les boulevards, par un temps frais et serein qui avait fait naître l'idée de revenir à pied de l'Opéra, il fut accosté par une mendiante : c'était une pauvre femme dont les grands yeux bleus inspiraient la pitié pour un tout petit enfant qu'elle portait dans ses bras. Fidèle aux traditions des héros de roman, Hugues *donna sa bourse* à la mendiante.

Dans les romans, une semblable action ne passe jamais inaperçue; cette fois, au contraire, la femme qu'il accompagnait, distraite ou préoccupée, ne vit pas ses largesses. Il arriva un peu plus loin qu'un enfant, couvert de suie, le poursuivit en lui demandant un sou. Hugues, du premier mouvement, fouilla à sa poche; mais il avait si *littéralement* donné sa bourse, qu'il ne

lui restait pas même le sou que lui demandait l'opiniâtre savoyard, qui le poursuivit de sa voix dolente et de sa démarche de chien battu, jusque par delà la Madeleine, sans qu'il fût possible à notre infortuné héros d'en débarrasser ni lui ni sa compagne.

A quelques jours de là, Hugues se trouva faire chez elle une visite du matin. Madame *** avait du monde. Les gens qui se trouvaient là avaient ou l'avantage d'une position sociale ou celui de la fortune. Hugues avait bien de son côté quelques avantages à opposer à ceux-là : il était jeune, beau, distingué, bien élevé ; mais tout cela ne servait qu'à obliger les autres à se prévaloir plus somptueusement de ce qui devait les mettre au-dessus du jeune artiste. Une chose surtout le mettait mal à son aise : il y a une sorte d'affiliation au monde qu'il faut obtenir, quand on veut y vivre ; quelque chose d'indescriptible à quoi les gens du monde se reconnaissent comme membres d'une même famille. Hugues, jeune, sans fortune, sans talent reconnu, sans famille, se trouvait naturellement dans le monde sans en faire partie.

Ce jour-là, il fut d'abord un peu soucieux de voir madame *** ainsi entourée ; il se figura facilement qu'il eût trouvé le courage de lui parler, s'il l'eût trouvée seule, quoique très-certainement cela n'eût fait qu'accroître son indécision et sa timidité.

La conversation continua sans que son arrivée y changeât rien ; on parlait de gens et de choses qui lui étaient inconnus . c'est une impolitesse qu'ont fréquemment les gens qui se piquent le plus de savoir vivre. Relativement à Hugues, elle était d'autant plus choquante qu'elle n'était pas involontaire. Il se hasarda à

glisser une remarque assez fine et spirituelle sur ce que venait de dire un des interlocuteurs. Sitôt qu'il eut parlé, une autre personne répondit, non pas à la phrase de Hugues, mais à la phrase précédente, semblant considérer ce qu'il avait dit comme non avenu. La conversation continua. Une seconde tentative de Hugues ne fut pas plus heureuse. Madame *** avait trop d'esprit et de tact pour ne pas s'être aperçue de l'affectation de sa société à exclure ainsi le pauvre étudiant Hugues ; elle méditait de ramener, par une transition adroite, la conversation à une marche générale, lorsque l'étudiant se leva, salua silencieusement et sortit.

Il rentra chez lui, humilié, furieux, pleurant de colère, et méditant de devenir millionnaire et maréchal de France pour humilier à son tour ceux qui l'avaient ainsi maltraité; mais ce projet ne pouvait avoir une exécution assez immédiate, et provisoirement il écrivit une longue lettre à madame ***.

Dans cette lettre, il faisait de l'indignation démocratique; en la relisant, il eut le bonheur de la trouver ridicule, et la remplaça par un billet. Au billet, il joignit un bouquet de jonquilles, à l'imitation des élégants du temps de Louis XV.

Il serait, disait-il, bien heureux de voir ses jonquilles le soir dans les beaux cheveux de madame ***, à un bal où ils devaient se rencontrer.

« Ce pauvre garçon, se dit madame ***, il a été malheureux ce matin ; il est parti trop tôt et n'a pu voir mes efforts pour le mettre à son aise ; j'ai à ses yeux des torts que je dois expier : je mettrai ses jonquilles dans mes cheveux. »

De son côté, Hugues exhalait son indignation contre les *grands,* les *favoris de Plutus*, etc.

Il regrettait amèrement *les temps passés,* où un homme de cœur et habile aux *jeux de Mars* était l'égal de tous.

Le temps passé a ceci d'agréable qu'on lui prête volontiers tout ce qui manque au temps présent. Nous avons eu la curiosité de rechercher dans les livres les plus anciens : nous n'avons pas trouvé un seul écrivain qui ne regrettât le *passé* et ne se plaignît du *présent*, que nous regrettons aujourd'hui qu'il est devenu *passé* à son tour.

Sans remonter aux livres indiens et égyptiens, où ces doléances sont fréquemment répétées, nous avons trouvé dans quelques anciens écrivains des plaintes exactement semblables, et sur les mêmes sujets, à celles que l'on formule aujourd'hui :

« Aujourd'hui que les mestres de camp se font par douzaines. » (Brantôme, *Discours sur les duels.*)

Deux mille ans avant Jésus-Christ, un philosophe disait : « On ne met aucune borne à la fureur d'écrire, *scribendi libros non est finis.* »

On se plaignait sous Louis XV de la prodigalité des cordons *de l'ordre*, comme aujourd'hui on se plaint de celle des croix d'honneur.

De tout cela il ressort que *le progrès* est une chimère ; le peuple d'aujourd'hui est exactement le peuple du temps de Moise ; chaque siècle a sa folie particulière qu'il décore du titre de philosophie ; ceux-là sont appelés sages qui font nos folies ou sont fous à notre profit.

Toute cette indignation de Hugues creva en une ode en vers libres :

Si j'étais chevalier,
J'aurais une bannière ;

Sous mon blanc destrier
Flotterait la poussière, etc.

C'était l'heure de partir pour le bal ; il fallut descendre un peu de ces hypothèses dites poétiques : la cuirasse fut remplacée par l'habit marron, l'aigrette rouge par un chapeau de soie, le bouclier par une canne, et le destrier blanc par deux chevaux de fiacre d'une couleur indéterminée.

Arrivé au bal, Hugues chercha longtemps madame *** ; elle le cherchait aussi ; mais Hugues l'ayant aperçue avec une guirlande de fleurs bleues dans les cheveux, il resta un moment anéanti ; puis, se glissant dans la foule, il sortit du salon en jurant de ne jamais revoir madame ***. En général, les amoureux dépensent tant d'énergie dans leurs projets de vengeance et dans leurs serments, qu'il ne leur en reste guère pour l'exécution ; néanmoins Hugues tint cette fois la promesse qu'il s'était faite à lui-même.

Si madame *** avait substitué les volubilis bleus aux jonquilles que lui avait envoyées l'étudiant, ce n'était pas faute d'un vif désir de lui être agréable : elle s'était même coiffée d'abord avec lesdites jonquilles ; mais sa femme de chambre et sa psyché lui avaient si bien démontré la dissonance des fleurs jaunes avec ses cheveux blonds, que, dans l'intérêt même de notre héros et pour ne pas lui paraître laide, elle y avait renoncé.

Hugues fit de longues homélies contre les *grandes* dames, *découvrit* que la vertu et l'amour n'existent que dans *les mansardes*, et se renferma dans son atelier.

Il devint amoureux, à quelque temps de là, d'une voisine ; il la rencontrait dix fois le jour sur son escalier ; mais, n'osant lui parler, il rappela dans sa mémoire tout

ce qu'il avait lu d'applicable à la circonstance, et il lui écrivit. Ainsi que ne manque jamais de le faire le jeune homme qui n'a connu d'autres plaisirs que le jeu de balle et le théâtre des Variétés une fois par semaine, il se donnait dans sa lettre pour un homme fatigué de l'existence et de ses insipides joies. Il offrait toute sa vie pour un regard.

Avec toutes les femmes le but est le même ; il n'y a de différence que dans le point de départ. Hugues demandait un regard : on lui accorda ce qu'il demandait. Il eût mieux fait de demander davantage : c'était commencer le plus loin du but possible.

La jeune voisine se trouvant ainsi, par les adorations timorées de l'étudiant, juchée sur un piédestal si élevé qu'elle ne pouvait en descendre sans risquer de se rompre le cou, le prit au mot, non sans s'étonner passablement des épîtres mélancoliques de son voisin. Il faisait sa cour depuis un mois, quand pour la première fois il s'avisa de demander une réponse à ses lettres.

« Il savait bien tout ce qu'un pareil sacrifice coûterait à la vertu de sa voisine ; ce n'était qu'en tremblant qu'il osait demander une si grande faveur. Les filles sages, d'ordinaire, ne répondent pas à des lettres d'amour ; mais il espérait que sa constance triompherait de scrupules auxquels il ne pouvait qu'applaudir, etc. »

Prenez une vieille femme au moment où elle va jeter par la fenêtre des pantoufles hors de service, priez-la de vous les donner pour un louis : elle vous en demandera trois.

La voisine vit justement dans cette lettre un plaidoyer fort éloquent contre ce qu'on demandait d'elle ; et ce ne fut que quinze jours après qu'elle consentit enfin à faire

ce qu'elle eût fait d'elle-même si Hugues ne le lui eût pas demandé. Il avait lu et relu *Clarisse Harlowe*, et il suivait Lovelace pas à pas.

Huit jours plus tard, il demanda à faire une visite.

Huit jours après il serra la main.

Huit jours après il baisa la main.

Huit jours après il baisa la joue.

Huit jours après il se rapprocha des lèvres ; on le mit à la porte.

On le mit à la porte, parce qu'en même temps que lui un autre candidat s'était mis sur les rangs.

Mais l'autre candidat avait commencé plus près du but ; il avait débuté par faire une visite, et il est facile de les suivre l'un et l'autre dans leur chemin.

Le jour où Hugues avait demandé un regard, son rival avait fait une visite.

Le jour où Hugues avait demandé une réponse, l'autre avait serré la main.

Le jour où Hugues avait serré la main, l'autre l'avait baisée.

Le jour où Hugues avait baisé la main, l'autre avait baisé la joue.

Le jour où Hugues avait baisé la joue, l'autre avait baisé les lèvres.

Le jour où Hugues avait voulu baiser les lèvres.... on avait mis Hugues à la porte ; la jeune ouvrière s'était donné un maître qui avait exigé l'expulsion de son rival.

Hugues lui envoya un cartel. Celui-ci répondit qu'il comprenait à peu près que Hugues, désappointé dans ses espérances, fût en colère et ne s'amusât pas de la vie ; mais que lui, qui avait réussi, trouvait la vie fort

agréable pour le moment et ne se souciait nullement de la jouer contre la vie d'un homme qu'il serait désespéré de tuer et auquel il n'avait nul sujet d'en vouloir.

Hugues alors rima des élégies.

Comme il en était à sa quinzième élégie, d'autres étudiants vinrent le chercher pour l'emmener déjeuner. Un d'eux avait reçu quelque argent de sa famille et traitait ses camarades.

Après le déjeuner, ils se séparèrent. Hugues donnait le bras à deux jeunes gens qui demeuraient dans son quartier.

Ils arrivèrent à un carrefour; Hugues voulut tourner à droite, un autre insista pour qu'on prît à gauche. Le troisième annonçait qu'il prendrait tout droit. Chacun appuya son opinion d'arguments à peu près les mêmes. Cette rue abrégeait le chemin, cette autre était moins fangeuse, etc.

« Ma foi, messieurs, dit le troisième, vous avez pris pour vous les deux seules raisons que l'on puisse donner; pour ne pas vous répéter, je suis forcé de dire la vérité. Je ne veux passer ni à droite ni à gauche, parce que dans une rue demeure mon bottier et dans l'autre mon tailleur, et que mes comptes ne sont pas aussi en règle que je le voudrais bien. »

Hugues et l'autre jeune homme avouèrent en riant que c'étaient des causes semblables qui seules fondaient leur obstination géographique. Ils se séparèrent en se donnant la main, et chacun prit la route qui lui présentait le plus de sûreté.

Rentré chez lui, Hugues ralluma son feu, car dans les premiers jours du mois d'avril il faisait encore froid, et il se mit à penser.

Une goutte de citron fera tourner le lait le plus pur. Il n'est pas impossible qu'une éclaboussure reçue dans la rue pousse un homme à se brûler la cervelle, tant la moindre contrariété nous trouble la vue et nous fait tout voir en noir. Cette dette, qui empêchait l'étudiant de passer librement dans la rue, l'amena à récapituler tout ce qu'il y avait de chagrinant dans sa situation. Il est peintre, mais tant de gens de talent meurent de faim! et d'ailleurs aura-t-il du talent? Il récapitula tous les ennuis qui l'assiégeaient et le peu de ressources qu'il trouvait contre eux : le théâtre où, depuis les *mystères* jusqu'à nous, on avait toujours joué une seule et unique pièce, tantôt prise du côté sérieux, tantôt du côté comique ou grotesque. Le monde! les grandes dames qui trompaient comme des grisettes, les grisettes qui trahissaient comme des grandes dames. Il se rappela ses peines d'amour; il relut ses élégies et s'attendrit sur lui-même. Son amour pour la solitude et la vie champêtre se réveilla. Il fit sa valise, et partit pour le Havre.

Dans la voiture, Hugues se trouva l'heureux possesseur d'un coin. En proie aux plus riantes idées, il descendit son bonnet jusque sur ses yeux, bien décidé à ne pas dire un mot de tout le voyage. Il allait se trouver à cinquante-six lieues de Paris : c'est là qu'il verrait l'homme de la nature, l'homme non corrompu par

la civilisation, l'homme simple, franc et bon; pas d'étiquette; des filles chastes, pures, innocentes, filant pour leurs vêtements la laine de leurs moutons *plus blancs que la neige*.

La voiture s'arrêta à quelques lieues de Paris pour se compléter : c'est un mouvement d'anxiété que tout le monde connaît.

Pour le voyageur endurci qui n'a d'autre souci que ses aises, le nouveau venu est il gros? est-il mince? Pour les jeunes gens, est-ce une femme? Et quand un voile, un châle flottant dans l'ombre ont réalisé ce désir, est-elle jeune? est-elle jolie?

C'étaient deux femmes, l'une jeune, l'autre de l'âge d'une mère de comédie, c'est-à-dire encore coquette et avenante. Il ne restait que les deux places des deux survenantes. Les quatre premiers arrivés avaient nécessairement pris les coins. Un des voyageurs, placé sur la même banquette que l'étudiant, offrit son coin et se rapprocha de Hugues; celui-ci agit de même, mais fut forcé de se placer sur la banquette opposée.

En un moment la voiture avait changé d'aspect. Les quatre hommes, qui s'étaient affublés, pour passer la nuit, de bonnets plus ou moins ridicules, les avaient remis dans leurs poches ou avaient passé la main dans leurs cheveux; tout le monde s'était fait beau.

Comme Hugues avisait comment il entamerait le dialogue, une conversation s'engagea entre les deux femmes et l'un des voyageurs qui avaient gardé leur coin. Il donna de son manque de politesse des raisons gaies et plaisantes qui firent rire les deux femmes aux éclats. Hugues, choqué de cet avantage que l'on prenait sur lui et du peu de profit qu'il tirait de son sacri-

fice, trouva avec peine et ramassa son bonnet qu'il avait ôté précipitamment, l'enfonça sur ses yeux et s'endormit pour ne se réveiller qu'en arrivant au Havre. Il faisait grand jour; il mit son bonnet dans sa poche, et ce ne fut que quelques jours après qu'il s'aperçut que son foulard, qu'il avait toujours connu jaune, était devenu amarante. Dans un des coins était attachée une petite bague ornée d'une topaze de peu de valeur.

Hugues fut reçu chez son père comme tous les fils chez tous les pères : sa mère pleura de joie et le trouva superbe ; son père ne fut guère plus stoïque. Aux questions sur ses études, il répondit qu'il serait bientôt avocat; les parents furent enchantés et invitèrent leurs parents et leur amis à dîner, pour se faire honneur de leur fils. Le dîner fut rendu par les parents et les amis.

Hugues n'eut qu'un médiocre succès : son genre d'esprit était trop fin pour ses auditeurs. Il fut entièrement éclipsé par un diseur de gaudrioles, sorte de loustic au rire bruyant. Il trouva là des étiquettes que tout son engouement pour la vie champêtre ne put lui faire préférer à celles dont il avait tant médit à Paris. On le forçait de boire et de manger; son verre toujours rempli, devait toujours être vide ; on choquait les verres à chaque fois qu'on les portait à la bouche. Peu connaisseur en vins, il négligeait de faire l'éloge de celui qu'on servait. Après le café on faisait du *gloria*, puis une nouvelle dose d'eau-de-vie faisait le *gloria gris;* puis l'eau-de-vie pure était bue comme *rincette ;* à la *rincette*, succédait la *surrin-*

cette. La maîtresse de la maison apportait alors, sous le nom de cassis qu'elle avait fait elle-même, de l'eau teinte de rouge et une galette de sa façon. Hugues, qui avait trop bu et trop mangé, refusait le cassis et la galette : on s'entre-regardait. Hugues était un homme sans usage et sans habitude du monde.

Au dehors, il était plus heureux : il y avait de beaux pâturages ; mais les moutons étaient jaunes de boue et de fumier; ceux qui les gardaient étaient des enfants déguenillés.

Son rêve d'égalité n'était pas plus réel ; à la même table, le maître mangeait sur une nappe qui s'arrêtait à la *place* des domestiques. Les domestiques mangeaient un pain plus grossier et buvaient de la piquette à côté du vieux cidre des maîtres.

Un jour son père lui dit : « Hugues, monte demain matin sur le bidet et va à Étretat ; tu payeras à Samuel Aubry cent mesures de pommes que je lui dois de l'année passée, et tu lui feras nos compliments. »

Hugues profita avec joie de l'occasion de s'éloigner pour un jour des parents et des amis de son père. Il ne pouvait que leur savoir gré de leur accueil et de leurs dîners offerts de bon cœur, mais il y périssait d'ennui.

II

OÙ L'ON VOIT COMMENT L'ÉTUDIANT HUGUES MARCHA SUR LE PIED D'UN HOMME BLOND, ET CE QUI EN ADVINT.

Il y a cinq ou six lieues du Havre-de-Grâce au petit port d'Étretat. On y va du Havre presque toujours en montant, à travers champs, sans rien voir qui ressemble à la mer: il semble presque que l'on est dans une plaine de la Beauce; mais il vient un moment où, après une dernière montée, l'horizon se dévoile, et, à près de cinq cents pieds au-dessous du spectateur, on découvre la mer jusqu'à une grande distance. Il est impossible à cet endroit de ne pas s'arrêter quelques instants pour contempler le magnifique spectacle que l'on a sous les yeux. Étretat n'est pas un port construit de main d'homme; c'est une baie naturelle entre de hautes falaises coupées à pic et des roches énormes. La bourgade est placée entre deux collines, et il paraîtra remarquable qu'il n'y ait aucune habitation sur le versant de l'une ni de l'autre, quand on saura que le vent du sud-ouest ne peut souffler un peu fort sans faire entrer la mer dans les rues d'Étretat; plusieurs fois, en creusant des caves, on a trouvé des maisons, en partie détruites, enfouies sous le sable de la mer, à une époque dont personne n'a le souvenir.

Hugues arriva de bonne heure, non sans s'être égaré plusieurs fois dans le trajet. Il ne connaissait pas Étretat,

et se sentit épanouir le cœur quand il fut parvenu à l'endroit où il n'y avait plus qu'à descendre. Toutes les collines étaient couvertes d'ajoncs, buissons verts épineux. dont les fleurs jaunes sont si nombreuses, qu'à quelque distance il semble au soleil voir un immense drap d'or étendu sur la terre; puis au loin la mer était d'un bleu sombre, et à l'horizon s'élevaient de chaudes vapeurs. Quelques navires passaient au large, et leurs voiles blanches, gonflées par un frais vent d'est, leur donnaient la forme et la démarche de grands cygnes glissant sur l'eau.

Hugues descendit à Étretat par des chemins creux, sur les bords desquels de grands arbres et des aubépines en fleur formaient de longs berceaux.

Samuel Aubry était à la messe, ainsi que la plus grande partie des habitants; Hugues se dirigea vers l'église. Comme il passait près d'une petite maison dont une grande vigne couvrait toute la façade, des pampres verts qui cachaient presque la fenêtre sortit une voix de femme. Hugues leva la tête et aperçut une ravissante figure de fille avec des cheveux blonds et des yeux d'un beau bleu pur. A cette voix, un homme qui sortait de la maison se retourna, la jeune fille rejeta en arrière les cheveux qui lui tombaient sur le front et dit :

« N'oubliez pas, mon bon Vilhem, de ramener mon père aussitôt après la messe. »

Puis elle disparut.

Hugues resta quelques instants immobile devant la fenêtre; mais personne ne reparut, et il doubla le pas pour rejoindre l'homme qui sortait de la maison. C'était se rapprocher de la jolie fille que de causer avec quel-

qu'un qui venait de la quitter; et d'ailleurs il saurait par lui qui elle était.

Vilhem était assis contre une haie et allumait sa pipe; près de lui était un gros chien de Terre-Neuve, noir et blanc.

Pour entrer en conversation, l'étudiant, après avoir cherché longtemps quelque chose d'adroit et de bien tourné, finit par dire :

« Quelle heure est-il?

— Je n'en sais rien, » dit Vilhem.

Puis il se leva et continua sa route, suivi de son chien.

Hugues marchait à côté de lui.

Mais la conversation était entièrement tombée.

Il tenta de la relever.

« Savez-vous, demanda-t-il, où est Samuel Aubry?

— C'est chez lui qu'il faut le demander, répondit Vilhem.

— J'y suis allé.

— Eh bien?

— Eh bien! on m'a dit qu'il était à l'église.

— Alors, vous en savez plus que moi.

— Où est l'église?

— J'y vais; suivez-moi. »

Hugues le suivit sans pouvoir le faire parler davantage. Vilhem semblait entièrement absorbé par sa pipe, qu'il n'éteignit qu'au moment d'entrer dans le temple.

L'église, à cette époque, n'était pas encore défigurée par le hangar de planches et de plâtre dont on l'a

agrandie aujourd'hui. Elle ne consistait qu'en ce petit vaisseau formé d'arceaux gothiques, élevés, légers, dentelés, et laissant passer, à travers des rosaces de vitraux de couleur, un jour mystérieux et tranquille.

Chaque famille avait son banc; femmes, hommes, enfants, s'y rangeaient, plus ou moins pressés, selon le nombre des membres de la famille. Les hommes étaient vêtus de larges vestes brunes ou bleues et de pantalons semblables ; des chemises de laine rouges ou bleues rabattaient leur col sur les épaules : toutes les barbes étaient fraîchement faites. Les femmes étaient propres et coquettement arrangées ; presque toutes, et ce goût a subsisté, étaient vêtues de violet; un mantelet, à capuchon presque universellement noir, encadrait gracieusement leur visage. Tout le monde était recueilli et silencieux. Vilhem, en entrant, trempa l'extrémité de ses doigts dans l'eau bénite et se signa; puis il se mit à genoux sur la dalle et pria.

Sur un des premiers bancs était un homme qui semblait âgé de quarante ans. Ses cheveux blancs grisonnaient; sa figure était calme et bienveillante ; il ne manquait pas d'un certain embonpoint. Son teint, légèrement coloré, n'était pas hâlé par l'air comme celui des autres hommes qui remplissaient l'église. Il était seul dans son banc; en apercevant Hugues, il s'inclina silencieusement et se recula pour lui offrir une place à côté de lui; mais Hugues remercia d'un signe et resta debout. Il ne voulait pas s'éloigner de son silencieux compagnon de voyage.

Quand le bedeau apporta le pain bénit, celui qui avait offert à l'étudiant une place sur son banc eut encore la complaisance de lui passer la corbeille. Hugues, sans

rien prendre, la présenta à Vilhem Girl ; mais celui-ci la refusa. Alors les enfants de chœur se mirent à chanter. C'étaient de ces originales et simples harmonies que produit l'Allemagne ; de cette musique qui vous enlève de la terre et emporte l'esprit dans ces douces rêveries qui révèlent le ciel.

La messe finit et on sortit de l'église. Maître Kreisherer aborda à ce moment l'étudiant et lui dit.

« Vous n'êtes pas de notre pays ? »

Mais Hugues, qui craignait de perdre Vilhem, et qui s'en trouvait séparé par quelques personnes, ne lui répondit pas et doubla le pas. Il ne tarda pas à rejoindre Vilhem ; mais, comme il allait lui adresser la parole, celui-ci le prévint, et, lui montrant un homme qui sortait de l'église, il lui dit : « Voici Samuel Aubry. »

Hugues aborda l'homme qui lui était désigné et l'accompagna jusque chez lui. Le soir, en s'en allant, Samuel conduisit son hôte. On passa devant la petite fenêtre aux pampres verts : elle était éclairée en dedans et fermée. Il parut à Hugues que des chants se faisaient entendre ; mais il n'avait, vis-à-vis de Samuel Aubry, aucun prétexte de s'arrêter. Il retourna plusieurs fois la tête, en ayant soin de se tenir du côté du chemin opposé à la maison, pour la voir plus longtemps. Au moment où le chemin tournait, et où il devait nécessairement la perdre de vue, il s'arrêta, assura Samuel qu'il trouverait sa route parfaitement. Samuel le chargea pour son père de commissions dont Hugues, les yeux fixés sur la petite fenêtre, n'entendit pas un seul mot.

Il y joignit d'aussi inutiles instructions sur sa route. Ils se séparèrent. Hugues partit au galop, mais bientôt son cheval prit le trot, et ensuite le pas, sans qu'il y fît

attention. Son imagination était absorbée par les souvenirs de la journée: l'aspect imposant de la mer, la jolie tête blonde, la musique ravissante de l'église.

Il s'égara complétement, et n'arriva chez son père que fort avant dans la nuit. Il refusa de souper, et se coucha sans parler à personne, tant il craignait la moindre distraction aux rêveries dans lesquelles il était plongé.

Il y avait trois personnes dans la petite maison.

Maître Kreisherer, comme l'indique son nom, comme l'indiquait plus évidemment encore son extérieur à ceux qui l'ont connu, n'était pas du pays.

C'était un musicien de Sweibrucken, homme de talent ignoré, qui avait toujours vécu comme vivent et meurent certaines plantes au sommet des montagnes inaccessibles. Elles déroulent leurs pétales de pourpre ou de saphir, et exhalent leurs parfums sans que personne en jouisse: seulement quelquefois le soir une brise porte ce parfum à une fille ou à un poëte qui rêvent, sans qu'ils puissent savoir si ce parfum vient du ciel ou de la terre

Maître Kreisherer avait vécu ainsi longtemps dans son pays, dans la paroisse d'Uweiler.

Confiné dans une pauvre commune, entouré de gens qui sentaient bien les charmes de ses compositions, mais n'étaient pas assez vains de leur bonheur pour vouloir le faire envier aux autres, et d'ailleurs auraient été fort inhabiles à rendre leurs sensations, le maître de

clavecin était entièrement ignoré, sans chagrin de l'être : car l'étude de son art lui donnait autant de jouissances qu'il lui en fallait; et les jeunes filles et les jeunes garçons ne valsaient que sur des airs composés par lui et qui se répandaient parfois jusqu'à la fameuse taverne de Rubenhaus, à dix lieues de là, sans que personne en connût l'auteur.

Il avait plus tard vu mourir sa femme ; le chagrin qu'il en avait conçu, et le soin de recueillir le bien qui revenait à sa fille, car sa femme était Française, l'avaient fait passer en France, et le hasard l'avait fixé à Étretat, où il était devenu successivement maître de chant des enfants de chœur et maître d'école ou plutôt clerc, pour nous servir d'une expression encore en usage sur toute la côte de Normandie.

Pour Vilhem, que connaissent bien ceux qui ont lu nos précédents récits, c'était ce paresseux Vilhem qui ne se donnait guère de mouvement que pour faire quelques menus ouvrages qui fournissaient à sa nourriture et à son tabac, plus précieux que sa nourriture ; mais comment avait-il quitté l'Allemagne et Sweibrucken, et comment était-il venu à Étretat ?

Vilhem Girl, d'une famille bourgeoise de Sweibrucken, avait reçu une éducation distinguée. Deux fois dans sa vie il avait été sinon riche, du moins fort à son aise, et deux fois il s'était vu réduit à la plus complète pauvreté. Il lui était resté des vicissitudes de sa vie un dédain excessif pour les choses humaines, et une seule passion, la paresse.

Non une paresse lourde, somnolente, stupide; mais une paresse raisonnée, spirituelle, et appuyée des plus solides et des meilleurs arguments ; une paresse fondée

sur le peu d'importance des choses les plus fatigantes à acquérir et les plus difficiles à conserver.

Il avait été compris dans une levée de troupes, et avait mieux aimé s'exposer aux dangers de la désertion que de subir un métier qui lui était odieux pour une foule de raisons que nous n'avons pas le loisir de détailler ici. Il était venu en France, et s'était fixé dans le petit bourg d'Étretat; son choix pour cette résidence avait été déterminé par la rencontre de maître Kreisherer, son compatriote et un peu son cousin.

Il faisait à Étretat ce qu'il avait fait en Allemagne; il faisait avec empressement un travail qui lui donnait le droit de ne rien faire pendant plusieurs jours. Il fumait et buvait du cidre avec maître Kreisherer, non sans regretter quelquefois la bière blanche de *Thal-Strage.*

Il aimait surtout à entendre le soir maître Kreisherer jouer sur son clavecin quelques vieux airs allemands, ou Thérèse, de sa voix pure, chanter les mélodies qu'inspirait à son père la poésie de la mer.

Tous trois passaient ainsi de longues soirées. Maître Kreisherer avait quelques regrets du passé et quelque sollicitude de l'avenir, car Thérèse était en âge d'être mariée. Thérèse avait bien peu de passé dont elle pût se souvenir, et, quoiqu'il ne fût pas impossible qu'elle désirât quelque chose, il lui aurait été difficile de dire ce qu'elle désirait.

Pour Vilhem Girl, il ne désirait rien, ne craignait rien, ne regrettait rien, et se trouvait l'homme le plus heureux du monde.

Une année après son arrivée à Étretat, il arriva à Vilhem la seconde bouffée de fortune dont nous avons légèrement parlé.

Un soir d'hiver, maître Kreisherer était assis dans un grand fauteuil, presque sous le manteau d'une haute cheminée ; devant lui était une table, sur cette table deux verres et un pot de gros cidre; de l'autre côté de la table était un fauteuil vide.

Vilhem entra, et se mit sans rien dire dans un fauteuil et ralluma sa pipe ; maître Kreisherer se mit à narrer à son commensal comment Guy d'Arezzo, moine bénédictin de Toscane, avait imaginé la gamme, et lui cita la strophe de l'hymne à saint Jean d'où il avait pris les dénominations des notes :

Ut queant laxis *re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum *fa*muli tuorum,
*Sol*ve polluti *la*bii reatum,
Sancte Joannes.

A l'attitude de Vilhem Girl, à son regard imperturbablement fixé sur les bouffées régulières de sa fumée, il était facile de voir qu'il s'intéressait peu aux discours du musicien, et qu'il était là, non pour écouter ni pour répondre, mais pour se chauffer, assis commodément, et fumer sans nul autre souci que de remplir sa pipe chaque fois qu'elle arrivait à ne plus contenir que de la cendre, et de vider son verre après l'avoir machinalement porté en avant pour rencontrer celui de maître Kreisherer. Thérèse joua de la harpe, et Vilhem, contre son habitude, parut plutôt attendre la fin de la musique que se laisser bercer aux douces rêveries que d'ordinaire elle excitait en lui. Il prit enfin la parole.

« Hé! maître Kreisherer, dit-il, saviez-vous que j'étais neveu de la vieille Marthe Leben? c'est une nouvelle que vient de m'apprendre ce papier qui m'annonce la *perte douloureuse* que j'en ai faite, et me convoque à son enterrement, et aussi cet autre qui m'invite à assister à l'ouverture de son testament.

— Et je vous prie d'agréer mes félicitations, dit maître Kreisherer; car on n'attribue pas d'autre enfant à votre défunte tante Marthe qu'un fils mort il y a quinze ans; et, si vous êtes héritier, tout porte à croire que notre ami Vilhem Girl sera riche comme un maréyeur.

— Vous croyez? » dit nonchalamment Vilhem; et il remplit sa pipe. Quand il l'eut allumée : « Une chose me fâche, ajouta-t-il, c'est que ma tante ait cru devoir aller mourir à Fécamp, ce qui nécessite pour moi un voyage de quatre ou cinq lieues pour assister aux derniers honneurs qui lui seront rendus, tandis qu'elle serait tout aussi bien morte à Vatteau, à une petite lieue d'ici, où elle a longtemps séjourné. Les vieilles gens ont d'étranges caprices! »

Et quand Vilhem se remit à fumer, il resta sur sa physionomie l'expression visible de son mécontentement.

Le lendemain, il partit avant le jour.

Sur la tombe de la vieille Marthe, un monsieur vêtu de noir s'avança, qui tira de sa poche un rouleau de papier qu'il déploya; puis il se moucha et fit entendre cette petite toux dénonciatrice d'une lecture imminente.

« C'est singulier, dit Vilhem, ce que va lire ce monsieur me fait tout à fait l'effet d'une oraison funèbre; je serais assez curieux de savoir ce que l'on peut dire de ma tante Marthe, et à coup sûr on a bien fait de ne pas

me charger de cette besogne; je n'aurais guere trouvé à dire que : « Son pouls battait, son pouls ne bat plus. »

Le monsieur vêtu de noir commença. Après des considérations générales sur la mort qui frappe en aveugle les riches et les pauvres, les bons et les méchants, après quelques doléances sur la fin *prématurée* d'honorable dame Marthe Leben, après soixante ans d'une vie irréprochable, il poursuivit :

« Certes, messieurs, ce n'était pas une femme vulgaire que Marthe Leben, et personne peut-être n'a aussi bien rempli les conditions que les sages de tous les temps et de toutes les nations ont imposées aux femmes. L'épitaphe la plus vantée parmi les Romains fut celle-ci:

CASTA VIXIT;
LANAM FECIT;
DOMUM SERVAVIT.

Elle a vécu chaste;
Elle a filé de la laine;
Elle s'est renfermée dans sa maison.

» Et je le prouve, messieurs :

» Marthe Leben était devenue paralytique, et n'aurait pu sortir, quand même son esprit éclairé ne se fût pas fait une joie de la nécessité que la nature lui imposait de cette vertu domestique; donc, *domum servavit.*

» *Casta vixit.* Ici, messieurs, s'arrête l'investigation permise; la vie privée doit être murée; je regrette de ne pouvoir, sans manquer au respect dû aux morts, déployer à vos yeux cette vie sans aucun doute pure et sans reproche.

» *Lanam fecit.* A nous qui avons vécu dans l'intimité de cette femme supérieure, il est connu que personne,

dans toute la France peut-être, ne tricotait avec cette rare perfection qu'elle eût nécessairement apportée à tout ce qu'elle eut fait, si sa modestie ne l'eût toujours empêchée d'entreprendre autre chose.

» Personne, messieurs, et pardonnez si je renouvelle vos douleurs en rappelant ici les brillantes qualités de la femme que nous avons perdue; personne ne doute qu'avec son exquise sensibilité, son esprit si richement doté par la nature, si l'on eût semé le grain fécond de l'éducation, il n'en fût résulté une riche moisson; personne ne doute que Marthe Leben n'eût été capable de réussir dans les sciences et dans les lettres. Pour ce qui est des arts, le savant Haller a parfaitement remarqué que les personnes que la nature destine à ce culte sacré ont le système nerveux prodigieusement développé. Marthe Leben n'avait peut-être pas les nerfs d'une très-grande délicatesse; mais, comme le travail et la méditation des arts doivent prodigieusement accroître cette disposition, il n'est pas douteux non plus que notre illustre amie ne se fût placée, dans les arts, au premier rang que lui ont, dans l'ordre moral, acquis, sans contredit, ses singulières vertus.

» Certes, messieurs, un si extraordinaire assemblage des plus brillantes qualités et des talents les plus divers aurait dû exciter l'envie, l'envie qui... (Ici une paraphrase fort étendue et que nous nous abstenons de rapporter, attendu qu'elle se trouve partout.) Mais, conformément à la maxime du sage, qui dit que *la femme la plus vertueuse est celle dont on parle le moins*, Marthe a échappé aux traits de l'envie, de l'envie que... (autre paraphrase), par sa précieuse modestie; car, messieurs, si la femme la plus vertueuse est celle dont on parle le

moins, je vous prends tous à témoin que cette palme est encore due à la couronne de notre immortelle amie! Jamais femme ne vécut dans une aussi respectable obscurité, et je suis certain qu'aucun de vous peut-être n'en a jamais entendu parler, et que vous n'avez appris qu'elle avait vécu que par l'annonce de sa mort.

» Pleurons donc, messieurs, sur cette tombe! Pleurons en ce jour où la terre perd encore une des femmes qui honoraient l'humanité; mêlons nos regrets à ceux des pauvres dont elle était la providence et l'appui; et si aucun n'a suivi son convoi, cela ne peut s'expliquer que d'une manière, puisqu'un cœur si noble et si généreux, comme je viens de le prouver facilement, n'a pu manquer de soulager la misère : c'est que, conformément au précepte du Christ, *sa main gauche ignorait ce que donnait sa main droite*, et que, par une fraude pieuse, *piè mendax*, elle a dérobé aux pauvres la main bienfaisante qui probablement répandait dans l'ombre de prodigieux bienfaits.

— C'est étonnant, se dit Vilhem Girl, combien sont honnêtes gens les gens qui meurent. »

A l'ouverture du testament, il se trouva que Vilhem, malgré le nombre prodigieux de cousins et de neveux que se trouvent d'ordinaire avoir les gens riches, héritait de soixante mille francs, dont trente mille pour sa part légale, et trente mille d'un legs particulier. Dès le lendemain, il fut accusé criminellement d'intrigue et de captation; le legs qui lui était particulier fut attaqué en nullité, et le testament fut argué de faux.

Il fallut chercher un procureur; le procureur lui conseilla de chercher un avocat.

« Monsieur, dit Vilhem, je n'ai besoin d'aucun avocat, je dirai moi-même à messieurs les juges : « Je défie que l'on prouve que j'aie jamais parlé ni écrit à la testatrice. »

— Monsieur, dit le procureur, ce n'est pas ainsi qu'on plaide; il vous faut absolument un avocat.

— Eh bien, monsieur, dit Vilhem, donnez-moi celui que vous voudrez.

— Monsieur, dit le procureur, vous serez content. »

Le premier procès était pour avoir négligé une formalité qui l'exposait à quelques francs d'amende.

Le jour du jugement, après qu'on eut lu l'acte d'accusation, Vilhem le trouva si juste que, sans son procureur qui le retint, il se serait levé et aurait dit qu'il était prêt à payer, sans permettre à l'avocat de prendre la parole.

« Messieurs, dit l'avocat,

» Certes je craindrais pour ma cause et pour mon client, me voyant pour adversaire l'une des lumières les plus éclatantes du barreau, si je ne me confiais en votre justice et en cette respectuense observation de la loi dont vous m'avez déjà donné tant de preuves.

» On ne peut nier, messieurs, que la société ne soit dans un état de crise, et que les destinées de l'avenir ne nous apparaissent confuses et effrayantes comme de sanglantes comètes ; et permettez que je vous dise ici, messieurs, qu'ils n'étaient pas si fous, ces anciens qui considéraient ces signes célestes comme l'annonce de la colère divine. L'homme, quoi qu'il en ait, ne peut se dérober aux influences atmosphériques, et cède involon-

tairement à l'effroi physique qu'inspire à tout ce qui est créé ces grands bouleversements de la nature.

..... Steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.

» Or, messieurs, où devons-nous chercher les causes de ce malaise social, de cette agitation qui s'est emparée de diverses classes de la société? C'est ce que je vais examiner, après avoir réfuté tour à tour les soixante-douze opinions différentes émises précédemment à ce sujet par des hommes dont j'estime les talents, mais qui me paraissent cette fois être tombés dans une grande erreur, *errasse immodice.*

» La première opinion que je réfuterai, messieurs, est celle....

— Avocat, dit un des juges, n'aimeriez-vous pas autant arriver à la question?

— Qu'est-ce à dire, messieurs? dit l'avocat se tournant vers ses confrères : est-ce au milieu du barreau qu'un magistrat ose borner la défense de l'accusé, et interdire au défenseur-né de la veuve et de l'orphelin les paroles qui doivent protéger ses clients contre les embûches de la calomnie?

» Messieurs, continua-t-il, devant vous, à la face de toute la ville de Fécamp, à la face de toute la France, de l'Europe entière (car ici la cause change d'aspect, elle devient intéressante pour tous les peuples qui ont des lois), je proteste énergiquement contre la tentative criminelle du magistrat qui a voulu arrêter l'essor victorieux de la défense.

» Où sommes-nous, messieurs, dirai-je avec l'orateur romain? *ubinam gentium sumus*? Et ne réussirons-nous

jamais à abattre les têtes toujours renaissantes de l'hydre de la tyrannie?

» M s, veuves, orphelins et accusés, la défense ne vous manquera pas; je verserai jusqu'à la dernière goutte d'un sang qui appartient à la patrie, avant de vous abandonner à la corruption et à l'iniquité. »

Il se fit dans l'assistance un murmure d'approbation; quelques applaudissements même se firent entendre

« Monsieur, dit Vilhem en tirant l'avocat par son habit, ces messieurs ne vous ont rien dit que ce que j'allais vous dire-moi-même; personne ne veut de votre sang, et votre colère ne sert qu'à prévenir les juges contre ma cause. »

L'avocat ne répondit pas et continua :

« Messieurs, la première des soixante-douze opinions que j'ai à réfuter est celle.... etc. »

Et il poursuivit. Au bout d'une heure, comme il réfutait la cinquante-huitième opinion erronée sur les causes du malaise social, un des juges prit encore la parole et dit :

« Au nom du ciel! avocat, arrivez au testament.

— Vous me voyez, messieurs, dit l'avocat, dans un triste étonnement; je ne sais comment concilier le respect que je dois à la cour avec l'indignation qui déborde de mes lèvres! Eh quoi! messieurs, les ennemis de mon client ont-ils donc réussi, par leurs manœuvres perfides...

— Mon bon monsieur, dit Vilhem, je n'ai pas d'ennemis, que je sache; je ne connais personne ici et personne ne me connaît.

— .... Par leurs astucieuses menées, poursuivit l'avocat à faire taire la voix de la justice, à pousser les

magistrats à refuser d'entendre une cause qui intéresse tous les honnêtes gens? Je proteste encore, messieurs, contre la violence qui m'est faite, et je n'abandonnerai pas le malheureux dont on a juré la perte. Si l'on veut m'imposer silence par la force, on n'arrachera ici que les lambeaux de mon corps, et on souillera de mon sang le sanctuaire profané de la justice.

— Mais, monsieur, dit Vilhem au procureur, quelle mouche pique cet homme? Que veut-il que l'on fasse de son corps et de son sang? et pourquoi cet étalage d'héroïsme ampoulé? A coup sûr, les injures qu'il adresse aux juges vont me faire perdre ma cause.

— Monsieur, dit le procureur, il faut bien qu'il profite de cette occasion de montrer son indépendance; et c'est une plaidoirie bien remarquable.

— Monsieur, dit Vilhem en tirant l'avocat par son habit, je vous défends de continuer sur ce ton.

— Oui, homme naïf et bon, s'écria l'avocat, je conçois tes craintes devant la corruption et la tyrannie; mais rassure-toi, je ne t'abandonnerai pas. La cinquante-neuvième opinion que j'ai à réfuter...»

Vilhem sortit de l'audience.

Une heure après, il apprit qu'il était condamné aux dépens.

« C'est un beau plaidoyer, » disait le public en sortant de l'audience.

Comme Vilhem, d'après son habitude, profitait d'un rayon de soleil pour fumer à la porte de la maison qu'il

habitait, plusieurs personnes, en passant devant lui, le regardèrent avec dédain, d'autres le saluèrent affectueusement : mais tout le monde, le soir, disait dans la ville : Avez-vous vu l'héritier de la vieille Marthe? il a des façons bien vulgaires. »

Le lendemain, Vilhem n'osa pas fumer dehors.

Toutes sortes de marchands et de fournisseurs vinrent lui faire des offres de service.

Ses cousins, ses adversaires dans le procès relatif au testament, racontaient à tout le monde quelle avait été jusque-là son existence.

Et le pauvre Vilhem, qui jamais de sa vie ne s'était trouvé malheureux, commença à croire qu'il avait jusque-là été le plus infortuné des hommes.

Puis, comme tout le monde, dans la ville, paraissait le connaître, presque sans l'avouer, il serra un peu plus sa cravate et s'efforça de rendre le nœud plus gracieux; il plaça son chapeau sur sa tête avec plus de soin, et fit approcher les boutons de son habit pour qu'il dessinât mieux ses formes et sa taille.

C'étaient des soins et des soucis que Vilhem n'avait jamais eus. Joignez à cela des assignations à déchiffrer et toutes les paperasses des hommes de loi, qui, si on prenait leur verbiage à la lettre, ont toujours l'air d'être en droit et en disposition de vous faire trancher la tête; tout cela fatigua tellement Vilhem, qu'un matin il partit sans rien dire et retourna à Étretat.

Il trouva maître Kreisherer étendu dans son grand fauteuil. devant lui était une petite table, et sur la petite table le pot de gros cidre et les deux verres que Thérèse n'avait pas cessé d'y mettre par habitude, quoique depuis plusieurs jours Vilhem eût laissé la place vide.

Vilhem reprit sa place à l'autre coin de la cheminée.

« Maître Kreisherer, dit Vilhem, je vous trouve justement aujourd'hui comme je vous ai laissé il y a une semaine. Vous êtes sage et heureux. Pour moi, je n'ai jamais été si malheureux. Je suis devenu honteux de ma pauvreté passée, humilié de mes modestes vêtements, désireux de la ridicule parure des jeunes gens à la mode, envieux des regards que les femmes laissent tomber sur eux; je n'ose plus fumer dans la rue, et je crains de garder sur moi l'odeur du meilleur tabac; depuis une semaine j'ai fait tant de folies qu'il faudrait un mois pour les raconter. Voyez; j'ai fait serrer mon habit pour dessiner ma taille, mes cheveux sont presque frisés, par vanité j'ai fait l'aumône à des pauvres qui, à coup sûr, ont plus d'argent que moi, puisque je n'en ai pas du tout. Je suis arrivé au point de marcher prétentieusement et de m'inquiéter de l'impression que je peux faire aux passants; et je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas fait un jeu de mots avant-hier.

« Depuis que j'ai hérité, on m'a accusé d'être faussaire et captateur de testaments; on a fouillé dans ma vie pour médire de moi et me calomnier. Tout le monde a pris sur moi des droits plus ou moins impertinents; chacun juge ce que je fais et ce que je ne fais pas. On prétend que j'ai à remplir envers la société des devoirs dont jusqu'ici on ne m'avait jamais parlé. Chacun veut m'imposer sa folie particulière, et m'appeler sage à condition que je serai fou comme lui, ou du moins que je serai fou à son profit. Un soir, je me suis couché sans souper, parce que je n'avais d'argent que pour souper chez un mauvais cabaretier, et que je craignais d'être vu en entrant ou en sortant. On m'a fait lire des griffon-

nages menaçants, auxquels il m'est impossible de rien comprendre ; on me fait entendre des oraisons funèbres, et on me force de payer un avocat qui, au lieu de parler de ma cause, insulte les juges et me fait condamner ; et des gens que je n'ai jamais vus m'écrivent et m'appellent leur ami.

« Ainsi, je me suis enfui ce matin en maudissant la mémoire de ma tante Marthe ; et j'aimerais mieux mourir que de mettre jamais les pieds à Fécamp, théâtre des plus grands malheurs qui aient tourmenté ma vie.

« Je reprends mon indépendance et ma pauvreté ; j'abandonne mon funeste héritage aux procureurs, aux amis, aux huissiers, aux cousins. Quand j'étais pauvre, je n'étais qu'un homme ; je ne devais compte de mes actions, de mes opinions, de mes pensées à personne. Riche, je deviens citoyen, on circonscrit mes idées dans les limites des intérêts de ma ville ; je me trouve intéressé à une foule de choses dont je ne m'occupais pas : une émeute d'ouvriers, le vent soufflant de l'ouest, une fausse nouvelle répandue par des agioteurs, tout cela prend de la gravité pour moi, et me donne le désir de lire la gazette.

« Adieu à ma fortune et à tous les soucis qu'elle m'apportait, et, maître Kreisherer, buvons à mon heureuse délivrance !

— Mais, mon ami Vilhem, dit maître Kreisherer, c'est une étrange folie d'abandonner ainsi la fortune que le sort vous envoie, sans en tirer le moindre bénéfice pour le présent ou pour l'avenir.

— Vous avez raison, maître Kreisherer, dit Vilhem, aussi je vous donne, si vous voulez, ma fortune et mes procès pour quinze bouteilles de cette excellente bière

blanche que nous buvions autrefois à Utweiler, et qui se brassait à Sweibrucken, à l'extrémité de Thal-Strage. Je parle sérieusement, répondit Vilhem au sourire du maître de musique et de sa fille; je vous jure sur l'honneur que je parle sérieusement. Le voulez-vous ?

— Non, dit maître Kreisherer; je n'ai besoin de rien, et les soucis de la chicane n'ont que faire dans ma maison. Ma fille Thérèse trouvera un mari ; je gagne tout autant d'argent qu'il m'en faut, et j'ai quelques économies pour subvenir aux besoins imprévus. Mais vous, mon ami Vilhem, vous n'êtes pas à beaucoup près dans la même situation, et vous devriez vous assurer au moins les premiers besoins de la vie. »

Vilhem sortit.

Pour la dernière fois de sa vie, il allait chez un homme d'affaires, à Vatteau, près de l'église.

Après lui avoir montré une copie du testament et les papiers nécessaires, il lui dit :

« Combien, monsieur, pensez-vous que soixante mille francs puissent me faire de revenu?

— A peu près trois mille francs.

— Fort bien. Combien pensez-vous que peut coûter, par an, la nourriture, le logement et le vêtement d'un homme comme moi? A savoir : l'été, un pantalon et une veste; l'hiver, un pantalon, une veste et un paletot. Pour la nourriture : du bœuf rôti, des pommes de terre et du cidre.

— A peu près mille francs.

— On ne peut mieux. Alors, quoique mon affaire soit présentement en litige, vous pensez que celui qui prendrait mon héritage, à la charge de me nourrir et m'habiller pendant toute ma vie, ferait une bonne affaire?

— Si bonne, monsieur, que, vous voyant jouir de toutes vos facultés mentales, je ne puis supposer que vous ayez la moindre pensée de faire un marché aussi fou.

— C'est cependant ce que je veux faire, et avec vous, si vous le trouvez bon; seulement, j'aurai de plus quelques petites exigences en manière de pot-de-vin. »

L'homme d'affaires regardait Vilhem Girl d'un air stupide et hésitant.

« Allons, monsieur, dit Vilhem, veuillez écrire. »

Et il dicta :

« Entre nous soussignés, Vilhem Girl et monsieur Streitz, homme de loi, a été convenu ce qui suit :

» Moi, Vilhem Girl, je cède à monsieur Streitz tous mes droits à l'héritage de défunte Marthe Leben, droits évalués à soixante mille francs,

» A la charge par lui de me nourrir et me vêtir ainsi qu'il suit :

» 1° Au mois de mai et au mois d'octobre de chaque année, j'aurai un vêtement neuf pour la saison; le linge, etc.

» 2° Chaque jour, à l'auberge qu'il me plaira de choisir, je pourrai manger du bœuf rôti et des pommes de terre à l'eau, sans aucune restriction, et boire une pinte de gros cidre.

» 3° Le dimanche, je pourrai inviter un ami à dîner avec moi; ce jour, bien entendu, on doublera le bœuf et les pommes de terre à l'eau, et j'aurai droit à deux pintes de cidre, et de plus une demi-pinte de genièvre.

» 4° Monsieur Streitz me fournira le tabac nécessaire à ma consommation, sans pouvoir me faire une observation sur la quantité que j'en emploierai, attendu que je prétends me réserver la faculté de remplir la pipe d'un ami quand l'occasion s'en présentera. Le tabac sera le meilleur possible. Monsieur Streitz sera tenu de me fournir une pipe neuve chaque fois qu'il m'arrivera de casser la mienne : substitution qui se fera sur le vu des morceaux de la pipe cassée, sans qu'il puisse, sous aucun prétexte, être apporté le moindre retard à l'exécution de cette clause.

» 5° Monsieur Streitz, demain matin, enverra de ma part à maître Kreisherer, le maître de musique, deux barriques de vieux cidre et une de genièvre, et à sa fille Thérèse un collier de trois cents francs.

» 6° Et dernier article, monsieur Streitz tiendra à ma disposition deux mille francs.

» Fait double entre nous soussignés, à Vatteau. »

— Voilà, dit en s'en allant Vilhem Girl, une bonne affaire faite en peu de temps; j'ai tous les avantages de la fortune sans être riche. Bénie soit ma tante Marthe ! »

Mais ce bonheur ne dura pas longtemps.

Un jour, comme Vilhem fumait sa pipe aux quelques rayons d'un pâle soleil qui perçait les nuages gris, deux hommes l'abordèrent presque à la fois, dont l'un lui remit une lettre, et l'autre le pria de lui porter une petite malle. Vilhem répondit poliment qu'il ne faisait plus de commissions; que, cependant, sans ce rayon de soleil qui allait durer si peu de temps qu'il n osait s'absenter dans la crainte de ne plus le trouver à son retour, il lui aurait porté sa malle par pure obligeance. Puis il décacheta la lettre et la lut rapidement.

C'était une lettre de monsieur Streitz, qui lui annonçait que, forcé par une faillite frauduleuse de faire faillite lui-même, il avait le regret de l'avertir qu'il ne devait plus compter, ni sur son argent, ni sur la pension qu'il lui faisait aux termes de leurs conventions.

A cette nouvelle, Vilhem pouvait faire toutes sortes de choses :

Courir chez monsieur Streitz pour prendre des informations : mais il pensa qu'il ne faut douter que des bonnes nouvelles ;

Jurer de tous les jurons connus et même en improviser quelques-uns : mais il songea que les jurons n'ont aucun charme magique qui évoque les débiteurs fugitifs ;

S'arracher les cheveux ;

Trépigner et se donner des coups sur la tête : mais il réfléchit que ce serait simplement ajouter un mal à un autre ;

Rester abasourdi et pétrifié : mais cela ne remédie à rien ;

Accuser le ciel d'injustice : mais on pourrait alors l'accuser d'une niaise fatuité, de croire que le ciel lui devait quelque chose ou s'était laissé constituer gardien des quelques florins de sa tante Marthe ;

Souhaiter toute sorte de maux au banqueroutier : mais, en admettant que les souhaits fissent quelque chose, il vaudrait mieux lui souhaiter de l'argent qu'il pût rendre à son créancier ;

Aller exciter la commisération en racontant son malheur : mais personne ne lui refuserait ni consolations, ni conseils ; plusieurs même lui prouveraient que tout s'est fait par sa faute, et ils lui diraient : « Je l'avais bien dit ; » mais personne ne lui offrirait un groschen ;

Ou courber la tête et offrir cette croix à Dieu : mais Dieu n'en avait que faire et ne lui donnerait rien pour cela.

Vilhem mit sa pipe dans sa poche, courut après le premier homme qui lui avait parlé, et lui dit : « Je vais vous porter votre malle. »

De sa fortune passagère, Vilhem Girl avait conservé la petite maison qu'il s'était fait construire.

A gauche d'Étretat, sur le plus haut point de la falaise, à une telle hauteur que, de la plage, un goëland, grand comme un cygne, semble à peine de la grosseur d'un pigeon, est une plate-forme isolée qui s'avance sur la mer, devant, à droite; à gauche, c'est un précipice de trois cents pieds de profondeur; un chemin si étroit, qu'on ne pourrait passer deux de front, unit seul cette plate-forme à la terre : c'est une sorte d'île dans l'air. Aujourd'hui encore, on y voit quelques restes d'une muraille fortement construite, et une petite hutte de pierre.

C'est là que Girl avait choisi sa demeure; depuis, on en a fait un poste de douaniers, puis on a abandonné la place; la vue s'étend au loin sur la mer : à gauche, du côté du Havre; à droite, vers Dieppe. Par un temps clair, on voit la mer presque tout autour de soi à une distance de huit ou dix lieues. La maison de Vilhem était basse, pour n'être pas emportée par le vent; elle se composait d'une seule chambre fort simplement décorée, mais cependant pittoresque et agréable. Dans un

des angles était suspendu un hamac en écorce de platane, qui lui servait de lit. Une table et un grand fauteuil composaient tout l'ameublement. Aux murailles pendaient des seines et des filets, deux fusils, une poire à poudre et un carnier.

Sur la table étaient deux verres, une bouteille revêtue d'osier et contenant du genièvre, du papier, de l'encre, des plumes. A terre étaient des nattes de jonc, et, dans un coin, une peau de loup sur laquelle se couchait Schütz, le terre-neuvien.

Vilhem s'était remis complétement au travail ; il faisait des commissions pour les maréyeurs ; il pêchait des homards dans des *tambours* qu'il plaçait dans les excavations des falaises à la marée basse. Il chassait et tuait des perdreaux dans la saison ; c'était aussi lui qui rédigeait les discours de monsieur le maire et les allocutions du capitaine de la garde nationale. Quand la chasse, la pêche, les commissions ou l'éloquence lui avaient rapporté quelque argent, son cœur s'épanouissait; il passait des jours entiers sans sortir de chez lui, à regarder la mer, à contempler les nuages, à suivre du regard le vol capricieux des grandes mouettes blanches aux ailes noires, ne se donnant de mouvement que pour remplir sa pipe de temps à autre. Il disait alors : « Pourquoi se donner du mouvement pour le mouvement lui-même? Faisons quelque chose de meilleur que le repos, ou tenons-nous tranquilles. »

Presque tous les soirs il descendait chez maître Kreisherer boire quelques verres de gros cidre, fumer encore, et écouter la musique de son pays que lui rappelaient heureusement le clavecin de maître Kreisherer, la harpe et la voix de Thérèse. Peu de personnes étaient admises

en surplus dans leur intimité. Cette petite colonie allemande s'était fait une patrie de la maison du maître de musique. Il y avait quelques jours cependant où Vilhem ne paraissait pas : c'étaient les jours où s'assemblait le conseil municipal pour délibérer et discuter sur les intérêts de la commune. Maître Kreisherer, en sa qualité de maître d'école, était naturellement secrétaire du conseil, et c'était chez lui qu'avait lieu la réunion.

L'aristocratie du pays se composait de monsieur le maire, autrefois pharmacien près du Havre, alors retiré dans une ferme qu'il avait achetée et qui lui rapportait bien près de 2,000 francs par année ; le lieutenant commandant le poste de la douane, dont les appointements s'élevaient à 1,200 livres, et un monsieur Bernard, propriétaire d'un bateau de pêche et d'un basset à jambes torses. Gardez-vous néanmoins de prendre monsieur Bernard pour un marin. Monsieur Bernard avait acheté un bateau au lieu d'acheter une maison, parce que les habitants d'Étretat sont plus curieux de bateaux que de maisons, et qu'une maison lui aurait à peine rapporté 2 pour 100 de son argent, tandis que son bateau, qui lui coûtait mille écus, lui donnait quelquefois pour sa part 500 francs à l'époque de la pêche du maquereau, et 6 ou 700 lorsque venait celle du hareng. Les avaries et les réparations étaient à sa charge ; mais, tout compte fait, il lui restait encore de quoi vivre agréablement. Du reste, il n'avait jamais mis le pied sur son bateau, par crainte du mal de mer. Ces trois hauts personnages ne se voyaient pas avec une égale affection. Le douanier et le maire avaient cessé de se fréquenter à la suite d'une discussion pour un lièvre que l'un et l'autre prétendaient avoir tué. Pour monsieur Bernard, il avait insensible-

ment pris parti pour le maire, et avait graduellement fini par ne plus voir le lieutenant.

Chaque matin, monsieur le maire venait sur la plage examiner l'aspect de la mer ; il était généralement suivi de monsieur Bernard, qui était suivi de son basset à jambes torses. Monsieur le maire prononçait gravement si le vent soufflait de l'ouest ou de l'est, constatait les empiétements que la mer pouvait avoir faits sur la commune, empiétements tellement visibles que les habitants les plus incrédules sont persuadés qu'Étretat, qui a déjà été englouti, comme le prouvent les ouvrages en maçonnerie trouvés sous le sable en creusant des caves, est destiné à disparaître encore sous la mer et sous le galet qu'elle roule. Le maire faisait des vœux pour que la mer ne continuât pas ses usurpations.

Puis, suivi de monsieur Bernard et du basset, il allait jouer au billard dans un cabaret devenu aujourd'hui l'auberge de Blanquet ; l'enjeu était une tasse de café et le *gloria*, c'est-à-dire le genièvre que l'on mêlait au café.

La *rincette*, *id est* le genièvre que l'on buvait après le café, se jouait aux dominos *en partie liée*. De cette manière on arrivait à l'heure du dîner, après lequel monsieur Bernard, suivi de son basset, allait chez monsieur le maire faire une partie de piquet. Il y avait alors cinq ans que monsieur Bernard était dans le pays, et jamais il n'avait gagné contre le maire une seule partie au billard, aux dominos, ni au piquet.

Le maire était vêtu d'un vieil habit noir, d'une casquette de loutre à visière pareille, d'un pantalon marron, d'une paire de sabots le matin et d'une paire de grosses bottes le soir ; invariablement on voyait pendre sur son

ventre une énorme chaîne de montre avec deux cachets. Il était petit, assez gros, ses cheveux bruns grisonnaient ; il avait les yeux à fleur de tête et le nez en bec de perroquet; du reste, il portait la tête droite et un peu renversée en arrière ; il parlait haut et montrait dans toute son attitude la satisfaction de soi-même et la confiance la plus aveugle dans ses propres lumières. Aussi, quand il chargeait Vilhem de lui écrire ses discours, se donnait-il à lui-même pour raison les graves préoccupations que lui imposait le soin du gouvernement d'une commune de deux cents maisons.

Monsieur Bernard était grand, mince, blond ; il paraissait avoir trente-deux ans, il admirait fort monsieur le maire, ne le suivait, par déférence, qu'à trois pas derrière, distance que le basset à jambes torses gardait à son tour à l'égard de son maître ; pour ledit basset, il était laid et hargneux.

Si nous avons parlé ici de ces divers personnages, c'est qu'au point où nous sommes de notre histoire, le hasard, ou plutôt un but commun, les avait rassemblés sur la plage ou sur le *perré*, comme on dit sur les côtes.

C'était l'époque de la chasse au guillemot.

Cependant Hugues s'ennuyait mortellement au Havre. Il y avait bien de l'air, des arbres, des prairies ; c'était bien l'asile qu'il avait rêvé pour la vertu, pour l'amour ; c'est là que devait se cacher, comme la fleur mystérieuse, la beauté sans art, sans coquetterie, ignorante, timide.

Mais il ne trouva que de grandes et grosses filles, toutes pareilles, toutes avec de grands yeux d'un invariable bleu pâle, toutes coiffées, non pas de ce majestueux bonnet cauchois qui accompagne si bien le visage

(le bonnet ne se met qu'aux grands jours), mais d'un hideux bonnet de coton; assez belles au demeurant, mais, comme nous l'avons dit, si semblables entre elles, qu'il n'y avait aucune raison d'aimer l'une plutôt que l'autre. « Ces filles, pensa Hugues, manquent de grâce et de délicatesse; elles n'ont de beauté que celle que donnent les pâturages; mais on peut passer sur ces légers inconvénients, même sur celui du bonnet de coton, en songeant à la naïveté de leur âme, à la douce simplicité de leurs mœurs, à l'innocence de leur vie. »

De plus près, il les trouva sottes, niaises, grossières.

De plus près, il les trouva sans pudeur, ni âme, ni sens.

De plus près..

« Et, dit le docteur, abstenez-vous pendant quelque temps de genièvre, et mettez de l'eau dans le cidre. »

Il se rappela que Thérèse n'avait pas de bonnet de coton, que sa voix était douce et pure, que ses yeux étaient d'un bleu sombre.

Il monta à cheval et se mit en route pour Étretat.

C'était pour l'étudiant une image toute poétique que celle que lui offrait le souvenir de Thérèse; il s'y mêlait toujours l'impression que lui avaient faite l'aspect de la mer et la musique neuve et harmonieuse qu'il avait entendue dans l'église. L'amour qui s'était glissé au moins dans sa tête avait quelque chose de grand à la fois et de mystique.

Il laissa le cheval chez le meunier qui occupait alors un moulin au-dessus d'Étretat.

En entrant dans la commune, il rencontra Samuel Aubry; il lui prit le bras, et tous deux passèrent sous la fenêtre de Thérèse. L'étudiant, à moitié involon-

tairement, éleva un peu la voix à ce moment en jetant les yeux sur les pampres qui ombrageaient la maison. A l'extrémité du chemin, il revint sur ses pas, tenant toujours le bras de Samuel Aubry; pour avoir un prétexte de rester ainsi dans la rue, il lui offrit un excellent cigare, l'invita à déjeuner, et tous deux restèrent plus d'une heure à se promener, passant et repassant devant la maison de Thérèse.

Thérèse, qui tricotait à la fenêtre, avait reconnu l'étudiant et s'était sentie rougir lorsque leurs regards s'étaient rencontrés : aussi eut-elle soin, chaque fois qu'il repassa devant elle, de tenir ses yeux baissés, ne le regardant qu'après qu'il avait dépassé un peu la maison et ne pouvait s'apercevoir de l'attention qu'elle lui donnait. Son cœur battait et sa respiration était gênée quand elle le *sentait* approcher; ce n'était encore que de la gène et de l'embarras, une sorte même de sentiment répulsif, parce que toute impulsion nouvelle est toujours un peu douloureuse.

Seulement comme deux ou trois fois elle avait levé les yeux trop tôt, et qu'elle avait rencontré un regard qui la troublait étrangement, elle imagina un moyen d'éviter cet inconvénient. Le tricot qu'elle avait à la main avait soixante-dix mailles de tour; elle remarqua que Hugues, après avoir dépassé la maison et gagné le bout du chemin, se retrouvait devant la maison quand elle en était à la soixantième maille; une fois cette découverte faite, il lui fut facile de ne plus commettre d'erreur et de ne regarder l'étudiant qu'au moment ou il ne pouvait la voir.

Il vint un moment où Hugues ne revint plus; ou Thérèse, levant les yeux à la soixantième maille, ne le vit

pas devant la maison ni dans la rue : alors elle posa le tricot sur une table et demeura rêveuse sans savoir si elle était triste ou gaie, le cœur gonflé, prête à pleurer, mais cependant ne craignant rien tant que l'arrivée de quelqu'un qui viendrait l'enlever à ses mystérieuses sensations.

La marée baissait visiblement ; il était à peu près neuf heures du matin, et l'on se trouvait dans le premier quartier de la lune. La mer devait conséquemment être tout à fait basse vers dix heures. Monsieur le maire était sur le galet, mais sans monsieur Bernard.

Monsieur Bernard montait la côte, après avoir demandé qu'on lui indiquât la demeure de Vilhem Girl.

Monsieur Bernard était abandonné de son basset Roland, absolument comme monsieur le maire était abandonné de monsieur Bernard ; monsieur Bernard, comme nous l'avons dit, était à monsieur le maire ce que Roland était à monsieur Bernard.

Monsieur le maire était armé d'un fusil, d'un carnier et d'une poire à poudre ; deux jeunes marins faisaient glisser un canot sur le galet pour le mettre à la mer. Un second canot était à sec sur la plage, les autres bateaux étaient en mer. Il soufflait depuis le matin un vent d'est, celui qui se soutient le mieux et, par conséquent, est le plus favorable à la pêche du maquereau, que l'on prend avec de longues lignes qui pendent à l'arrière du bateau qui fuit à toutes voiles. Il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, dix-huit bateaux

échoués sur le galet d'Étretat; dix bateaux seulement appartenaient à la commune, plus le canot de monsieur le maire et celui de Vilhem Girl.

Après le déjeuner, pendant lequel Hugues n'avait pensé qu'à Thérèse, il lui vint en l'esprit un moyen de s'aboucher avec Vilhem, par l'entremise duquel il espérait toujours approcher Thérèse. Samuel Aubry lui avait dit que Vilhem pêchait les plus beaux homards de la côte; il n'y avait rien d'aussi simple que d'aller acheter des homards à un pêcheur de homards, et l'on ne courait aucun risque d'être mal reçu.

Aussi se mit-il de son côté en route pour gagner la maison de Vilhem. Comme il montait la côte, il rencontra le gros homme qui lui avait parlé à l'église. Celui-ci le salua et s'arrêta un moment, comme un homme qui n'avait aucune répugnance à entrer en conversation; mais Hugues lui rendit poliment son salut et continua sa route sans s'arrêter.

Quand il entra chez Vilhem, il le trouva couché dans son hamac, les yeux fixés sur la mer : elle était à peine ridée par le vent; l'horizon était entouré d'une ceinture de vapeurs rougeâtres, et la mer semblait d'un bleu sombre; à peine quelques mouettes se montraient à une grande hauteur. Par moments on voyait presque dans les vapeurs de l'horizon, glisser un petit navire, qu'un œil moins exercé que celui de Vilhem eût pris pour quelque goëland posé sur l'eau, mais qu'il était facile, à la forme de la voilure, de reconnaître pour un chasse-marée allant du Havre à Dieppe.

Hugues, en entrant, se hâta d'exposer le sujet de sa visite. Vilhem allait péniblement sortir de son hamac, lorsque quelqu'un entra sans frapper : ce quelqu'un

était monsieur Bernard, un peu plus cramoisi qu'il n'appartient à l'homme dans son état normal. Vilhem fronça le sourcil, visiblement contrarié de cette manière peu cérémonieuse d'entrer chez lui; monsieur Bernard prit la parole.

« Ah çà ! maître Vilhem, dit-il, il est fort désagréable, vous me l'avouerez, que votre énorme dogue se permette sous mes yeux de saisir mon chien Roland par la peau du cou, et de l'emporter en le forçant de courir avec lui, au point de me le faire perdre de vue, de telle sorte que Roland, depuis une demi-heure, n'a pas reparu, et que monsieur le maire et moi nous ne pouvons nous mettre en route pour la chasse aux guillemots, que monsieur le maire a résolu de commencer aujourd'hui.

— Monsieur Bernard, dit froidement Vilhem, mon chien ne peut être sans injustice qualifié de dogue : ses pattes palmées, sa gueule noire à l'intérieur, témoignent assez de la pureté de sa race, et vous me faites un sensible déplaisir en vous exprimant aussi cavalièrement sur son compte. Pour ce qui est des relations avec votre basset, vous ne me contesterez pas que ledit basset ne soit le chien le plus hargneux du pays; et mon terreneuvien ne fait d'ordinaire attention à lui que lorsque votre Roland l'y oblige par ses insultes et ses attaques multipliées. Néanmoins, comme je ne pense pas que le cas soit assez grave pour que Schütz ait cru devoir le manger, nous allons le retrouver.

— Il n'est pas difficile de le retrouver, répliqua monsieur Bernard de l'air du monde le plus accablé; maintenant je sais parfaitement où est Roland.

— Pourquoi alors le réclamez-vous?

— Il a réussi à s'échapper de la gueule de votre ours, et s'est tapi dans le creux d'une roche dont l'ouverture est trop étroite pour que son ennemi l'y puisse suivre; mais votre bête féroce est couchée devant l'entrée de la retraite de mon pauvre Roland, qui ne laisse voir que le bout de son nez et tremble de tous ses membres sans oser sortir. »

Vilhem se leva, et, se tournant vers Hugues:

« Monsieur, lui dit-il, la mer est basse, nous pourrons voir des homards à mon réservoir.»

Il décrocha son fusil, mit la poire à poudre dans sa poche, prit du plomb du numéro quatre, et sortit devant.

Quand il fut dehors, il mit deux de ses doigts dans sa bouche et fit entendre un sifflement aigu : quelques minutes après, le grand chien noir et blanc parut; il lécha la main de son maître et marcha à son côté

Vilhem alors descendit la côte d'un pas rapide.

« Eh! maître Vilhem, dit monsieur Bernard, vous allez horriblement vite.

— Votre chien est libre, reprit Vilhem, vous n'avez pas besoin de moi, et je ne me permettrais pas d'avoir l'air d'être de votre compagnie. » Il salua monsieur Bernard et continua en se parlant à lui-même : « D'ailleurs, je veux aussi chasser aux guillemots, et j'espère que monsieur le maire et monsieur Bernard ne me seront pas pour cela inutiles. »

Pendant le chemin, Hugues tenta plusieurs fois inutilement de faire *causer* Vilhem.

On arriva à la plage : la mer était retirée et laissait un grand espace à découvert entre elle et la falaise. Cet espace était pavé de roches blanches et polies comme

du marbre, entre lesquelles végétaient des varechs et des algues de différentes formes. Cette sombre verdure de l'Océan paraît noire au premier coup d'œil; mais, si on la regarde en transparent, elle est du vert de l'émeraude, du violet de l'améthyste, du pourpre du rubis : quelques algues sont capricieusement découpées, et ressemblent à quelques-unes des plantes terrestres; d'autres sont comme de longs lacets de plusieurs brasses de longueur; d'autres comme de larges et longs rubans; d'autres semblent des mains dont les doigts se prolongent au loin.

Une mousse fine et déliée, mais dure à la main, recouvre certaines roches d'un rose mat. Dans les parties où l'eau est restée dans des trous, on voit flotter une autre mousse d'un beau poupre. Dans la falaise la mer a creusé des grottes : le bas est dallé de roches de marbre blanc; les parois, auxquelles pendent de longues algues, sont tapissées d'une mousse épaisse qui leur donne l'aspect d'être tendues de velours violet.

Vilhem leva des planches fixées par une barre de bois et un cadenas; ces planches fermaient un trou péniblement creusé dans le roc où il enfermait son poisson; à la marée haute, le poisson, quoique prisonnier, avait de l'eau fraîche; quand la mer se retirait, elle en laissait toujours plein l'excavation.

Il montra des homards à Hugues, qui en choisit quelques-uns et les paya.

Vilhem referma son réservoir, et se dirigea vers son canot.

Monsieur le maire, aux yeux de monsieur Bernard et à ses propres yeux, était le plus fort tireur de la commune; pour les autres, il avait au moins un rival dans Vilhem, rival peu redoutable relativement au profit de la chasse, attendu que Vilhem ne chassait pas quatre fois l'an, mais extrêmement nuisible aux intérêts d'amour-propre et à la réputation de monsieur le maire.

Aussi, quand celui-ci aperçut Vilhem avec un fusil, il se donna l'air le plus imposant qu'il put imaginer, et lui dit :

« Oh! hé! maître Girl, je ne pense pas que vous ayez fantaisie de venir encore aujourd'hui tirer sur mon gibier; la côte est longue; la plaine est large; je ne vois pas pourquoi vous chasseriez du même côté que moi. »

Girl ôta son bonnet. « Je n'ai nullement, dit-il, l'intention de tirer sur le gibier de monsieur le maire; monsieur le maire est trop adroit pour que semblable chasse me fût bien profitable; j'ai le projet de gagner le large, et si mon canot vous paraît dans une demi-heure plus gros que votre chapeau, je consens à ne jamais tirer un coup de fusil de ma vie.

— Eh bien, maître Girl, répliqua monsieur le maire, bonne chance et bon vent.

— Pour ce qui est du vent, dit maître Girl, il ne saurait être meilleur; pour la chance, il n'y en a pas pour un bon chasseur. »

Il salua monsieur le maire, remit son bonnet de laine sur sa tête, fit signe à Schütz, qui sauta dans le canot, puis il disposa sa voile. Aujourd'hui le canot de Vilhem Girl n'aurait rien de remarquable à Étretat; mais alors il était le seul qui eût une toile tannée, c'est-à-dire teinte

en brun au moyen d'une décoction d'écorce de chêne. Ce procédé triple la durée de la toile, comme on s'en est assuré, aujourd'hui que toutes les voiles d'Étretat subissent cette opération; mais on prenait alors cela pour une simple bizarrerie, et personne n'y faisait attention. Girl chercha des yeux sur la plage s'il ne verrait pas quelque enfant pour l'aider à la manœuvre quand il tirerait; mais tous les bateaux étaient sortis et tout le monde était sur les bateaux.

Outre le maire et monsieur Bernard, qui était arrivé avec son basset, il y avait encore sur le galet Hugues, qui était revenu, et le gros homme blond. Comme il saluait Hugues et lui disait, comme à la première fois qu'il l'avait vu : « Monsieur me paraît étranger? » Girl, s'écria : « Maître, si vos mains ne s'écorchaient à la seule pensée de toucher un aviron, je vous aurais engagé à m'accompagner pour m'aider, car tous les oiseaux sont à la mer. »

Hugues s'approcha du canot, et dit : « J'ai les mains plus calleuses, et, si vous voulez bien de mon secours, je serai enchanté de sortir par ce beau temps. »

Girl salua en ôtant son bonnet; puis, appuyant son épaule sur le canot, il le fit glisser sur les galets criards avec une facilité que n'avaient pas eue les deux hommes qui avaient mis à flot l'embarcation de monsieur le maire. Celui-ci fit tourner le cap vers la gauche et passa au ras de l'aiguille, au-delà de la grande arche, immense ogive naturelle qui s'élève à la gauche du perré, et sous les arceaux de laquelle la mer basse permettait de passer à pied sec sur un chemin de pointes de roches couvertes de varechs glissants et de galets roulant sous les pieds.

Pour Girl, il fit signe à Hugues d'entrer dans le canot; lui-même y sauta légèrement, s'éloigna du bord avec une gaffe, et le vent d'est, enflant la voile, entraîna rapidement le canot au large, et cependant vers Antifer, c'est-à-dire dans la direction qu'avaient prise monsieur le maire et monsieur Bernard.

Au bout d'une demi-heure, ainsi qu'il l'avait promis, son canot ne paraissait de terre guère plus gros qu'une grosse mouette posée sur l'eau, et sa voile se dessinait en noir sur l'horizon.

Hugues et Vilhem ne tardèrent pas à entendre un coup de fusil, puis un second.

Vilhem sourit, et dit : « Voici monsieur le maire qui me rabat mon gibier, comme je m'y attendais bien. »

En effet, peu de temps après, cinq ou six guillemots volant lourdement vinrent s'abattre auprès du canot. Girl tira : deux restèrent sur la place, les autres s'envolèrent en criant. Schütz se jeta à l'eau et rapporta un des oiseaux, que son maître lui prit de la gueule, puis il alla chercher l'autre. Vilhem alors prit le chien par la peau du col et le fit rentrer dans le canot; il se secoua et couvrit d'eau ses deux compagnons. « Tenez, dit Girl à Hugues, mettez ce paletot par-dessus vos habits. » Et il lui donna une grosse veste à capuchon.

Une seconde explosion se fit entendre, et de nouveaux guillemots gagnèrent le large; leurs petites ailes leur rendent le vol fatigant; et ceux-ci paraissaient plus las ou plus défiants que les premiers, car ils s'abattirent avant d'arriver à portée de fusil. Vilhem fit courir une bordée au canot, et deux oiseaux vinrent encore prendre place près des autres.

« Ce cher monsieur le maire, dit Vilhem en rechar-

geant son fusil, il tirera bien tout le jour sans tuer grand'chose ; ces diables de guillemots sont assez avisés pour se cacher au plus haut des falaises, et les coups qu'on tire là-bas n'ont guère d'autre effet que de les faire lever et de les envoyer par ici. A moins que quelques chevrotines égarées ne se glissent sous les plumes grises d'un paresseux, Roland ne se mouillera pas un poil, et monsieur le maire ne rentrera pas dans ses frais de poudre et de plomb. »

Girl tira sa gourde au genièvre, but, l'essuya avec sa manche et la passa à l'étudiant. A chaque fois qu'on entendait un coup de fusil, il lui échappait un sarcasme contre monsieur le maire :

« Merci, voici les guillemots. Tirez, tirez à deux cent quarante pieds de hauteur. Amusez-vous. Je crois réellement que monsieur le maire, au lieu de chevrotines, met des œufs de guillemots dans son fusil, et que la poudre les fait éclore en l'air. »

En effet, en quelques heures Girl eut tué une quarantaine d'oiseaux.

Le soleil, en la belle saison, se couche à l'ouest d'Étretat, c'est-à-dire presque en face de la bourgade. L'horizon commençait à se colorer de vapeurs orangées.

Vilhem se mit à courir des bordées pour revenir ; mais le vent, qui, comme nous l'avons dit, soufflait de l'est, c'est-à-dire de terre, un peu sur la droite, rendait cette manœuvre longue et difficile : aussi Vilhem cargua sa voile, et, montrant à Hugues comment il devait se servir de la rame, il en prit également une, et tous deux revinrent à terre.

Chemin faisant, Hugues risqua quelques questions sur Thérèse.

« C'est la fille de mon ami, dit Vilhem, elle est belle et sage : Dieu veuille que cela dure ! et cela durera si on ne laisse pas d'étranger s'introduire dans la maison. »

Hugues, à ces mots, lâcha de découragement l'aviron qu'il tenait dans ses mains.

En effet sa peine était perdue, il n'y avait aucun espoir que Girl consentît à le rapprocher de Thérèse ; il regarda ses mains rougies par la rame, et ne dit plus mot jusqu'au retour.

La marée montait alors, ce qui rendait plus facile de lutter contre l'action du vent ; quand ils eurent mis pied à terre, ils virent sur la rive monsieur le maire, monsieur Bernard et le basset Roland.

Monsieur le maire avait tué deux guillemots ; monsieur Bernard, de même qu'il n'avait jamais gagné une seule partie aux dominos, au piquet et au billard, n'avait jamais non plus, de mémoire d'homme, tué une seule pièce de gibier. L'affection que lui portait monsieur le maire eût pu facilement s'attribuer à sa nullité en tout genre, qui faisait ressortir en relief et avec une sorte d'éclat la quasi-nullité du magistrat municipal.

A l'aspect de Schütz, Roland s'était couché en tremblant derrière son maître. Monsieur le maire, à la vue de Girl chargé de gibier, avait pincé les lèvres.

Girl ôta son bonnet, et proposa à monsieur le maire de lui vendre sa chasse ; le maire voulut tout prendre.

« Non pas, dit Vilhem ; de ces oiseaux, deux sont destinés à mon ami, maître Kreisherer, qui me donnera à souper ; deux appartiennent de droit à ce jeune homme, ajouta-t-il en désignant l'étudiant, qui rame assez mal, mais qui est plein de bonne volonté. J'espère, ajouta-t-il en s'en allant, que maître Kreisherer

ne mettra pas dans sa soupe que ces guillemots qui sont durs comme des galets. »

Comme un jour, chez son père, Hugues dessinait pour la huitième fois une vache en *raccourci*, il avisa que les falaises d'Étretat, les cavernes qu'elles renferment, les portes d'amont et d'aval, immenses cathédrales contre lesquelles se brise la mer, lui offraient des sujets qui n'auraient pas été à négliger quand rien autre chose ne l'eût attiré à la côte. Il annonça donc qu'il serait deux jours absent, et il se mit en route avec sa boîte à couleurs. Il arriva à Étretat le samedi soir et retint une place à l'auberge, après avoir passé deux fois sous la fenêtre de Thérèse. On lui remit ses homards, qu'il avait négligé d'emporter et qui n'avaient plus le degré de fraîcheur désirable ; il en fit présent au garçon d'auberge, qui les jeta à un chien.

Il repassa encore sous la fenêtre de Thérèse, mais elle n'y était plus ; il continua sa route jusqu'à la mer ; c'était l'heure où les femmes sont à la fontaine.

Il serait plus exact de dire qu'il n'y a pas d'heure à Étretat; les repas, les occupations, les travaux, les plaisirs, dépendent de la marée haute ou de la marée basse. Ainsi, tant que la mer est haute, c'est-à-dire tant qu'elle touche les falaises, il n'y a aucun moyen d'avoir de l'eau douce dans le pays. La mer basse laisse à découvert deux sources d'une eau douce excellente, qui sortent de terre à travers le galet. C'est là que l'on va prendre le peu d'eau qui se boit dans le pays, c'est aussi là que les

femmes vont laver le linge, attendu, ce que vous n'êtes pas forcé de savoir, que le savon ne se dissolvant pas dans l'eau salée, elle ne peut être employée à cet usage, et que d'ailleurs elle ne sèche pas.

A l'heure où la mer, en descendant, découvre les sources, presque toutes les femmes du pays arrivent avec leur linge : elles font, au moyen de leur battoir, un bassin en écartant le galet; puis elles se mettent à genoux et travaillent jusqu'à l'heure où la mer revient prendre possession de son lit. L'époque du mois et la saison font beaucoup varier le moment des séances à la fontaine.

Pendant le premier et le dernier quartier de la lune, on dit qu'on est dans la *morte eau*, c'est-à-dire que les marées sont moins fortes, que la mer descend moins bas et monte moins haut. A ces époques, à moins d'un vent violent soufflant du large, il y a dans les falaises plusieurs endroits qui peuvent servir d'asile contre la mer, si on se laisse surprendre par la marée; tandis que, dans les grandes marées, ces asiles deviennent plus que douteux. Dans la *morte eau*, la mer est à son plus bas à dix heures du matin et à dix heures du soir; dans la *grande mer*, lors de la nouvelle et de la pleine lune, c'est à quatre heures du matin et à quatre heures du soir qu'elle est basse. Il faut encore observer que chaque jour la marée retarde à peu près d'une heure.

S'il est mer basse aujourd'hui à quatre heures, demain ce sera à cinq heures; au bout de six jours, ce sera à dix heures; mais nous nous trouverons alors dans un autre quartier de la lune et dans la *morte eau*. Six jours après, la mer se trouvera encore basse à quatre heures; mais nous aurons encore changé de quartier de lune, et nous aurons, derechef, *grande mer*.

De cette manière, c'est tantôt le matin, tantôt au milieu du jour, tantôt le soir, tantôt la nuit, que les femmes se rassemblent à la fontaine; une marée manquée mettrait un grand désordre dans les ménages des pêcheurs, qui n'ont point un tel luxe de linge qu'ils puissent se dispenser de le blanchir souvent.

La nuit, du haut des falaises ou de la mer, c'est un singulier aspect que celui de ces femmes avec chacune leur lanterne posée sur le galet : il semble voir un grand nombre de lucioles, de vers luisants, répandre une lumière phosphorescente.

Je parle avec une sorte de complaisance de *la fontaine*, parce que c'est là que se débitent toutes les nouvelles du pays ; c'est là que l'on parle de tout et de tous, que l'on discute, que l'on juge, que l'on absout, que l'on condamne; rien ne peut se soustraire au tribunal de la fontaine, personne ne peut décliner sa juridiction. Les airs administratifs du maire y sont appréciés, comme un regard qu'une jeune fille a détourné de son livre à la messe du dernier dimanche : la fontaine tient lieu d'une *bourse*, d'un *café*, d'un journal, de vingt journaux; c'est là qu'on apprend des nouvelles des marins à la pêche, là que l'on commente les amours et les mariages ; on y dit comment s'est vendu le poisson à Fécamp, combien au Havre; on y raconte les sinistres causés par le dernier coup de vent, les rêves que l'on a faits la nuit. Il est littéral de dire que l'on sait *tout* à la fontaine, et même un peu davantage.

Sur le galet, Hugues trouva une connaissance : c'était Schütz le terre-neuvien, le chien de Vilhem Girl. Hugues eut d'abord un moment de joie; il s'était habitué à considérer Vilhem comme son *seul* moyen d'arriver auprès

de Thérèse, et, malgré la mauvaise volonté manifeste du pêcheur, il n'abandonnait pas cet espoir, faute d'en avoir un autre à lui substituer : il faut bien croire qu'un vieux bateau est encore bon, tant qu'on ne peut en faire construire un neuf. On ne s'avoue à soi-même que son cheval est hors de service, qu'après qu'il s'est présenté une occasion d'en acheter un meilleur.

Mais Hugues se trompait : Schütz était seul; il connaissait les heures de marée, grâce au besoin qui lui avait appris qu'il ne pouvait boire qu'à la marée basse, lorsque la mer laisse à sec les sources d'eau douce. Hugues voulut le caresser; mais Schütz retira brusquement sa tête de sous la main amicale de l'étudiant, le regarda, le flaira en levant le nez, puis se retira d'un air à ne pas engager à lui faire de nouvelles avances.

« Le chien n'est pas plus prévenant que le maître, » se dit l'étudiant.

Il s'était avancé jusque sur le bord de la mer et regardait les lames qui glissaient du large à la côte en blanchissant; car la mer commençait à monter; les laveuses étaient derrière lui, il était à peu près sept heures, et le soleil ne faisait que commencer à s'enfoncer, en face d'Étretat, dans les vapeurs qui se coloraient de pourpre. Ce bruit sourd de la mer qui monte, ces riches couleurs du soleil qui descend, l'air qui se calme et s'endort, les mouettes qui ont cessé de voltiger dans l'écume des lames, tout le jetait dans une silencieuse extase, dans une rêverie sans objet qui lui attachait les pieds sur la grève.

Il fut cependant distrait par quelques mots qui vinrent à son oreille.

« C'est, disait une des laveuses, un homme plein de

talents, à ce qu'on dit, et qui gagnerait de l'argent gros comme lui, s'il voulait aller au Havre et travailler; mais, sitôt qu'il a quelques écus, il passe ses journées dans son nid de mauve, à fumer et à regarder la mer. Quand il n'a pas besoin d'argent, vous ne lui feriez à aucun prix faire cinq pas pour en gagner.

— C'est, reprit une autre, un homme bon et obligeant, et je l'ai vu travailler avec une force surhumaine pour prêter la main à des pêcheurs en danger.

— On dit qu'un jour il a eu une terrible querelle au Havre.

— Oh! oui, je sais l'affaire; c'est avec un officier : il était à l'auberge et lisait quelque chose à la lueur d'une lampe. L'officier vint, sans lui faire d'excuses, le déranger pour allumer sa pipe; puis, quand sa pipe fut allumée, il resta devant le quinquet, cachant la lumière à maître Girl. Celui-ci passa de l'autre côté de la table sans rien dire, et se remit à lire; l'officier se leva et emporta la lampe à une autre table. Maître Girl haussa les épaules, et, appelant le garçon, lui demanda une autre lampe. « Garçon! cria l'officier, apportez-moi tout » de suite un verre de rhum. »

« Le garçon laissa la lampe qu'il prenait, pour obéir d'abord à l'officier, dont la voix impérieuse lui semblait menaçante; mais Girl, l'appelant, lui dit :

« Dans une auberge, celui qui commande le premier » doit être servi le premier. »

Le garçon posa la lampe.

« Eh bien! drôle, cria l'officier, mon rhum! »

Le garçon reprit la lampe et reprit la bouteille.

» Monsieur, dit Vilhem à l'officier, si vous aviez de- » mandé du rhum avant que j'eusse demandé une lu-

» mière, je ne me laisserais pas servir avant vous; mais » il n'en est pas ainsi, et je dois être servi le premier.

» — Je vous trouve plaisant, dit l'officier, d'oser me » parler ainsi, et je ne sais à quoi il tient que je... »

» Le garçon saisit la bouteille et versa à l'officier, puis sortit sans donner de lampe à Girl. Deux autres officiers entrèrent dans la salle; le premier leur parla bas, et tous trois se prirent à rire en regardant Vilhem. Celui-ci appela le garçon, qui était revenu verser du rhum à ces messieurs, et lui demanda doucement une lampe.

» Le premier officier, alors, jeta quelques boulettes de mie de pain pour éteindre la lampe, et finit par y réussir. Les deux autres sortirent en riant aux éclats. Vilhem appela le garçon et lui demanda quelle heure il était. Sur sa réponse, il se leva, et, marchant à l'officier, il lui dit.

» Comme vous avez éteint ma lampe, vous trouverez » bon que je prenne la vôtre pour m'aller coucher. »

» Les personnes qui étaient dans la salle et qui avaient admiré la patience de Vilhem, sans oser cependant prendre sa défense, attendirent avec inquiétude ce qui allait se passer.

» L'officier, un moment stupéfait, se leva et fit la menace d'un geste offensant. Vilhem le prit par l'épaule et le fit asseoir; puis, le tenant immobile, lui dit: « Voulez- » vous, oui ou non, me donner votre lampe? » L'officier ne répondit qu'en jurant et en se débattant sous sa main.

» Cela veut probablement dire que vous voulez garder » votre lampe, dit Vilhem; je voulais aussi garder la » mienne, et vous m'en avez empêché. Vous consentirez » donc à m'éclairer jusque chez moi. »

» Et il le prit par le bras de telle force qu'il lui brisait les os. En vain il voulut se débattre et lutter ; la main de fer de maître Girl lui broyait le bras : il fut forcé de lui obéir. Mais le lendemain il vint lui demander raison ; Girl dit qu'il n'avait pas pour habitude de se lever de bonne heure, que deux heures après il serait à sa disposition.

» Quand on fut près de se battre, les autres officiers, qui ne pouvaient approuver leur camarade, voulurent accommoder la chose ; mais Vilhem annonça, que, s'il pardonnait une injure dont il s'était vengé, il ne pouvait pardonner le dérangement qu'on lui avait causé ; que, malgré son intention, il avait perdu une heure de sommeil ; qu'il avait ressenti quelque émotion, que le reste du duel n'était rien une fois l'émotion préalable passée, etc., de sorte qu'il faillit tuer l'officier.

— C'est égal, c'est un homme bien singulier.

— Ah ! toute cette maison allemande est comme cela ; maître Kreisherer, le clerc, est aussi un homme bizarre.

— Pour la jeune fille, c'est une jolie personne douce et avenante ; mais qui diable cela épousera-t-il ? aucun marin n'en voudra pour sa femme : comme cela conduira bien un ménage et des enfants, en chantant comme elle le fait la moitié du jour !

— On dit qu'elle n'est pas maladroite, et qu'elle sait coudre et broder. »

Hugues prêtait attentivement l'oreille. Mais on cessa de parler des trois personnes qui l'intéressaient.

« Nous aurons bientôt une noce, dit une autre femme, et une noce nécessaire : j'ai vu l'autre jour, près de Vatteau, Noémie et Martin se promener dans le petit bois. »

Une autre femme prit la parole, et toutes celles qui l'entouraient se mirent à rire: elle montrait des taches d'herbe aux genoux du pantalon de Martin.

A ce moment une lame plus forte vint mouiller les jambes de Hugues; une seconde faillit emporter un tas de linge. On s'empressa de faire les paquets; la mer montait assez pour qu'il ne fût pas prudent de rester.

Le lendemain était une grande fête: l'Assomption, la fête de la Vierge, en qui les marins placent leur plus entière confiance, à laquelle ils adressent de préférence leurs prières dans le danger.

Hugues avait passé sous la fenêtre de Thérèse sans l'apercevoir, et était allé s'établir sur la grève, tourné vers la *porte d'amont*, c'est-à-dire vers les deux portes en forme d'arches sous lesquelles on passe à la marée basse, et dont une seule paraît quand la mer est haute.

Le soleil se levait alors au ras de la falaise et derrière elle. Elle paraissait entièrement noire ; une vive lumière brillait à travers la seule porte qui paraissait, tandis que la falaise d'aval était colorée d'un rose tendre par les premiers reflets du soleil levant, ainsi que les nuées qui étaient au-dessus.

Il y a cette différence entre les nuances qui colorent le ciel le soir et le matin, au coucher et au lever du soleil, que les teintes qui vont également s'affaiblissant et se fondant passent le soir du blanc au noir, et le matin du noir au blanc.

Les couleurs du matin sont plus fraîches : le bleu

tendre, le jaune de chrôme, le jaune de Naples, le rose, le lilas, colorent l'air et les nuées blanches et grises.

Le soir, des couleurs plus riches, plus somptueuses, les remplacent : le lapis, l'orangé, le pourpre, le violet, le feu, teignent les nuages à leur tour.

Le matin, lorsque l'on voit lever le soleil, c'est un moment d'enchantement rapidement passé; à mesure que le jour augmente, la sensation s'affaiblit : à l'aurore succède une lumière si éclatante, qu'on la croirait bruyante ; on se trouve comme réveillé en sursaut des poétiques impressions qui s'étaient emparées des sens ; il faut passer subitement de la rêverie à l'action : c'est une des plus douloureuses sensations que je connaisse.

Le soir, au contraire, la nuit est déjà sur la terre lorsqu'un jour mystérieux est encore au ciel; les riches teintes des nuées, le silence qui va toujours croissant, s'emparent de l'imagination : les couleurs s'assombrissent et disparaissent. Ensuite vient la nuit, qui concentre la pensée en lui enlevant les distractions extérieures ; puis les étoiles s'allument dans cette voûte noire dont la sombre couleur garde cependant un souvenir du bleu splendide qui s'est effacé. A chaque instant la rêverie devient plus profonde, le recueillement plus complet. La pensée atteint à une hauteur dont elle-même ne se sentait pas capable le jour.

Le soir, l'imagination a suivi la lumière qui montait de la terre aux nuées, des nuées dans l'infini. Le matin, la lumière redescend du ciel à la terre, et l'imagination la suit encore. Le matin, c'est la poésie de ce qui est, le soir, c'est la poésie de ce qu'on voudrait qui fût.

Le soir, il semble que l'on gravisse une haute mon-

tagne : à chaque pas l'air est plus vif, la poitrine s'élargit, l'horizon s'étend, les parfums mystérieux se font sentir; en haut il semble que l'on jouit de nouvelles facultés, que les sens s'éveillent ou naissent et perçoivent des sensations inconnues.

Le matin, on redescend la montagne: à chaque pas l'air est plus lourd, la poitrine se rétrécit; en place des parfums du ciel, on respire les émanations de la terre.

Pendant que Hugues dessinait, plusieurs femmes passèrent sur le chemin qui se prolonge au-dessus du galet: elles se dirigeaient du côté de l'église et étaient fort parées; la vue de ces femmes le fit penser à Thérèse.

Tout à coup il se leva brusquement; une idée était venue subitement illuminer son esprit: c'est grande fête, Thérèse sera à l'église.

Il retourna à l'auberge, déposa son attirail et se dirigea vers l'église; les enfants de chœur chantaient, une sévère et céleste harmonie montait aux voûtes du temple. Hugues aperçut Thérèse seule sur un banc: elle avait le capuchon noir des femmes du pays; seulement il était bordé d'une dentelle noire qui faisait admirablement ressortir ses beaux cheveux blonds. Il vint au moment où l'on chanta une hymne à la Vierge, et tout le monde chanta. Il y avait de la piété, de l'enthousiasme, de la prière vraie dans les voix; l'église avait encore alors des vitraux coloriés qui ont été brisés depuis; tout frappait l'imagination. Les beaux yeux de Thérèse se portaient par moments à la voûte, et Hugues, qui dans ce concert de voix cherchait à discerner celle de Thérèse, croyait voir un ange, et finit par mêler sa voix aux autres.

Tous deux adressaient la même prière à la même croyance : c'était un lien sacré.

Puis le curé, précédant les enfants de chœur, sortit de l'église, portant la croix d'argent dans ses mains; tout le monde suivit, la tête nue et en silence, et la procession se dirigea vers la mer. Arrivé sur le galet, le curé prononça une prière, tous les assistants se mirent à genoux.

Puis il dit, en traçant dans l'eau le signe de la croix avec la croix d'argent :

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je bénis la mer.

» Je mets sous la garde de Marie nos bateaux et les hommes qui les montent, et nos filets, et nos cordages, et nos voiles. »

Puis tout le monde chanta les litanies de la Vierge, et l'on s'en retourna silencieusement.

Pendant tout ce temps, Hugues s'était rapproché de Thérèse; elle avait rougi en le reconnaissant, et ensuite n'avait plus levé les yeux. Sa robe avait touché l'habit de Hugues, et il avait frissonné. Quand on se dispersa, il voulut la suivre; mais il vit se rapprocher de lui ce gros homme blond qui, plusieurs fois déjà, avait voulu entamer avec lui une conversation : pour ne pas être distrait de ses impressions, il resta à suivre Thérèse des yeux tant qu'il put la voir, et même un peu plus longtemps.

Sur le galet courait ou plutôt bondissait Schütz, poursuivant les mouettes que le vent du nord amenait à la côte, se jetant dans les flots, disparaissant sous l'écume, puis revenant à la plage pour se secouer les oreilles et retourner à la mer.

De loin on pouvait voir Vilhem Girl qui descend lentement la côte d'aval, sur laquelle était sa deme ainsi que nous l'avons dit.

Hugues avait tiré son crayon et esquissé Schütz, qui était réellement un noble et bel animal, civilisé juste autant qu'il est nécessaire pour ne dévorer personne et ne perdre néanmoins rien de sa légèreté, de sa force et de sa grâce, qui est la conséquence de la force.

Vilhem arriva près de Hugues, et sourit en reconnaissant son chien.

Hugues déchira la feuille et donna le dessin à Vilhem ; celui-ci en parut enchanté, et reprit le chemin de sa hutte. Hugues le suivit parlant de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps, sujet de conversation que les esprits légers et superficiels ont déshonoré, tandis qu'au contraire on ne saurait trop l'encourager. On est si heureux, avec le plus grand nombre, de pouvoir parler sans rien dire, de ne tirer ce qu'on est forcé d'échanger de paroles, ni de son esprit, ni de son cœur, ni de sa mémoire !

Comme Vilhem regardait ou la mer ou Schütz, qui était resté en bas, ou le portrait pour le comparer à l'original, Hugues chercha un autre sujet de conversation et parla du maire.

« Je ne m'en plains pas, dit le pêcheur ; chacun de ses ridicules me rapporte de l'argent et assure mon indépendance. »

Ensuite, quoi que dît l'étudiant, Vilhem ne répondit plus ; en vain il pensa le tirer de sa taciturnité en lui parlant de son état, de sa pêche, de la marine, de l'histoire maritime de la France. Vilhem le laissa dire longtemps, et pour toute réponse lui fit remarquer que dans le portrait de Schütz il ne lui avait pas fait l'œil assez brillant ni assez animé. On était arrivé à la hutte ; Vilhem offrit à l'étudiant un verre de genièvre ; Hugues

accepta avec empressement. Vilhem lui fit signe de se mettre dans le fauteuil; pour lui, il s'étendit dans le hamac Le hamac était admirablement placé : quand on était couché dedans, la vue s'étendait au loin sur la mer par la fenêtre qui en encadrait le tableau.

Tous deux se mirent à fumer. Hugues était enchanté de se voir ainsi installé chez le silencieux pêcheur; il avisa aux moyens d'amener la conversation sur la fille du clerc.

Il établit ses transitions dans sa tête et dit : « Vous avez une petite maison; » un sage ancien répondit à une semblable observation : « Plût aux dieux qu'elle fût pleine d'amis ! »

L'astucieux étudiant comptait amener par ce début un éloge de l'amitié; de cette généralité il était facile d'arriver à particulariser et à appliquer ces théories, et de parler de la liaison presque paternelle de Vilhem et de Thérèse.

Mais Vilhem répondit :

« Plût à Dieu que la mienne fût assez petite pour qu'elle ne pùt contenir un seul ami ! »

III

CONTRE L'AMITIÉ.

« On se sert en général un peu trop de certaines pensées toutes faites, à la portée de tout le monde. *Il faut avoir des amis partout* est une de ces pensées qui se logent entre le crâne et la peau de la tête, de ces pen-

sées qui ne font éprouver aucune fatigue au cerveau, avec lequel elles n'ont aucune communication.

« J'ai connu en Allemagne un homme jeune, bien fait, à moitié spirituel, passablement brave, riche, en un mot, fort disposé à être heureux. Pour y parvenir, il résolut de mettre en pratique cet aphorisme : Il faut avoir des amis partout.

» Il donnait à dîner, prêtait de l'argent, sacrifiait ses maîtresses, permettait à qui voulait de rendre ses chevaux poussifs ; il donnait la main à son bottier, et déposait de temps à autre sa carte chez son tailleur. Si un passant l'eût regardé de travers, il eût été cinq nuits sans dormir : la bienveillance générale était une des conditions de son existence. Il jouait aux échecs et perdait ; il faisait des vers, et les faisait mauvais ; il dansait, et dansait gauchement ; enfin il n'avait de supériorité dans aucun genre, et ne pouvait exciter l'envie, si ce n'est pour sa fortune, mais sa fortune n'était pas à lui. Il avait treize amis qui se faisaient habiller chez son tailleur, trente étaient chaussés par son bottier ; toute la ville de Swei Brucken se coiffait chez son chapelier ; on ne pourrait dire le nombre de gens auxquels il donnait à souper.

» Tout le monde était son ami, tout le monde le tutoyait · il était enchanté. Peut-être, s'il eût regardé d'un peu près les bénéfices de cette amitié universelle, eût-il vu que ces gens qui ne chantaient jamais parce qu'ils avaient la voix fausse ne s'en faisaient aucun scrupule devant lui. L'hiver, on le mettait loin du feu pour donner la meilleure place à un étranger. On lui donnait à dîner avec la soupe et le bouilli (on ne se gêne pas avec ses amis), on servait tout le monde avant

lui, et les enfants essuyaient leurs tartines sur ses vêtements.

» Un jour, un de ses *amis* lui écrivit une lettre en ces termes :

« Sauve-toi ; je suis entré dans une conspiration qui » vient d'être découverte ; on a saisi mes papiers ; comme » tu es *mon ami*, comme je sais que l'on peut compter » sur toi, je t'avais mis un des premiers sur la liste. » Notre affaire est certaine, nous serons tous condamnés » nés à mort ; fuis sans perdre un instant. »

» Hermann demeurait dans un quartier de la ville assez éloigné. L'homme chargé de la distribution des lettres s'aperçut que la lettre destinée à Hermann était la seule à porter dans son quartier. Il pensa ne pas devoir se gêner avec un *ami ;* il remit au lendemain pour porter la lettre en même temps que les autres, qui ne pouvaient manquer de venir pour le même quartier. Il ne porta la lettre que le surlendemain. Derrière lui arrivaient les soldats chargés de l'arrêter.

» Le chef de la troupe était *un ami* d'Hermann ; il ne voulut pas avoir la douleur de l'arrêter lui-même, et resta à la porte ; les soldats, sans chef pour les réprimer, maltraitèrent fort le prisonnier.

» Néanmoins, sous prétexte de s'habiller, il passa dans un cabinet et sauta par la fenêtre.

» Il tomba précisément sur *son ami,* que sa sensibilité retenait malheureusement à la porte. L'ami jeta un cri qui donna l'alarme ; il fut repris et conduit en prison.

» On instruisit son procès ; toute la ville était convaincue de son innocence ; mais la plupart des juges se récusèrent pour ne pas avoir en aucun cas à condamner

un ami. L'accusateur, qui était son ami, comprit que sa réputation d'impartialité se trouvait singulièrement compromise par sa liaison connue avec l'accusé; pour combattre cette prévention, il se vit forcé de le charger plus qu'il n'avait jamais fait pour aucun autre. Son avocat était tellement ému, car il était son ami, que, lorsqu'il voulut parler, sa voix fut étouffée par ses sanglots. Il reprit un peu courage: mais sa mémoire était troublée, les arguments sur lesquels il avait le plus compté ne se présentaient plus qu'à travers un nuage, sa voix était faible et mal accentuée. Hermann fut condamné à l'unanimité.

» L'autorité, vu le nombre infini de *ses amis,* redoutait un coup de main pour forcer la prison et l'enlever; aussi fut-il mis aux fers et ne lui laissa-t-on la consolation de voir personne. Le jour de son supplice arriva: un moment de désespoir lui prêta des forces, il se débarrassa de ses liens, échappa aux soldats, et se serait enfui si la foule immense de ses amis eût pu s'ouvrir assez vite pour lui livrer passage; il fut rattrapé et garrotté. Le bourreau, qui avait été son ami, avait peine à contenir sa douloureuse émotion; sa main, mal assurée, ne put séparer la tête du tronc qu'au cinquième coup. »

Après ce récit, qu'il avait fait en souriant, Wilhem continua à parler; mais chacune de ses phrases semblait un aphorisme, une sentence. Il aspirait entre chaque deux ou trois bouffées de tabac; sa figure était

devenue soucieuse, distraite : il semblait se souvenir et penser tout haut, sans s'embarrasser de la présence de l'étudiant.

» Un ami est un homme armé contre lequel on combat sans armes.

» C'est un homme qui sait sur quel coup précisément il vous prendra en tirant l'épée.

» C'est un homme qui connaît l'escalier qui conduit chez votre femme, qui sait les moments de froideur et les instants où vous êtes dehors, et l'heure précise à laquelle vous rentrerez.

» Un ami, c'est Judith qui vous assoupit dans ses bras, et vous tue au milieu des songes agréables qu'elle vous fait faire.

» C'est Dalilah qui connaît le secret de votre force et celui de votre faiblesse.

» Quand un homme a deux amis, ce n'est que pour se plaindre alternativement de chacun d'eux à l'autre.

» On prend des amis comme un joueur prend des cartes; on les garde tant qu'on espère gagner.

» L'homme qui a un ami, qui s'assimile un autre homme, présente une surface double aux coups du malheur. On peut lui casser quatre bras et lui fendre deux têtes : il portera le deuil de deux pères; il aura le tracas de deux femmes.

» Entre deux amis, il n'y en a qu'un qui est l'ami de l'autre.

» Entre tous les ennemis, le plus dangereux est celui dont on est l'ami.

» A la fin de sa vie, on découvre qu'on n'a jamais autant souffert de personne que de son ami. »

Vilhem s'arrêta si préoccupé qu'il cessa d'aspirer la

fumée, que sa pipe s'éteignit; il fut quelque temps sans parler, puis il reprit :

« Ce serait pourtant une belle et sainte chose que l'amitié. Mais qui comprend l'amitié? Chacun veut avoir un ami, mais personne ne s'occupe d'en être un. On emprisonne ce qu'on appelle son ami dans ses propres idées à soi, dans ses goûts; on lui trace la route qu'il doit suivre. Il y a des limites où l'amitié cesse. Si votre ami prend un parti, avant de le suivre vous examinez s'il a tort ou raison. Ce serait là ce qu'on devrait faire pour un indifférent, mais pour un ami! S'il est malheureux, on doit être malheureux avec lui; criminel, on doit être criminel avec lui. Tout ce qu'il fait, on doit en supporter la responsabilité comme on supporte celle de ses propres actions; deux amis doivent se suivre dans la vie comme s'ils ne faisaient qu'un. L'amitié ne doit pas être une alliance ni un pacte, ce doit être une assimilation, on ne doit pas prendre un ami, on doit devenir lui. »

En prononçant ces paroles, la physionomie de Vilhem s'animait, ses yeux brillaient d'un éclat tout prêt à devenir une larme.

Il s'arrêta brusquement et dit en souriant : « Bah! il n'y a que l'amour qui réalise quelquefois ce rêve, et, quand il le réalise, c'est pour quelques instants.

Il ralluma sa pipe.

Hugues, cependant, avait écouté avec attention et surprise le pêcheur, d'ordinaire si taciturne.

« Monsieur, lui dit-il, pardonnez-moi, mais je ne vous croyais pas tant de méditation et d'expérience.

— C'est, reprit Vilhem, que dans les quarante ans que j'ai vécu, j'ai beaucoup souffert, et cela instruit. Mes pensées sont le résultat de mes souffrances ; elles vous

donnent le même plaisir qu'on éprouve à entendre, les pieds secs, au coin d'un bon feu, le récit d'un naufrage. Si vous me voyez d'habitude ne prendre guère d'intérêt aux choses de la vie, ce n'est pas que je manque d'énergie ni de puissance; mon inertie est causée par ma conviction du peu de prix de ce qu'il est permis à l'homme d'atteindre. Beaucoup me méprisent pour ma paresse; tant pis : il y a en moi beaucoup de bonnes choses qui sont perdues pour eux. C'est dans les fentes des ruines que poussent ces giroflées dont les fleurs jaunes parfument l'air. »

La conversation arrivée à ce point, il n'eût pas été facile à Hugues de parler de Thérèse; la transition eût été trop brusque; aussi n'en parla-t-il pas. Vilbem le conduisit jusqu'à la porte, et mettant ses deux doigs dans sa bouche, fit entendre un long sifflement. On ne tarda pas à entendre courir dans les ajoncs, et Schütz arriva près de son maître.

En passant près de l'église, Hugues rencontra le gros homme aux cheveux blonds; mais l'étudiant était si préoccupé qu'il lui rendit à peine son salut.

Hugues fut quelque temps sans revenir à Etretat; il allait quelquefois au Havre ou traversait jusqu'à Honfleur. Il avait pris la résolution de ne pas se tourmenter davantage pour une jeune fille inabordable. Par moments, il lui semblait qu'elle aurait dû lui faciliter l'accès près d'elle; puis il se rappelait sa voix angélique, ses yeux, ses cheveux; il se rappelait surtout les douces sensa

tions qu'elle avait éveillées dans son âme, les rêveries qu'elle lui avait causées, car il faut le dire :

L'amour que l'on ressent est tout dans soi : la personne aimée n'est que le prétexte.

Il se disait à peu près cela et une foule d'autres choses, pour se confirmer dans sa résolution inébranlable de ne pas revoir Thérèse.

Ce qui n'empêcha pas que, un mois après environ, il se donna, pour revenir à Étretat, le prétexte médiocrement plausible qu'il avait négligé de dire adieu à Samuel Aubry.

Puis Samuel Aubry l'invita à dîner; puis il y avait des fêtes à l'église, et il venait *pour la musique* ; puis il revenait pour peindre une vue, un coucher de soleil, un bateau. Quelquefois, il voyait Thérèse, mais sans faire aucun progrès visible. Pour Thérèse, elle le reconnaissait bien ; quand il se promenait sous sa fenêtre, elle ne pouvait que le regarder à la dérobée. Vilhem était redevenu aussi taciturne que jamais.

Hugues, pendant des heures entières, restait les yeux fixés sur la petite fenêtre ; plus d'une fois il fit le trajet par d'horribles pluies, quoique alors il fût presque sûr que Thérèse ne se mettrait pas à la fenêtre, et qu'il n'eût à espérer que la douce sensation de s'approcher d'elle, et la peine de s'éloigner (mais les peines de l'amour sont un bonheur, et il vient un temps où on les regrette au moins autant que le reste), et encore de voir les feuilles qui, le matin peut-être, avaient touché ses cheveux.

Mais quand les oiseaux se turent, quand le soleil commença à faire tomber avec peine du sein de la brume de longs rayons pâles, il arriva que les feuilles de la vigne s'empourprèrent, et que le vent, devenu plus piquant, en emporta quelques-unes. Hugues alors songea que le

froid allait venir, que Thérèse ne paraîtrait plus à la fenêtre : l'idée d'être privé de la voir lui faisait sentir que Thérèse lui était devenue nécessaire, que c'était là qu'était passée toute sa vie, et que toutes ses joies, toutes ses sensations d'espérance allaient tomber avec les feuilles rouges de la vigne.

Il entra dans l'église, on chantait une hymne à la Vierge : c'était une des meilleures compositions de maître Kreisherer ; il l'avait faite autrefois en Allemagne sur des paroles allemandes :

O Yüng fraü ! etc.
O Vierge ! reine du ciel !
Étoile brillante dans les nuées sombres !

En sortant, comme il se dépêchait pour passer sous la petite fenêtre avant que tout le monde fût sorti de l'église et pût remarquer son attention, il marcha lourdement sur le pied du gros homme blond.

Quelque pressé qu'il fût, il s'arrêta néanmoins pour lui demander poliment pardon de sa maladresse.

Le dimanche suivant, ils se saluèrent de loin, et, en sortant, comme Hugues ne pouvait plus l'éviter, ainsi qu'il avait toujours fait jusque-là, ils échangèrent quelques mots.

« Monsieur, dit l'homme blond, il vient ici peu de jeunes gens de votre âge : la jeunesse n'est pas religieuse.

— Et moi, pas plus que le reste de la jeunesse, mon maître, avait répondu l'étudiant d'un ton un peu rogue ; ne me faites pas le tort de penser que je sois venu ici pour voir les momeries des prêtres, je n'y viens que pour

entendre la délicieuse musique qui s'écorche en passant par le gosier de ces drôles. »

Le gros homme s'inclina, mais l'étudiant ne comprit pas ce modeste remercîment et continua : « Chose singulière, dit-il, voici dix jours que je viens ici, il m'est impossible de reconnaître cette musique, quoique, à Paris, j'aie entendu plusieurs fois toutes celles de nos meilleurs maîtres morts ou vivants.

— Aussi, dit maître Kreisherer, n'est-ce pas parmi les grands maîtres qu'il faut chercher l'auteur de cette musique.

— Le connaissez-vous?

— Vous n'êtes pas de notre paroisse, dit maître Kreisherer; car, si je puis me permettre ce petit accès de vanité, je suis bien connu de la première à la dernière maison de ce village.

— C'est vous, monsieur ! dit l'étudiant. Oui, certes, vous pouvez vous permettre cette petite vanité, car l'auteur de cette musique mérite d'être connu et admiré de toute la France. »

Le musicien s'inclina; l'étudiant continua: « Non, je ne suis pas de cette paroisse, je suis étudiant, et je passe les vacances à quelques lieues d'ici. »

Hugues était fort désireux que le gros homme blond ne le retînt pas très-longtemps, mais il lui avait commencé l'histoire de Romain: c'est une histoire qui, de tout temps s'est beaucoup racontée à Étretat, et que moi-même j'ai racontée dans un livre que vous avez incontestablement le droit de lire, et qui a pour titre *Vendredi soir*.

Hugues s'arrêtait de temps en temps pour donner à son interlocuteur le temps de terminer son récit, et lui-

même continuer sa route et passer sous les fenêtres aux pampres rougissants. L'homme blond semblait suivre la même route que Hugues. Ils arrivèrent ensemble devant la maison de Thérèse, et le narrateur s'arrêta; il tournait le dos à la maison, de sorte que Hugues avait naturellement les yeux sur la fenêtre. Il aurait pu alors raconter sept fois de suite l'histoire de Romain, ce qui est le plus grand nombre de fois que j'aie eu occasion de l'entendre conter, sans que l'étudiant le trouvât mauvais. Thérèse cependant n'était pas à la fenêtre, mais elle pouvait y venir; car c'était d'ordinaire à l'heure où l'étudiant passait que le hasard lui donnait la pensée ou le besoin de prendre l'air, de voir le temps qu'il faisait, de quel côté le vent soufflait, etc., etc.

L'histoire de Romain eut un terme; mais le narrateur la termina par la péroraison la plus étourdissante qui se soit jamais faite, au point que Hugues fut plusieurs minutes sans pouvoir répondre, de stupeur, de joie et de saisissement :

« J'espère, dit l'homme blond en terminant par cette phrase qui termine l'histoire en question: « Elle le pleura à la façon du lierre qui, après avoir étouffé un arbre, pare sa tête morte de vertes guirlandes, » j'espère que vous ne refuserez pas d'entrer prendre une rôtie au cidre. »

Et de la main il désigna la maison aux pampres, dans laquelle Thérèse les reçut; les joues de Thérèse étaient rouges comme des cerises.

Vilhem était assis au coin de la cheminée, il fronça un peu le sourcil en voyant entrer l'étudiant. Pour Thérèse, après avoir salué, elle se remit à préparer la rôtie au cidre. Il n'est pas si facile que le croit le vulgaire de faire une rôtie au cidre.

Le *gros cidre* frais tiré a un parfum plus suave qu'aucun vin; mais le parfum s'évapore en quelques minutes.

Il faut donc commencer par faire rôtir le pain des deux côtés; ce n'est qu'ensuite que l'on va tirer le cidre. Ici deux écueils se présentent : si vous mettez le pain dans le cidre froid, le pain ne s'imbibera pas assez et sera refroidi; si vous faites chauffer le cidre, le parfum s'évaporera, et vous n'avez plus qu'un horrible potage. Le cidre doit être approché du feu et attiédi, mais si faiblement qu'il n'y ait pas le moindre commencement d'évaporation.

Vilhem but, mangea et fuma sans prononcer une parole; puis maître Kreisherer se mit au piano, et Thérèse chanta. Alors la musique allemande reprit tout son caractère, les paroles allemandes de l'hymne à la Vierge reparurent.

Yüng fraü, etc.

Vilhem pleurait de joie.

Hugues se croyait dans le ciel.

Puis Vilhem, Thérèse et maître Kreisherer reprirent le chant en chœur, et l'étudiant se rappela ces paroles de saint Augustin : *La musique est la voix de l'épouse du Christ et l'attrait de la dévotion.*

De ce jour, l'étudiant fut un commensal assidu de la maison de maître Kreisherer. Le maître de musique trouva moyen de tirer parti de la voix un peu rebelle de

Hugues. Hugues chantait avec Thérèse, et maître Kreisherer les accompagnait. Vilhem se rappelait des airs du pays, et faisait sa partie dans la musique. Hugues était heureux de voir Thérèse tous les jours; souvent il passait plusieurs jours de suite à Étretat, il peignait les côtes sauvages de l'Océan, il faisait quelques portraits, reportait sur la toile de riches couchers du soleil, et les accidents toujours variés de la mer.

Loin des ateliers, des professeurs, des écoles, des sectes, des discussions, il devenait peintre, il apprenait à voir la nature. Seul en face de ses magnificences, il lui semblait la voir se révéler.

Il y a dans la vie, pour le poëte ou pour le peintre, un moment où a lieu cette révélation. Il y a un jour où l'on est versificateur ou misérable reproducteur de ponsifs; le lendemain, par une subite illumination, on est devenu peintre et poëte; un nuage s'est évanoui, une *seconde vue* dévoile de splendides mystères; l'âme s'éveille, les ailes sont venues au jeune aiglon qui prend son vol et s'élève au ciel dont les plaines seront désormais son empire.

Hugues n'avait pas un talent complet, mais ce qui lui manquait encore pouvait désormais être acquis par le travail; et puis il était si amoureux, que rien ne lui était impossible.

Pendant ce temps, on s'occupait de beaucoup de choses en Europe. Les intérêts de toutes sortes étaient agités, toutes les passions étaient en jeu, tandis qu'il se faisait dans la maison de maître Kreisherer la meilleure musique qu'on pût entendre.

Il arriva un matin que monsieur le maire se rendit sur la plage, suivi de monsieur Bernard, lequel était suivi de son chien.

Le vent soufflait du sud ; la mer était un peu dure, les lames, qui venaient du large, ébranlaient le rempart de galet qui protége Étretat, et l'entraînaient en s'en retournant. Les pêcheurs, par groupes nombreux, regardaient les progrès de la mer avec inquiétude. Monsieur le maire se retourna vers monsieur Bernard et lui dit : « Il serait fort à désirer que le vent du nord nous ramenât un peu de galet. »

Une voix ajouta : « *Il serait à désirer* que le conseil municipal cherchât les moyens de faire construire une digue ou une jetée pour nous préserver de ce vent de sud-ouest, qui, un de ces matins, détruira Etretat, et fera du galet avec nos maisons. »

Monsieur le maire se retourna, monsieur Bernard se retourna, mais le chien de monsieur Bernard ne se retourna pas. La voix était celle de Vilhem Girl, et Schütz était assez près pour que son craintif ennemi crût devoir se coucher entre les jambes de son maître.

« Il faudrait en conférer, dit monsieur le maire, et je serais assez d'avis d'assembler le conseil municipal. »

Puis il prit Vilhem à part, causa quelque temps avec lui, et lui donna de l'argent. « Surtout, dit-il en finissant, ajoutez quelques mots agréables pour monsieur le préfet du département. » Monsieur le maire et monsieur Bernard allèrent jouer au billard, monsieur le maire était réellement à ce jeu d'une force remarquable : il se servait, pour empêcher la queue de glisser sur la bille, d'un *bleu* particulier qu'il avait inventé et qu'il ne prêtait jamais à personne ; chaque fois qu'il

en avait besoin, il le sortait de sa poche, puis du papier qui l'enveloppait et le renfermait avec le même soin : pour monsieur Bernard, il se contentait d'appuyer l'extrémité de sa queue contre le plâtre de la muraille, ce qui y avait laissé de nombreuses empreintes.

Vilhem remonta à son aire, et se mit à écrire ; le lendemain matin il porta un discours complet à monsieur le maire, puis il alla se faire raser chez maître Jean.

La société était nombreuse chez maître Jean, attendu que ce jour-là était un dimanche, et que c'était le jour de barbe de toute la commune ; il y avait là dix ou douze mentons singulièrement hérissés. La femme de maître Jean savonnait un menton, tandis que son mari en rasait un autre, et le barbier, par ce moyen, gagnait et faisait gagner à ses pratiques le temps nécessaire à ces préliminaires indispensables.

Maître Jean était une anomalie dans le pays. Beaucoup de pêcheurs d'Étretat avaient été militaires, mais tous avaient servi dans la marine, sur les cadres de laquelle ils sont portés de tout temps. Maître Jean n'était nullement organisé pour la mer, et avait servi dans l'infanterie ; il était rentré dans ses foyers avec une blessure à la cuisse qui le rendait boiteux, et il lui fallait des peines incroyable pour se traîner autour de son jardin. Comme on ne fait à Étretat la barbe que le dimanche, il s'occupait pendant la semaine à faire et à raccommoder les seines et les filets. Jamais il ne sortait de sa maison, et n'avait pas été une seule fois sur la plage depuis son retour de l'armée. Il n'avait de la mer qu'un souvenir fort confus, et écoutait les récits qu'on lui en faisait avec l'avide curiosité d'un marchand du Marais.

On parlait, tout en fumant, des affaires de la commune; il y avait là deux ou trois maîtres de bateaux qui faisaient partie du conseil municipal, et ne laissaient pas d'en tirer quelque importance.

« Il est décidé, disait-on, que le conseil municipal s'assemble demain. Les fermiers vont descendre de la côte, quoique ce que nous avons à faire ne les intéresse guère; mais ils sont les plus riches, et nous ne pouvons rien faire sans eux.

— Ils ne donneront pas un sou; la mer n'ira pas noyer leurs *vaques* (vaches) et leurs *jvas* (chevaux) à trois cents pieds au-dessus de la plage.

— Après tout, la mer prendra Étretat quand elle voudra; nos pères y sont morts, il y aura bien de la place pour nous y enterrer. Que la mer nous noie dans nos maisons ou dans nos bateaux, il nous importe médiocrement. Le marin doit mourir à la mer, et il n'en sera toujours que ce que le bon Dieu décidera.

— Monsieur le maire a dit qu'il ferait un grand discours.

— Ah! dame, c'est un homme qui a étudié à Paris.

— Oui, mais il fait valoir deux fermes, et il sera toujours du parti des fermiers contre nous; tout le peu d'argent de la commune s'en va à rétablir les routes. Vivent les routes sur la mer! elles ne coûtent pas cher à entretenir. »

Et la femme de maître Jean savonnait, et maître Jean rasait.

Et tout le monde allait changer de veste, quitter le large pantalon de toile appelé cotilon, et mettre le bonnet neuf pour se diriger vers l'église.

Le même soir, je ne sais comment, Hugues laissa

échapper quelqu'un de ses lieux communs d'incrédulité, ce qui choqua fort Thérèse: elle s'en plaignit tout haut.

« Mais, dit l'étudiant, je ne lui dis rien que de très-flatteur pour son sexe. Je prétends qu'un homme bien amoureux n'a pas besoin de la protection du ciel. »

Comme il était tard, Hugues, Vilhem et son chien sortirent ensemble.

« Enfant, dit Vilhem, oseriez-vous, si vos paroles avaient cette puissance, oseriez-vous prononcer un mot qui ôtât à cette douce fille les riantes couleurs de ses joues, qui fît tomber ses cheveux blonds et ses petites dents si blanches; eh bien! par vos paroles imprudentes, vous lui ferez perdre plus que cela, vous ferez tomber, fanée avant le temps, comme par une gelée tardive les fleurs des amandiers, la poésie dont se nourrit son âme. Et vous-même qui n'avez encore ni vécu, ni souffert, vous qui n'avez pas encore eu le temps de penser, sur quel fondement repose votre incrédulité? Vous allez me dire que les croyances de Thérèse n'ont pas plus de bases. Nous sommes d'accord; mais alors, dans le doute, préférez donc la foi au désespoir; préférez donc les fleurs aux ronces incultes.

— Sous ces fleurs, dit l'étudiant, est caché un serpent dont le dard donne la mort: l'aveugle fanatisme.

— Enfant, dit Vilhem en souriant, vous ne voulez pas croire à Dieu, et vous croyez que les serpents ont des dards, vous croyez que les serpents, hôtes des marécages, se cachent sous des fleurs.

« Si vous saviez de combien de croyances fausses votre esprit est aveuglé, combien de préjugés vous tiennent encore enchaîné, contre lesquels vous devriez exercer votre scepticisme, avant de vouloir *dérober a*

ciel une lumière que vous gémirez d'avoir trouvée!

« Attendez, une triste expérience vous fera voir que l'amour est une fiction, l'amitié une duperie, les vertus un pacte que chaque homme exige des autres sans s'y soumettre lui-même ;

« Que la vie de l'homme se passe à poursuivre des chimères, qu'elle se peut diviser en deux parts, l'une occupée par des désirs pour des choses qui n'existent pas, l'autre à regretter ces désirs.

« Si, ce soir, vous saviez tout cela, que feriez-vous demain ? Dans votre esprit, déjà votre journée de demain est remplie par Thérèse, par votre amour, par le désir de la voir et le chagrin de la quitter ; si vous aviez perdu ces belles croyances, vous n'auriez demain aucune raison pour vous réveiller ni pour sortir ; vous n'auriez aucune raison pour vivre. Attendez donc, et si je vous conseille de croire autant et aussi longtemps que vous le pourrez, c'est pour vous garder quelques pensées consolantes, car je ne vous dirai pas, comme Thérèse, que Dieu vous punira de vos blasphèmes : pour cela il faudrait admettre qu'un homme pût offenser Dieu, que Dieu eût nos vanités et nos passions.

« Blasphémez tant qu'il vous plaira ; niez Dieu, si vous le voulez ; faites autant de mal que vous en pourrez faire ; et cette douce lune, qui semble sortir de la mer, luira pour vous comme pour moi, et nous conduira chacun dans notre asile. Bonsoir.

— Est-ce donc ici votre route ? dit Hugues à son compagnon qui allait le quitter.

— Non, répondit Vilhem ; mais cette belle soirée est peut-être la dernière que le froid qui va venir permettra de passer dehors, et je ne rentrerai pas de sitôt.

— Si vous le voulez, je resterai avec vous, dit l'étudiant ; il ne me semble pas non plus que le sommeil soit près d'appesantir mes yeux. »

Ils marchaient alors entre deux haies de tithymale dont les feuilles brunissaient avant les troënes, et dont les baies encore vertes commençaient à prendre une teinte noirâtre ; mais ces détails ne se pouvaient apercevoir, car il n'y avait alors d'autre clarté que celle de la lune qui se levait et glissait obliquement ses rayons bleus à travers la haie.

Tous deux s'assirent sur un petit tertre, Hugues sur son manteau, Girl sur la mousse.

« Vous et moi, reprit celui ci, nous avons ce soir nié l'intervention du ciel dans nos affaires particulières, mais nos raisons ne sont pas les mêmes : vous, vous niez Dieu parce que vous ne le comprenez pas ; moi, parce que je ne le puis non plus comprendre, je le crois au-dessus de mon intelligence. Prenez un brin de cette mousse qui étend sous nous son tapis de velours vert ; contemplez-la quelques minutes, voyez-la aussi finie dans ses moindres parties que le chêne qui s'étend sur votre tête ; voyez cette goutte d'eau sur cette feuille ; songez que, bue par un oiseau demain matin au moment où, au point du jour, il secouera ses ailes, ou absorbée par le soleil, après qu'elle aura reflété ses rayons en couleurs changeantes comme l'opale, se réunissant aux nuages gris qui pèsent sur l'air, retombant en pluie ou en vapeur dans la mer, ballottée par les vents, mêlée à l'écume des vagues qui touchent le ciel, au limon que l'orage fait bouillonner, cette goutte d'eau ne peut être perdue : aucune puissance que nous connaissions ne la peut anéantir ; dans l'univers créé, elle

a autant d'importance que l'homme *le plus grand*.

« Il y a des choses dans l'univers que les plus grands génies n'ont pu comprendre, et que pourtant il est impossible de nier. Écoutez Newton ; après avoir passé sa vie à chercher les causes des choses, voilà comment il est forcé de résumer sa science : « Les forces centrifuges « et centripètes étant égales détruiraient le mouvement « céleste ; inégales, elles produiraient le chaos : il faut « avoir recours à un Dieu. »

« Si vous voulez nier Dieu, faites-moi un brin de mousse.

— Alors, selon vous, dit l'étudiant, je n'ai plus qu'à aller à la messe écouter les prêtres et marmotter des prières après eux.

— Allez-y, si cela vous amuse, dit Vilhem ; mais ne croyez pas que votre encens et vos prières puissent être agréables à Dieu, et qu'il vous en doive de la reconnaissance ; pas plus que vos injures ni vos blasphèmes ne peuvent l'émouvoir. S'il était bien connu qu'en blasphémant Dieu et en le niant, on ne peut l'irriter, et que par conséquent il n'y a là ni courage ni audace, il y aurait moins d'athées de profession. Quand vous n'aurez plus peur des vengeances célestes, vous ne direz plus de mal de Dieu ; vous ne cherchez à détruire que les choses que vous redoutez ou qui vous gênent. Comme les enfants qui chantent très-fort, la nuit, pour faire croire qu'ils n'ont pas peur, vous ne parlez jamais des fées et des ogres, parce que vous n'y croyez pas ; si vous vous amusiez à m'affirmer que les ogres n'existent pas, je croirais que vos paroles sont destinées à persuader au moins autant vous que moi. Vos blasphèmes contre Dieu sont un *credo* dont il pourrait

se contenter, s'il pouvait tenir à votre opinion sur lui.

« Oui, il y a un Dieu : non un Dieu en tunique rose, en manteau bleu, comme on vous le peint dans les églises ; non un Dieu assis sur des nuages ; non un Dieu chargé spécialement de réprimer et de punir vos infractions aux lois qu'il a plu aux hommes de faire, et qu'on a ainsi réduit aux proportions d'un commissaire de police ;

« Mais un Dieu qui vous entoure, dont vous faites partie vous-même ; un Dieu qui est tout, depuis la pierre cachée dans les entrailles de la terre, jusqu'à ce nuage jaune qui glisse en légère vapeur devant la lune ; un Dieu que vous aspirez en humant l'air et les parfums des chênes ; un Dieu qui est à la fois l'eau qui roule et le vent qui mugit, et la fleur qui s'ouvre au soleil, et le soleil qui la fait ouvrir, et l'abeille qui se roule dans le calice emmiellé de la fleur.

« Ce Dieu, hasard, nature, comme vous voudrez l'appeler, comment voulez-vous l'offenser ? Il ne vous a pas laissé la puissance de rien déranger dans l'ordre immuable qu'il a établi : tous réunis ensemble, vous ne pouvez ni faire rester le soleil une minute de plus à l'horizon, ni anéantir une goutte d'eau ; vous inventez des désordres, des maladies, et vous ne pouvez diminuer la population du monde.

« Regardez autour de vous, et tout vous dit l'influence de ce Dieu pour l'homme ; les objets de vos plus grandes terreurs, de vos plus fortes répugnances, sont parés de brillantes couleurs. Quoi de plus beau, de plus majestueux, que ces nuages cuivrés qui recèlent la foudre ? c'est au moment du deuil de la nature, de l'hiver, de la chute des feuilles, qu'elles se parent des couleurs les

plus éclatantes, que les peupliers deviennent jaunes, les vignes rouges, les chèvrefeuilles bleus. Cette eau croupie dont vous vous détournez, regardez-la de près : elle est couverte d'une végétation gracieusement découpée et du vert de l'émeraude.

« Osez quelques instants arrêter vos regards sur un cadavre ; oubliez que vous êtes homme et que vous deviendrez cadavre, ou plutôt songez que cet objet de votre horreur, ce que vous appelez la mort, n'est qu'un changement de forme ; qu'en cessant d'être homme vous devenez arbre, fleur, oiseau ; songez que la mort n'est pas un désordre ni un mal, mais une transition ;

« Et dites-le : où avez-vous jamais vu de plus riches couleurs que sur le cadavre ?

— Maître, dit Hugues, vous êtes pythagoricien.

— Je ne sais, dit Vilhem : je n'ai jamais lu Pythagore ; mais ou il a été mal compris ou je ne suis pas de son avis. Je ne veux pas dire qu'*un* homme devienne *un* arbre, mais j'entends que le corps d'un homme, qui était formé d'une certaine quantité de matière agglomérée, sous certaines modifications, une fois décomposé, les parties qui le formaient peuvent se joindre à d'autres parties, ou s'agglomérer entre elles sous d'autres modes, de telle sorte qu'une partie du corps de l'homme engraisse la terre, et que ces molécules homogènes deviennent l'herbe qui nourrit un cheval. Cette herbe, en ce qu'elle a d'homogène au cheval, se transforme en sa propre substance et devient cheval. Mais il fait froid, et la mousse devient humide ; bonsoir. »

IV

QUE LE PLUS GRAND TORT D'UN DISCOURS SERAIT DE NE PAS FINIR, S'IL N'AVAIT LE TORT PLUS GRAND D'AVOIR COMMENCÉ.

Hugues, en venant chez maître Kreisherer, avait pensé qu'il était temps de s'expliquer et d'avouer son amour à la fille du *clerc* ; ses parents le pressaient de retourner à Paris ; les prétextes dont il se servait pour prolonger son séjour étaient presque tous épuisés : tout son embarras était de trouver Thérèse seule pendant quelques moments.

Il avait même préparé d'avance les paroles qu'il devait lui adresser. Selon son habitude, il avait écrit dans sa mémoire tout un discours de héros de roman, pris à l'époque où ces héros avaient pour noms : Ostorius, Orondate, Spitridate, Alcamène, Artamène, Mélinde, Bretomare, Mérindor, Artaxandre.

Voici à peu près quel était son discours :

(Si j'étais le lecteur, je passerais ici tranquillement deux pages.)

« Il est un lien, une parenté des cœurs et des esprits, c'est la sympathie; c'est elle qui réunit deux êtres incomplets et.... »

Je vais faire ce que je conseillais au lecteur de faire, je vais laisser deux pages blanches; chacun les sup-

posera remplies de tous les lieux communs d'amour qui l'ont le plus ennuyé.

. . . .
. . . .

« Et.... prononcez si je dois vivre ou mourir. »

Hugues venait de terminer ce chef-d'œuvre, lorsqu'il arriva sur le plateau qui s'étend à la gauche d'Étretat, au lieu appelé la Courtine, près du cap d'Antifer.

C'était un chemin que Hugues avait inventé récemment, et qu'il avait adopté parce qu'il abrégait la route; on descendait du haut de la falaise, haute et droite à peu près comme seraient six maisons de Paris superposées, par un sentier taillé dans le roc; ensuite on suivait le pied de la falaise à droite en marchant sur les pointes de roches tapissées de varechs et d'algues, sombre verdure de l'Océan, jusqu'à l'ogive de la porte d'aval, au-dessous de la maison de Vilhem; on passait sous l'ogive et l'on arrivait sur le perré d'Étretat.

Mais ce chemin était soumis à une grave condition; si l'on n'arrivait pas juste au moment où la mer était à son plus bas, on ne pouvait plus passer sous l'ogive, parce que la mer y était revenue et avait trois ou quatre brasses de profondeur sur un fond de roches aiguës.

Une chose remarquable, c'est que l'emphase et l'affectation ne peuvent tenir un moment devant les grandes et simples scènes de la nature; elles semblent un son aigre et discord au milieu d'une touchante harmonie.

Hugues s'arrêta quelques instants et répéta son discours; il se sentait tellement ému à la seule pensée de se trouver seul avec Thérèse, qu'il n'osait se livrer aux chances de l'improvisation. Dans le fond, on voyait au loin la mer, sur laquelle couraient de petites lames

blanchissantes qui, de l'horizon, se succédant de très-près les unes aux autres, venaient rouler sur la plage. En retombant, elles laissaient sur le galet une légère écume blanche que le vent du sud-ouest enlevait en fine pluie et portait au loin jusque sur le visage de Hugues, qui sentait sur ses lèvres une saveur salée; les mouettes jouaient dans cette écume et mêlaient leurs cris aigus au bruit sourd du vent et à celui, aigre comme un bruit de chaînes, du galet entraîné par les lames qui retombaient à la mer.

Le discours de Hugues lui sembla alors complétement ridicule, et il y découvrit, entre autres inconvénients, qu'il lui faudrait une demi-heure pour le prononcer, tandis qu'il n'avait pu encore se trouver seul avec Thérèse pendant cinq minutes; il en retrancha l'exorde, puis la péroraison, puis tout, puis il finit par y substituer sagement: « Thérèse, je vous aime; voulez-vous être ma femme? »

Il remarqua que la mer devait être assez descendue, et qu'il pourrait passer sous l'ogive.

On était sur la fin du premier quartier de la lune; c'était basse mer vers midi. Quoique, ainsi que je crois l'avoir expliqué, les marées soient moins fortes pendant tout le temps du premier quartier, elles augmentent cependant chaque jour jusqu'à la pleine lune, où l'on a *grande mer*, pour diminuer ensuite jusqu'au dernier quartier, où l'on a *morte eau*. Elles recommencent ensuite à croître jusqu'à la nouvelle lune, et décroissent jusqu'au premier quartier. Dans la *morte eau*, la mer descend moins bas et monte moins haut; le mouvement de flux et de reflux se fait beaucoup moins sentir; tandis que dans la *grande mer* elle laisse à sec et recouvre tour

à tour, de six heures en six heures, un quart de lieue de roche et de galet. Hugues passa donc sous l'ogive et arriva chez maître Kreisherer.

Quand Thérèse l'aperçut, elle lui fit signe de ne pas élever la voix et de s'asseoir. Le conseil municipal était assemblé dans la pièce adjacente : on discutait les moyens à employer pour préserver la commune des invasions de l'Océan, et le maire prononçait le discours que lui avait fait Vilhem.

Hugues était au comble de ses vœux. Thérèse était seule et probablement pour longtemps : rien ne l'empêchait de prononcer de son côté son discours, quelque long qu'il fût; seulement, lorsqu'il voulut parler, la voix s'arrêta dans sa gorge et faillit l'étrangler.

Pour Thérèse, elle tenait son tricot et paraissait s'en occuper consciencieusement.

Hugues pensa assez sagement en apparence qu'il ne pouvait pas arriver sans transition à une déclaration d'amour; qu'on ne pouvait pas substituer *Je vous aime* à *Bonjour*, et formuler sa pensée à la manière d'une tuile qui tomberait sur la tête.

En quoi Hugues se trompait; entre deux amants, on converse sans se dire un mot, l'esprit suit la même marche, passe par les mêmes phases et les mêmes pensées : si, au bout d'une heure, tous deux ouvraient la bouche et parlaient en même temps, il est à parier qu'ils diraient le même mot....

Ainsi, si Hugues s'était décidé à parler, il n'y eût eu

rien de brusque dans sa déclaration. Deux amants silencieux sont, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, semblables à deux harpes au même diapason et prêtes à confondre leur voix en une divine harmonie.

Hugues s'efforça d'amener une transition, et commença par remarquer agréablement que le vent soufflait avec une certaine violence, et déjà dans sa tête son plan était tout tracé pour arriver graduellement de ce point de départ à sa déclaration.

Voici les jalons qu'il avait plantés et qu'il se mit à suivre à la manière des rhétoriciens :

1° Il fait du vent.

2° Il ferait trente fois plus de vent, que je n'en serais pas pour cela moins venu.

3° Il pleuvrait des hallebardes, des oncles et des créanciers, que je me serais néanmoins mis en route.

4° Je ne me suis jamais étonné du courage de Léandre traversant un bras de mer à la nage pour aller voir Héro.

5° L'amour entoure d'une atmosphère impénétrable qui rend inaccessible à tout mal qui ne vient pas de lui.

6° Vous seule pouvez me donner maintenant de la joie ou du chagrin ;

7° *Car* je vous aime.

En agissant ainsi graduellement, l'esprit de l'auditeur n'est pas plus frappé du dernier paragraphe, qu'il ne l'a été du second ; il y a la même distance entre les divers pas que l'on fait faire à l'imagination ; quand on emplit un vase goutte à goutte, il y a une goutte qui fait déborder le vase, et pourtant ce n'est qu'une goutte de plus. Au lieu de faire un saut brusque, l'esprit de l'auditeur est doucement entraîné. Au lieu de le faire passer brusquement de l'obscurité à une clarté qui



aveugle, on le fait passer doucement par divers crépuscules et degrés de lumière.

Hugues avait déjà touché son premier jalon, il fallait atteindre le second; mais Thérèse, réveillée par la rêverie qui la préoccupait, répondit: « C'est pour cela qu'ils sont rassemblés : ils craignent que la mer n'engloutisse la commune. »

Cela allait de soi-même.

Aussi Hugues passa à son second jalon.

« Il ferait trente fois plus de vent, que je n'en serais pas pour cela moins venu. »

Par un instinct naturel, Thérèse comprit ce que voulait dire l'étudiant; elle désirait tant l'entendre qu'elle en devint tremblante et en eut peur; pour l'éluder ou du moins le retarder, elle dit en riant : « Trente fois plus de vent vous eût enlevé comme une plume et vous eût emporté sur les côtes d'Angleterre. »

Le sourire de Thérèse décontenança Hugues, qui ne sut pas le comprendre; pour reprendre l'équilibre, il lui fit remarquer que le vent de sud-ouest ne pouvait rien transporter sur les côtes d'Angleterre.

Thérèse s'inclina pour reconnaître la supériorité géographique de l'étudiant. Elle ajouta : « Les femmes des pêcheurs sont inquiètes; voici le moment du départ pour la pêche du hareng, et leurs maris seront bien exposés. »

Cette fois le fil était brisé. Le troisième jalon était difficile à attteindre; Hugues se souciait fort peu pour le moment des pêcheurs et de leurs femmes, mais il ne pouvait cependant paraître ne pas s'intéresser aux choses auxquelles s'intéressait la fille du clerc.

Il y eut ensuite un moment de silence.

Thérèse se leva et dit en riant : « Je veux savoir ce qu'ils font. » Elle s'approcha de la porte, regarda par la serrure et écouta. « Il y a, dit-elle, un grand tumulte; tout le monde parle à la fois. »

Hugues reprit son discours et commença par son troisième jalon.

« Il pleuvrait des hallebardes, des oncles et des créanciers, que je me serais néanmoins mis en route.

— Je vois, dit Thérèse, que vous bravez volontiers les dangers impossibles. »

Et Hugues continua par son quatrième jalon; car Thérèse y mettait presque de la complaisance et de la complicité.

» Je ne me suis jamais étonné du courage de Léandre traversant un bras de mer à la nage pour aller voir Héro. »

Thérèse ne connaissait ni Héro ni Léandre; elle regarda l'étudiant avec quelque surprise : mais ses regards, le son de sa voix parlaient d'amour à la jolie fille; il lui importait peu que l'étudiant dit une chose ou une autre; elle l'écoutait non pour ce qu'il disait, mais pour sa voix.

Hugues allait sans obstacle passer à son cinquième jalon, quand un bruit confus se fit entendre : on discourait très-fort au conseil, les voix étaient aigres et presque injurieuses. Thérèse retourna à la porte et écouta.

Voici ce qui se passait au conseil :

Après autant de peine que Hugues pour le sien, monsieur le maire avait terminé son discours, moins la péroraison, qu'il ne pouvait, ainsi que lui, parvenir à placer.

Tous les membres parlaient ensemble; les pêcheurs et

les fermiers formaient deux partis bien distincts. Les pêcheurs voulaient employer les fonds communaux à l'érection d'une digue; les fermiers, à la réparation des chemins; chacun donnait ses raisons, sans écouter celles de ses adversaires; les fermiers avaient l'avantage du nombre, les pêcheurs celui des poumons.

Les chemins sont défoncés — le galet est enlevé — nos chevaux périssent — nos cabestans se brisent — il faut des chemins — il faut une digue — des chemins — une digue — des chemins — une digue....

A ce moment, et en même temps chacun de leur côté, le maire et l'étudiant achevaient leurs discours.

» Le devoir d'un magistrat municipal.... disait monsieur le maire.

— L'amour entoure d'une atmosphère impénétrable...» disait l'étudiant.

Quatre coups de trompe firent trembler les vitres : c'est un signal que donnent, en soufflant dans de grosses coquilles roses percées par la pointe, les pêcheurs qui arrivent, pour qu'on vienne leur porter secours et les aider à *virer* leurs bateaux sur le perré au moyen des cabestans et des câbles; mais il n'y avait personne à la mer, et ces coups de trompe annonçaient quelque chose d'extraordinaire. Tout le monde se précipita dehors. Pour sortir il fallait passer dans la pièce où étaient la fille du clerc et l'étudiant. En entendant le mouvement que l'on fit pour se précipiter vers la porte et qui allait les séparer, les deux amants se tendirent la main et se la pressèrent, et d'un regard se dirent qu'ils s'aimaient et qu'ils s'aimeraient toujours.

La porte s'ouvrit, et Hugues courut au perré avec les autres.

Thérèse resta toute troublée et honteuse de tout ce que son cœur avait entendu pendant que l'étudiant ne lui disait rien.

Au rivage, tout le monde fut saisi d'effroi; la mer était tellement gonflée à l'horizon, qu'elle paraissait beaucoup plus haute que la terre et semblait arriver sur elle pour l'engloutir; les lames se succédaient rapidement et couraient jusqu'au delà des bateaux amarrés sur le perré par d'énormes câbles et haussières retenus par les cabestans.

Les bateaux étaient à flot; les câbles criaient sous l'effort des lames et des coups de mer ; tout le monde se mit à tourner sur les cabestans. L'Océan semblait se précipiter tout entier sur Étretat; à chaque instant une lame venait couvrir les travailleurs et courait jusque dans les rues de la commune.

Des hommes s'étaient précipités dans les bateaux pour jeter de nouveaux câbles aux cabestans.

Mais les coups de mer devenaient toujours plus fréquents; plusieurs câbles se rompirent avec un horrible bruit. Ceux qui *viraient aux cabestans* furent renversés par la secousse, plusieurs grièvement blessés : les bateaux qui n'étaient plus retenus furent lancés sur les lames comme des coquilles de noix, et disparurent dans l'écume; de grands cris se firent entendre, les femmes se jetèrent à genoux. Vilhem prit un câble et se précipita à travers les lames; on le perdit de vue; tout le monde retenait son haleine, on n'osait s'entre-regarder.

Hugues fut alors saisi d'une des idées que lui avaient suggérées les romans, où l'on voit à chaque instant un homme qui n'a jamais touché l'eau se soutenir sur l'eau par la force de son courage et ramener un noyé, deux noyés, trois noyés, au moyen de son dévouement et de sa générosité. Hugues, qui ne savait pas nager, se précipita après Vilhem, pour le sauver; il disparut à son tour sous l'écume. Tous les assistants furent frappés de terreur; mais bientôt Vilhem reparut, rapportant Hugues à moitié évanoui, qu'il avait réussi à saisir. Il le déposa à terre, où il ne tarda pas à reprendre ses sens, de telle sorte que ce fut le noyé qui sauva son sauveur.

Vilhem avait rattaché le câble rompu; le bateau était sauvé. Pendant ce temps continuait une scène de désolation : les bateaux pleins d'eau étaient devenus tellement lourds, que vingt hommes sur un cabestan ne réussissaient qu'à faire rompre les câbles; ce n'était qu'au péril de leur vie que les pêcheurs pouvaient aller remettre aux bateaux de nouvelles haussières en échange de celles que brisait la mer.

Plusieurs bateaux, enlevés par les vagues et jetés violemment sur le galet, étaient brisés; un fut entièrement anéanti : une lame rompit le câble, l'emmena comme si c'eût été un fétu de paille, et alla le mettre en morceaux sur l'aiguille; d'autres lames en lancèrent les débris sur la grève avec le cadavre d'un jeune pêcheur qui s'était jeté dedans; les femmes et les enfants criaient, pleuraient, priaient, se tordaient, quelques hommes n'étaient pas moins accablés. Hugues qui avait repris ses sens suivait Vilhem; Vilhem était partout, donnant des ordres et travaillant. Les rues d'Étretat étaient pleines d'eau. Pour Schütz, il n'avait

pas quitté son maître un seul instant. A chaque moment, de grosses lames venaient couvrir les bateaux et les travailleurs; on se cramponnait aux cabestans pour ne pas être emporté ; un des cabestans fut rompu.

Cependant les mouettes jouaient en criant de joie dans l'écume des vagues furieuses.

La nuit allait venir ; mais grâce au secours et au sang-froid de Vilhem, presque tous les bateaux étaient tirés jusque dans les rues ; le vent ne cessa de mugir toute la nuit ; à chaque instant on craignait que la mer ne vînt encore prendre les bateaux où ils étaient.

Les sons de trompe avaient été poussés par Vilhem Girl, il est facile de dire pourquoi.

Girl était pour le moment au plus haut degré de l'opulence, le discours qu'il avait fait pour monsieur le maire avait rempli son escarcelle ; aussi avait-il passé le jour dans son hamac, à fumer, à penser, à rêver, à suivre de l'œil le vol des mouettes et les formes capricieuses des nuages.

Mais ce jour-là l'aspect de la mer avait un intérêt plus qu'ordinaire.

Quelques heures avant le coucher du soleil, qui descend à cette époque de l'année, au mois de septembre, derrière l'aiguille, et colore d'une teinte orangée toute la partie d'horizon que l'on voit à travers la grande ogive de la porte d'*aval*, une grande nuée d'un gris sombre voilait les riches reflets de l'horizon ; le soleil, caché par ces tristes vapeurs, laissait tomber par une étroite déchirure du nuage de longs faisceaux de rayons pâles.

La mer paraissait noire et roulait le galet avec un bruit sourd, quoique aucune agitation ne parût à sa sur

face ; par moments des bouffées de vent venaient du sud-ouest.

La nuée noire s'étendait sur la mer en montant et laissait un moment l'horizon découvert ; il paraissait alors d'un bleu pâle, légèrement cuivré ; mais d'autres vapeurs noires, qui semblaient monter de la mer, ne tardaient pas à former de nouvelles nuées qui venaient épaissir celles qui tendaient le ciel comme d'un crêpe funèbre.

Tout était obscur, le ciel et la mer, le bruit intérieur de la mer augmentait, et on voyait des lames blanches courir sur la mer et venir du large à la plage ; l'eau bouillonnait autour des roches ; les petites vagues, jetées contre l'*aiguille*, montaient écumantes jusqu'à son sommet et retombaient en pluie fine que le vent emportait au loin.

Vilhem hocha la tête, regarda longtemps l'horizon, sortit de la maison avec son chien et descendit la côte.

Il marcha à son cabestan, doubla le câble qui retenait son canot, et, faisant tourner le cabestan, le hissa jusqu'à la hauteur du cabestan ; puis il continua à contempler la mer.

La mer s'élève à l'horizon comme fait le lait sur le feu ; de grosses lames se balancent en se gonflant ; à chaque balancement la lame est plus forte ; elle monte et se dresse, et sa crête, en s'amincissant, devient d'un vert transparent et se déchire en écume La crête tombe, toute la lame se déroule et la suit ; puis elle glisse sur la mer avec une rapidité que ne peut ralentir son immense volume ; arrivée à la plage, elle trouve de la résistance, et se dresse en arrière, comme un serpent, à une hauteur de vingt ou trente pieds ; elle tombe, toute

blanche d'écume, avec un horrible et sourd gémissement, jusqu'à ce que, affaissée par son propre poids, elle se brise, s'écrase et s'élance en bondissant sur la grève. Les bonds finis, elle court encore à une grande distance.

Cependant une autre lame s'est formée derrière elle; la première revient en roulant les galets, et toutes deux se rencontrent; le choc lance leur écume jusqu'aux nuages, mais la seconde s'élève jusqu'à ce qu'elle retombe par-dessus sa rivale, et va à son tour courir et bondir sur la grève.

Les bateaux alors couraient de tels dangers, que Vilhem avait donné l'alarme avec sa trompe.

Au matin suivant, le temps était calme, il ne soufflait pas le moindre vent, et cependant la mer, encore émue, se balançait tout entière d'une seule lame.

Le perré était couvert de débris et d'algues arrachées aux roches par la tempête.

On réparait les avaries des bateaux endommagés; on rendait les derniers devoirs au jeune pêcheur; les mouettes venaient jusque sur la plage ramasser les poissons morts rejetés par la mer.

A une certaine distance de la mer, dans les parties du terrain un peu enfoncées, les lames en courant avaient laissé un étang fort large et assez profond au milieu duquel s'élevait une grosse roche.

Des enfants tout petits entouraient l'étang; ils avaient fait des bateaux avec des morceaux de planche; des

baguettes formaient la mâture, et des feuilles de choux, taillées en forme de voiles, complétaient le gréement; ils savaient fort bien disposer leurs voiles pour que les bâtiments traversassent la mare; cependant quelques-uns étaient arrêtés par la roche. Alors Schütz, sur l'invitation qui lui en était faite, se mettait à l'eau, allait chercher en nageant le navire échoué et le rapportait à l'armateur qui, en échange de ce service, lui donnait loyalement un morceau de sa tartine.

Schütz était là; Vilhem ne pouvait pas être bien loin.

Il était sur le perré et disait à monsieur le maire : » Si je vous avais laissé jusqu'au soir discourir sur les moyens de préserver nos bateaux, il n'y en aurait pas, à l'heure qu'il est, un seul dans Étretat.»

Hugues retournait chez son père.

En quittant Étretat, rien ne lui paraissait plus simple et plus aisé que de dire à ce père : « J'ai trouvé une femme que j'aime et que je veux épouser. »

Mais, en approchant du Havre, une foule d'obstacles se présentèrent à son esprit : son père ne donnerait peut-être pas son consentement; les gens âgés, qui d'ordinaire se font des vertus de leurs infirmités, ne comprennent guère les idées des jeunes gens. Thérèse n'est pas riche, du moins autant qu'il peut le supposer ; car il ne lui est pas une seule fois entré dans l'esprit de s'en informer. Hugues, par son état, est appelé à vivre dans une grande ville; les habitudes de Thérèse, et

peut-être son éducation, la fixeront dans une retraite plus modeste.

Il faudra répondre à toutes ces objections.

» Maudits *les préjugés* et leur *joug odieux !* » s'écria l'étudiant.

Et, jusqu'à la ferme, il s'occupa des réponses victorieuses qu'il ferait à son père.

Il fallait commencer par un éloge du mariage; mais, dans tout exorde, il faut se concilier préalablement ses auditeurs, ainsi que Cicéron en donne l'exemple dans son discours, impossible de me rappeler *pour qui;* il y a une demi-heure que je fatigue ma mémoire rebelle ; cela reviendra de soi-même.

Il faudrait donc commencer ainsi.

Exorde. — « Mes chers parents, l'exemple de la douce paix, de la sainte affection qui règnent chez vous, devait nécessairement me faire désirer, etc. »

Fait. — « J'ai trouvé une femme qui a toutes les vertus de ma mère, toute l'innocence d'un jeune agneau qui tette encore, etc. »

Cette allusion à ses moutons flattera naturellement mon père.

Confirmation. — « Je vous demande donc, chers parents, votre consentement à mon bonheur; car toutes les conditions se trouvent réunies dans le choix, etc. »

Péroraison. — « Dites-moi, chers parents, que je n'ai pas trop compté sur une bonté et une tendresse dont j'ai déjà reçu tant de preuves. »

Tout en s'escrimant ainsi de sa rhétorique, Hugues approchait du terme de son voyage; mais, par une faiblesse naturelle au cœur humain, ce consentement, qu'en partant il ne croyait guère possible qu'on lui re-

fusât, lui semblait à chaque pas plus difficile à obtenir.

« Oh ! se dit-il, je parlerai à mon pere d un ton respectueux, mais ferme et résolu ; je lui ferai remarquer que l'autorité paternelle a ses limites ; que, d'abord exorbitante, elle a toujours, et successivement, été modifiée par les législateurs à mesure que l'empire de la raison a prévalu sur les préjugés, ennemis du vrai et du juste ; les lois de notre pays, par les articles 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154 du Code civil, titre V, chapitre 1er, ont mis des bornes à cette puissance, et l'ont empêchée de devenir une tyrannie.

» Je lui dirai que si Thérèse n'est pas riche de ce *vil métal* qui ne fait rien pour le bonheur, elle est riche de ses vertus, de sa pureté et de son innocence.

» Je lui dirai que ce n'est pas aux parents d'imposer à leurs enfants leurs choix et leurs idées pour un engagement, pour un lien qui doit durer aussi longtemps que la vie, et exercer une si heureuse ou si funeste influence.

» Je lui dirai, continua Hugues, s'échauffant toujours de plus en plus, que je ne céderai pas à une tyrannie insensée ; que je ne fléchirai pas devant un odieux despotisme ; que je serai libre de donner mon cœur comme je l'entends ; que je resterai garçon toute ma vie ou que j'épouserai Thérèse.

» Me la refuser, c'est m'arracher la vie, c'est me condamner à un malheur éternel ; je ne serai pas assez mon ennemi pour ne pas défendre mon bonheur et ma vie.

» Et, dit-il encore, arrivé au dernier degré de l'exaltation, vous rompez le lien d'affection que la nature a mis entre nous ; vous n'êtes plus mon père, puisque

vous m'arrachez mon espoir et mon bonheur. Eh bien! je ne serai plus votre fils, je suis chassé de la maison paternelle, je suis déshérité de la tendresse des auteurs de mes jours, etc. etc. »

Hugues, tout en débitant ces lieux communs plus ou moins ridicules, s'était tellement mis en situation, tellement échauffé la tête, qu'en entrant chez son père il se croyait en relations hostiles, n'embrassa pas ses parents ainsi qu'il en avait l'habitude, et, comme on dînait, se mit à table et mangea sans dire un mot, avec la plus désagréable figure qui se puisse imaginer, boudant tout le monde et mangeant à peine.

Après le dîner, comme son père allait verser l'eau-de-vie de pommes dans son café, Hugues se leva et demanda à lui parler en particulier. Le père le regarda avec étonnement, la mère resta stupéfaite : tous deux échangèrent un coup d'œil.

Hugues passa dans la chambre voisine, son père le suivit.

« Mon père, dit Hugues, malgré mon respect et mon obéissance pour vous, mon parti est pris. J'ai choisi une femme, elle me convient sous tous les rapports; je sais tout ce que vous allez me dire, mais tout sera inutile contre une résolution aussi arrêtée ; vous feriez mon désespoir en me refusant votre consentement.

— Mais... dit le père.

— Mais, interrompit le fils, votre refus serait l'arrêt de ma mort; je ne puis vivre sans Thérèse.

— Mais... dit le père.

— Ah! continua Hugues, je braverai tout pour arriver à mon but.

— Mais, dit le père, tu n'as rien à braver; ta mère et

moi n'avons au monde d'autre intérêt que ton bonheur; si la fille que tu veux épouser te convient, épouse-la, elle sera bienvenue et nous la recevrons dans nos bras, quand tu voudras nous l'amener. Mais, ajouta le père en reprenant sa place près de l'âtre, que ne nous disais-tu cela naturellement ? Femme, dit-il en souriant, il est amoureux et veut se marier.

— Bénie soit la femme qui te rendra heureux ! dit la mère.

— Que ne nous contais-tu simplement ton affaire? je n'aurais pas laissé refroidir mon café. »

« Mais, ajouta-t-il, tu ne penses pas probablement à te marier, sans état, sans une profession bien établie. Remarque bien que je ne fais que te donner un conseil. Si tu faisais bien, à mon avis, tu dirais à la fille que tu aimes : « Dans un an, jour pour jour, je reviendrai vous » chercher et vous conduire à mes parents. » D'ici là, tu retournerais à Paris, tu travaillerais avec courage, et tu reviendrais certain d'offrir à ta femme une existence honorable, à moins que tu ne veuilles rester avec elle et te faire laboureur comme moi ; mais ce serait vraiment dommage, savant et bien élevé comme tu es. D'ici à un an, tu seras avocat, tu... »

Mais Hugues, tout en suivant le discours de son père, tout en profitant de ce qu'il y avait de bon et de sage, changeait un peu dans son esprit les conséquences de ces conseils, et il ne sera peut-être pas mauvais de mettre en regard les avis du père et les résolutions du fils.

« D'ici à un an, disait le père, tu seras avocat, tu te seras assuré une petite clientèle, tu brilleras au barreau. Avec le temps tu deviendras riche, tu seras recherché et ta femme sera heureuse et fière de tes succès.

— D'ici à un an, pensait le fils, j'aurai acquis ce qui me manque de savoir et de main pour la peinture : je serai peintre ! Je vivrai de cette douce vie de l'artiste, de cette indépendance qui fait plus riche que les esclavages les plus enviés. Nous aurons, avec ma Thérèse, une vie douce et retirée. »

Partis du même point, après avoir parcouru deux routes différentes, le père et le fils arrivèrent aux mêmes résultats.

» Eh bien ! dit Hugues, je partirai.

— Dès demain, dit le père.

— Pourquoi demain ? objecta le fils.

— Parce que mon voisin et ami Noël Remy va au Havre, et que tu profiteras de sa carriole pour te rendre au Havre avec tes effets ; il part à six heures du soir. »

Hugues allait faire une réplique ; mais il songea que rien ne l'empêchait d'aller le matin à Étretat et d'être revenu pour l'heure du départ.

« Eh bien ! dit-il, je partirai demain. »

Toute la nuit il rêva l'avenir, il brûlait d'être à Paris, de travailler, de gagner de l'argent ; il se voyait revenir auprès de Thérèse, puis retourner avec elle à Paris.

Il arrangeait en idée son logement, son ménage. Quel bonheur de travailler pour Thérèse ! Quel bonheur d'être peintre !

Le matin, Hugues sortit sans bruit ; mais, en tirant la porte, il se sentit arrêté ; un pan de sa redingote était pris dans la porte et il n'y avait pas de clef en dehors.

Son père et sa mère dormaient encore, et il ne voulait pas les réveiller en frappant. Il attendit vainement que quelque domestique rentrât par hasard à la ferme; mais, à moins d'accident, personne ne revenait que pour le déjeuner. Il était donc prisonnier de la manière la plus ridicule. Son embarras fut au comble, lorsqu'il entendit ouvrir la porte de l'écurie, située de l'autre côté de la maison.

« Pourvu que quelque domestique ne s'avise pas d'emmener le bidet : comment irais-je à Étretat ? »

Il appela; mais le vent, qui lui apportait distinctement le bruit qui se faisait à l'écurie, empêchait naturellement sa voix d'y parvenir. Il ne tarda pas à entendre le trot d'un cheval qui s'éloignait; il imagina d'abord d'ôter sa redingote et de la laisser dans la porte pour poursuivre le domestique; mais il arriva juste à temps pour voir le cheval tourner au grand trot, au bout de l'enceinte de pommiers qui traçait les limites de la cour.

Une demi-heure après, la porte, en s'ouvrant, délivra le vêtement passablement endommagé; il n'y avait plus moyen d'aller à Étretat et d'être revenu pour le départ de maître Noël.

Et d'ailleurs, peut-être l'étudiant n'aurait pas trouvé l'occasion ni la résolution de s'expliquer clairement; une lettre a quelque chose de plus positif et de plus obligatoire.

« Monsieur,

» J'aime votre fille et je veux l'épouser. Je vais à Paris travailler et arranger mes affaires de façon à pou-

voir lui offrir une existence honorable. Le jour de l'Assomption j'arriverai à Étretat vous demander sa main. Veuillez lui communiquer cette lettre. J'espère ne pas rencontrer en vous d'obstacle à des projets qui feront mon bonheur, et j'ose l'espérer, celui de votre enfant chérie.

» Recevez les respects et les amitiés de celui qui brûle de vous appeler son père.

» HUGUES. »

« Hugues, lui dit son père comme il montait dans la carriole de maître Noël, voici une lettre que tu remettras au Havre. Elle est adressée à la propriétaire d'une pièce de terre que je voudrais joindre à notre ferme. »

Hugues regarda la suscription :

A madame veuve LELOUP, *au Havre.*

Puis il la mit dans sa poche.

J'ai trouvé le nom du client de Cicéron : c'est *Milon* qui, lisant dans l'exil le magnifique discours que la peur l'avait empêché de prononcer, s'écria : « Quel bonheur qu'il n'ait pas ainsi parlé ! je ne mangerais pas ici de si bon poisson. »

V

DANS L'ATELIER

Hugues retrouva son atelier avec le plaisir que doit éprouver une hirondelle qui retrouve au printemps son nid encore maçonné dans un vieux clocher.

Tout l'hiver, de noires corneilles se sont emparées du clocher autour duquel elles volaient lourdement en poussant des cris tristes et aigres. Ces cris étaient en harmonie avec le lugubre aspect de la nature ; le clocher semblait percer avec peine un air gris et épais.

Mais à l'époque où les premiers rayons du soleil ont fait crever les bourgeons des lilas, le noir clocher se dessine hardi et finement dentelé sur un beau fond d'un bleu pâle; les corneilles ont disparu, et les hirondelles à leur tour voltigent légères et capricieuses autour de leur asile inaccessible.

Hugues resta quelques jours enfermé, mettant en ordre et accrochant aux murailles les *études* qu'il avait apportées d'Étretat. Puis il fallut lire une foule de lettres et faire quelques réponses.

VI

HUGUES A EDMOND

« Heureux Edmond, voilà un an bientôt que tu as quitté le *ciel brumeux* de notre France pour le *beau ciel*

de l'Italie, cette patrie des arts. Je t'envie fort quand je songe à toi, moi toujours auprès de cet âtre où tu t'es souvent chauffé avec moi.

» Que de belles pensées doivent éclore à ce beau ciel ! que ces pompes religieuses doivent être sublimes ! que ces églises doivent être riches et imposantes !

» Et les femmes, mon ami, ces belles Italiennes aux yeux et au cœur de feu, ces femmes passionnées et si entièrement livrées à l'amour ! ce sont elles qui doivent réaliser ces rêves dont nous réveillent chaque jour si douloureusement nos coquettes Parisiennes.

. . . .

» Vous êtes tous plus heureux que moi : Roger est en Espagne ; il va voir ces brunes Andalouses, ces nobles Castillanes : leurs yeux noirs scintillant sous leurs mantilles ; ces lionnes amoureuses, ces sveltes senoras ; les jalousies, les sérénades et les combats de taureaux avec les intrépides toréadors !

» Émile a quitté tout à fait nos climats et visite l'Orient. »

VII

EDMOND A HUGUES

« Si tu tiens à tes illusions, brûle ma lettre sans lire une ligne de plus.

» Ici il n'y a pas de verdure dans la campagne ; les églises sont riches et belles, les Italiens ont réussi à les rendre mesquines et grotesques. Ils y ont entassé des

dorures et des statues ridiculement vêtues et parées, au milieu des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. L'avidité et la vanité en ont fait des musées; les dieux païens, pourvu qu'ils soient beaux ou dus à un pinceau illustre, y seront reçus à bras ouverts, sans qu'on prenne toujours la peine de les baptiser et de leur imposer un nom de saint. Il y a une église où le prêtre dit la messe, ayant devant lui, entre deux christs, un magnifique groupe représentant les Grâces toutes nues. Pendant ce temps, les naturels du pays prient ou causent, les Français plaisantent, les Anglais mesurent le chœur et les piliers et prennent des notes; les ciceroni expliquent tout haut les images.

» Tu chercherais en vain ce mystique et solennel silence, ce jour crépusculaire, cette impression vraiment touchante et religieuse des églises gothiques de la Normandie, dans lesquelles on retient involontairement sa voix et ses pas.

» Pour les femmes, on en a juste comme à Paris, comme à Londres, comme partout; l'étranger rencontre des bonnes fortunes à prix fixe. Les intrigues de rues sont une mauvaise plaisanterie; on ne peut parler à une femme de la société sans être présenté et admis dans la société; pour notre compte, depuis un an, malgré nos démarches multipliées, Ernest et moi, nous n'avons à mettre sur la liste de nos conquêtes que le nom d'une blanchisseuse, et encore est-ce la même pour tous les deux. Dans la société, les femmes se mettent, parlent comme à Paris, et sont abonnées au journal de La Mésangère.

» Le costume, si pittoresque en peinture, que nous reproduisons avec tant de plaisir, n'est conservé que par

les femmes du peuple, et alors c'est un assemblage fortuit des couleurs les plus ennemies, sans harmonie entre elles, sans harmonie avec l'air des visages et la couleur de la peau; elles ne savent ni faire valoir une beauté, ni dissimuler un défaut.

» Et surtout, mon pauvre ami, ce qui t'effrayerait, c'est la saleté des hommes et des femmes; les moines de toutes les couleurs forcent à détourner les yeux; les lazzaroni feraient honte à nos plus horribles mendiants; les rues en sont jonchées. Ils font mettre, une fois par jour, du macaroni gluant dans leur chapeau; quand le macaroni est mangé, ils remettent le chapeau sur leur tête.

» Remarque bien que le macaroni est ici très-mauvais à cause du beurre qui est presque toujours fort et détestable.

» Les bains sont ignorés ou ne sont considérés que sous le rapport de la médecine; un homme qui serait convaincu d'avoir pris deux bains dans le même mois ne pourrait persuader aux gens du peuple qu'il n'est pas atteint de quelque maladie.

. . . .

» J'ai reçu quelques lettres de Roger; les contes que l'on nous a faits sur l'Espagne, et les rimes redoublées des versificateurs, sont une duperie, comme l'enthousiasme ampoulé sur l'Italie.

» Promène-toi, au soleil couchant, sur le pont des Arts, tourne-toi vers l'île que forme la division des deux bras de la Seine, v rs ces nobles tours carrées qui se dessinent sur le ciel riche d'accidents et de teintes variées, harmonieuses, vois ces points et ces masses de maisons si bien groupées ;

» Ensuite voyage dix ans, et tu reviendras avec plaisir sur le pont des Arts, au soleil couchant. »

. . . .

VIII

ÉMILE A HUGUES

Fragment.

. . . .

« Quand nous passions notre temps à désirer, il nous semblait que rien que d'entrer à Stamboul, on devait voir se réaliser les merveilles des *Mille et une Nuits;* que le sol devait changer les bottes qui le foulent en babouches étincelantes de pierreries; que tout châle prenait la finesse et le moelleux des étoffes de Cashmyr, au soleil de l'Orient; que tout cheval dont les pieds se posaient sur le sable du désert devenait un coursier ardent, impétueux, ami des combats.

» L'imagination rêve surtout ces mystérieux harems où sont cachées, sous la garde de hideux eunuques, tant de belles filles de la Géorgie et de la Circassie; chaque voyageur se laisse accroire que ses charmes et son mérite particulier l'introduiront dans ce ciel; il ne voit plus que sofas et carreaux de soie; les boissons les plus exquises, les odeurs les plus enivrantes, la musique la plus exaltante, des lits de roses effeuillées, un pavé d'agate; des colliers de perles énormes, des

bracelets d'émeraudes monstrueuses, des châles immenses passant par une aiguille.

. . . .

» On trouve : la fièvre de toutes les couleurs ; des villes sales, mal bâties, tremblotantes ; des hommes à moitié nus que portent péniblement des rosses avec des brides de cordes ; pour trésors, de vieilles monnaies rognées d'Allemagne, d'Espagne et de Hollande ; pour festins, du riz et du poivre nageant dans le beurre.

» Des mosquées sans ornements, parce que la loi défend d'y introduire ni tableaux ni statues, ni or ni argent, mais surtout point de femmes rencontrées aux mosquées, moins encore de voiles tombés par hasard, moins encore d'introductions mystérieuses dans les harems.

» Le *luxe oriental*, chez les Turcs, comme en France, comme partout, n'appartient qu'aux gens riches, et est tout ostentation : ces pistolets damasquinés qu'ils portent à la ceinture sont privés d'un *point de mire* qui assurerait le coup, mais risquerait d'écorcher la soie de cette ceinture ; grâce à cette coquetterie, un Turc manque fréquemment un homme à trois pas.»

. . . .

De tout cela, pensa l'étudiant, il est avéré que les voyageurs sont des hâbleurs.

Pour les voyages écrits :

Ceux qui voyagent n'ont pas le temps d'écrire ; ceux qui écrivent n'ont pas le temps de voyager : il s'ensuit

nécessairement que la première condition pour écrire des voyages est d'avoir vécu renfermé dans sa chambre, ne se permettant la promenade du Luxembourg qu'une fois par semaine, et l'excursion à Saint-Cloud qu'une fois l'an.

Pour les voyages racontés :

On part sur les récits des autres : ils ont eu une foule de bonnes fortunes ; ils ont senti *leur âme s'élever par la contemplation des merveilles des arts et de la nature;* ils ont couru d'horribles dangers.

On ne trouve rien de tout cela; mais, en revenant, on ne veut pas s'avouer moins brave, moins aventureux, moins enthousiaste, moins beau, moins séduisant qu'un autre, et on enchérit sur les récits, sur les dangers, sur l'admiration, sur le succès des prédécesseurs.

Mais, à dire vrai, la voiture fatigue, on passe partout sans avoir le temps de rien voir; on ne peut former aucune liaison ni se livrer à aucune sympathie. J'ai connu un Anglais qui, arrivant fatigué dans une ville d'Allemagne dont il devait partir le lendemain matin, et ne voulant pas prendre sur un sommeil impérieux le temps d'aller voir une chute d'eau célèbre, se coucha en recommandant à son domestique d'aller admirer pour lui la merveille. Le lendemain, il repartit après avoir inscrit, sur le rapport de son esclave :

La chute d'eau a au moins cinquante pieds d'élévation.

Ensuite on revient chez soi, on trouve ses meubles moisis, ses papiers rongés par les souris.

Puis on se rend pendant le reste de sa vie insupportable à ses amis, à ses connaissances, par les narrations qu'on leur fait subir.

IX

APHORISME

On ne voyage pas pour voyager, mais pour avoir voyagé.

Cependant Hugues travaillait sérieusement; quelques tableaux faits sur les esquisses et les ébauches rapportées d'Étretat avaient trouvé des acquéreurs; il avait ouvertement rejeté la toge métaphorique de l'étudiant en droit : il s'avouait peintre.

Il contemplait avec orgueil et bonheur cet argent, premier fruit de ses travaux; c'était le garant de son indépendance et de son union avec Thérèse;

Thérèse, à laquelle il pensait si souvent quand le jour commençant à baisser le forçait d'abandonner ses brosses et sa palette, et qu'il restait étendu sur son divan dans une douce et enivrante nonchalance.

Un soir, il reçut une lettre d'un de ses camarades qui, à la suite de quelque tapage à un sermon de missionnaires,— ceci pourrait au besoin servir à quasi préciser la date de notre histoire, — avait été arrêté et mis en prison. Le prisonnier était un jeune homme fort exalté en paroles, qui, ainsi que beaucoup d'autres, entre lesquels se trouvaient quelques jeunes gens pleins de

cœur et de talent, s'était livré aux idées ou plutôt au projet d'un certain nombre d'ambitieux *mécontents*, qui voulaient arracher alors, comme à présent, comme toujours, les places et l'argent à un certain nombre d'ambitieux *contents*, qui ne négligaient rien pour les conserver.

Il annonçait à Hugues :

Que le *despotisme* du pouvoir l'avait jeté sur la *paille humide des cachots* où il *pourrissait*, en attendant que le *bon plaisir des tyrans* l'envoyât à l'*échafaud* ou dans l'*exil*..

Hugues, qui, comme presque toute la jeunesse de tous les temps et de tous les pays, se comptait dans les rangs de l'opposition, fut, à cette nouvelle, frappé d'un sentiment de douleur, de colère et de haine. Il ne pouvait voir son *ami dans les fers* que le lendemain ; il ne put dormir de la nuit, et composa un dithyrambe dont quelques vers seulement nous sont parvenus.

O liberté ! viens secourir tes fils !
Ils meurent, se tordant sur le genou d'un maître ;
Leurs bras découragés, de fers appesantis,
Sont tendus vers le ciel, déesse, où tu dois être,
Car tu n'as plus de temple en ce triste pays...
. . . .
Et notre sang qui crie arrosera la terre
D'où sortirent un jour des hommes, nos vengeurs.

Le matin, Hugues avait fait deux cents vers ; il s'habilla et alla chercher uue permission de voir son ami.

Chemin faisant, il prodigua les regards fiers et provocants à tout ce qu'il rencontra de soldats. Comme sur le quai quelques-uns regardaient tirer des macarons à la loterie, il ne put s'empêcher de laisser échapper entre

ses dents : « Vils sicaires, méprisables séides d'un pouvoir odieux ! »

Il arriva à la prison ; un guichetier le conduisit; il fut surpris de voir que le cachot humide était situé au deuxième étage. En approchant, il entendit un grand bruit, causé par une confusion de chants, de rires, de chocs de verres et de bouteilles ; il cessa alors de repéter entre ses dents :

O liberté! viens secourir tes fils...

pour regarder par le trou de la serrure.

Quatre hommes mangeaient et buvaient ; leurs yeux étaient pétillants de gaieté. A la forme des bouteilles éparses sur la table, il était facile de reconnaître que le vin de Champagne était pour quelque chose dans les élans de cette gaieté; on était même un peu au delà de la gaieté, car tous parlaient et chantaient à la fois :

« Au premier acte, le théâtre représente un salon richement orné; deux personnes sont en scène : une jeune femme et un homme.

—Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant.....
. . . .

— Un soir, comme je rentrais chez moi, après un excellent souper, je rencontrai, au détour de ma rue, une femme qui pleurait.,. je l'abordai.

. . . .

— Pas de bouquet.
Aucun jardin n'est resté vert.

L'Amour et l'Hymen, malins drilles,
Exprès pour punir les filles,
Ont mis leurs fêtes l'hiver. »

Hugues s'enfuit sans entrer.

Il rentra chez lui stupéfié et resta à rêver.

Il ne manqua pas d'aller au delà du but réel dans ses réflexions. Il ne connaissait pas la prison. Il ne savait pas que, fût-elle grande comme la France entière, fût-elle plus belle que le palais d'un roi, elle oppresse la poitrine et étouffe le prisonnier.

X

CONTRE LA LIBERTÉ.

Voilà ce que chacun entend d'ordinaire par la liberté :

Pouvoir faire ce que l'on veut, sans se soucier si cette liberté que l'on prend pour soi n'est pas un obstacle à la liberté des autres.

La liberté de tous ne se compose que de sacrifices faits par la liberté individuelle.

Vous voulez la liberté de faire du tapage la nuit, de casser les vitres, de briser les réverbères.

Mais d'autres réclament la liberté de dormir dans leur lit, d'avoir leurs fenêtres closes et les rues éclairées, en supposant que les réverbères éclairent les rues.

On veut des libertés politiques, on aspire à la liberté de siéger à la chambre, et l'on perd la liberté de passer l'été à la campagne. On conquiert la liberté de se faire

emprisonner ou blesser ou tuer par des intrigants qui dirigent sans danger, à leur profit, l'enthousiasme de gens qui valent mieux qu'eux.

Je ne dirai pas de mal des libertés politiques; mais, avant qu'on s'occupât aussi exclusivement de ces libertés qui sont plus éloignées de nous, il y a une foule de libertés immédiates qu'il serait urgent de conquérir préalablement.

Ainsi tel homme demande pour le pays de reculer ses frontières, qui néglige d'augmenter son logement d'une chambre qui lui donnerait la liberté de respirer.

Tel homme qui ne sait pas lire, et se fait sabrer bravement pour la liberté de la presse, néglige de travailler et perd la liberté de manger.

Je demande la liberté de ne plus sentir dans les rues et sous ma propre porte de prétendus parfums que l'on brûle sous le nom de pastilles du sérail;

De ne plus être arrêté par deux ou trois citoyens obèses qui s'érigent en monuments sur les trottoirs, et désobéissent à la condition essentielle du *passant*, qui est de *passer ;*

De ne plus rencontrer de vieilles femmes décolletées;

De ne pas voir arriver chez moi des gens qui me *confient* trois cents vers.

. . . .

La liberté! bon Dieu! mais qui veut de la liberté? Il y a un joug dont nous ne nous apercevons pas et dont l'absence nous embarrasserait fort : c'est celui de l'habitude; où en serions-nous, si nous avions la liberté pour une foule de choses que le corps et l'esprit font d'eux-mêmes, sans aucune délibération préalable? s'il fallait prendre *une décision* pour mettre ses pantoufles

le matin; une autre pour l'heure du déjeuner; une autre pour la manière de nouer son bonnet, si l'on met un bonnet de nuit?

Mais voyez comme chacun s'impose une foule d'esclavages volontaires : cet homme se renferme de son plein gré dans son jardin, où vont bientôt fleurir ses tulipes;

Celui-ci s'impose de faire confire des cornichons tous les ans à la même époque;

Celui-là ne peut s'empêcher de prendre du café à une certaine heure;

Tel autre se commande de faire des visites à des gens qu'il n'aime pas et qui l'ennuient;

Tel travaille comme un nègre pour nourrir et vêtir au profit de sa vanité des nègres qui ne font rien.

. . . .

Chacun de nous est enchaîné par une multitude de fils dont il a attaché la plus grande partie.

Il semble, de la manière dont on entend la liberté, qu'il ne puisse y en avoir pour tout le monde, et chacun comprend tacitement, dans l'idée de sa propre liberté, l'esclavage de ceux sur lesquels il la conquiert. C'est comme une bascule où l'un ne peut être élevé que l'autre ne soit abaissé.

C'est que la liberté que l'on veut réellement, c'est la liberté d'avoir des honneurs; si tant est qu'il y ait encore des honneurs; la liberté de posséder les places et l'argent.

Entendons un moment la liberté dans le sens poétique, métaphorique et surtout vague, qu'on lui prête.

Combien y a-t-il de gens qui aient un besoin réel de la liberté?

Pour combien serait-ce autre chose qu'un couteau dans les mains d'un enfant, qui ne s'avise de peler sa pomme que lorsqu'il n'a plus de doigts à couper avec?

Quoi de si tyrannique que la liberté? Brutus tue ses fils en l'honneur de la liberté. Quel despote le lui eût jamais demandé?

Je préférerais toujours le joug d'un despotisme quelconque au joug de la liberté.

Le despotisme est considéré, par celui même qui l'exerce, ou comme un droit, ou comme une puissance acquise par la force et naturellement odieuse :

Comme droit, ainsi que tout droit, il a des limites hors desquelles il cesserait d'être. Comme puissance odieuse, il y a une goutte qu'il ne faut pas mettre dans la coupe, sous peine de la faire déborder.

Mais pour la liberté, quoi qu'elle fasse, elle passe toujours pour une vertu; il n'y a rien de si effréné qu'une vertu; elle prend ses plus funestes ou grotesques excès pour un progrès.

Combien de dupes livrent leur vie à des fripons qui n'ont de pouvoir sur eux que par certaines paroles magiques! paroles qui, semblables aux corps matériels, sont plus sonores à proportion qu'elles sont plus creuses.

O douce liberté! je t'invoque à mon tour, et je fais des vœux que je te prie d'exaucer :

Donne-moi une petite maison au bord de la mer, juste de quoi me loger, avec mon chien, et une chambre qui attendrait toujours un ami, qui ne viendrait peut-être jamais;

Donne-moi la force de rester riche par l'absence des désirs, libre par l'absence des besoins.

Il ne me faudrait plus que le spectacle de la mer, les

magnificences du ciel et du soleil, le silence des bois, la méditation, le souvenir, la paresse.

. . . .

O liberté, ne me donne rien de tout cela.

Divinités qui pouvez donner, ne donnez rien à l'homme de ce qu'il demande ; n'ayez pas la cruauté d'accomplir ses vœux.

Le bonheur est quelque chose qui fuit devant nous et qui ne se manifeste que par la poussière que font lever ses pieds.

Que demandais-je donc tout à l'heure, moi qui mourrais d'ennui et de chagrin, s'il me fallait renoncer à passer presque chaque jour dans une certaine rue de Paris, triste et fangeuse, où est caché tout ce que j'espère de bonheur ?

Hugues, après avoir relu le matin des vers dans lesquels le poëte annonçait qu'il ne céderait pas aux agaceries de la fortune, qu'il ne donnerait pas pour les trésors de Plutus sa chère liberté, alla le soir au bal.

Une fois arrivé au réel de la vie, on découvre que c'est une chose assez insignifiante qu'une très-jeune fille, que l'amour qu'elle ressent n'est qu'un instinct secret pour le sexe, et que le hasard seul vous en a rendu l'objet, sans choix, sans discernement.

Il est vrai qu'à aucune autre époque de leur vie les femmes ne sont aussi propres à inspirer des idées d'amour, d'imagination et de poésie exaltée, peut-être à cause même de cette insignifiance dont nous avons parlé. Les

choses finies, en général, n'émeuvent pas l'imagination; comme certains oiseaux, elle meurt aussitôt en cage. Tout ce qui tend à la circonscrire lui est funeste. Ainsi reproduisez sur la toile le paysage qui vous aura le plus séduit; peignez non-seulement les objets, mais leur âme; non-seulement la forêt, mais son silence et le parfum des chênes; le ruisseau et son murmure qui le trahit sous l'herbe; le soleil et sa douce et pénétrante chaleur : quelque heureuses qu'aient été vos inspirations, quelque vraie que s'en présente la traduction, vous pouvez tout détruire en y ajoutant un coup de pinceau; mettez un personnage quelconque dans le tableau, vous avez effacé tout le vague du paysage qui faisait rêver. Un des grands charmes de la campagne et de la nuit, c'est la solitude; c'est la certitude de n'avoir à partager avec personne les sensations que l'on reçoit; c'est de pouvoir mêler ses propres souvenirs, ses regrets, ses espérances, aux imposantes harmonies de la nature; c'est de faire en imagination délier certains cheveux à cette fraîche brise; c'est d'attribuer le parfum qu'elle vous apporte à celui si connu de nous qu'elle a pris en s'y jouant. Cette mousse, il ne faut pas qu'elle garde même sur son velours vert la trace d'un pas; car cette empreinte pourrait ne pas s'adapter à certains petits pieds.

La très-jeune fille est une glace dans laquelle se réfléchissent toutes les impressions; elle semble faite d'une nuée, tant elle est frêle, tant ses formes sont encore indécises et peu arrêtées; l'imagination peut alors se donner carrière et nous la faire voir précisément telle que nous la voulons; il semble qu'appelés au conseil de Dieu, nous assistons à la création de la femme, et que nous avons quelque droit de faire écouter notre voix.

Nos désirs pour la jeune fille ont un vague qui leur ajoute un charme indicible : nous faisons un tout délicieux de ce qui nous plaît en elle : ses cheveux noirs et ses rubans d'un rose si frais semblent également faire partie d'elle; sa robe blanche est pour beaucoup dans l'amour qu'elle nous inspire, cette robe blanche dont notre imagination ne la sépare jamais; car, à nos yeux, son corps est de gaze blanche et ses pieds de satin blanc.

Je repousse depuis cinq minutes une comparaison qui paraîtra bizarre ou grotesque, parce que la vérité en repose sur un goût peut-être exceptionnel ; mais je sais quelqu'un qui partage ce goût avec moi, et c'est pour ce quelqu'un que je fais ma comparaison. Tu sais le plaisir que donne la vue d'une grande quantité de papier blanc; que de belles choses on y voit! toutes ces rêveries, sans mots pour les peindre, semblent s'y reproduire d'elles-mêmes avec leurs suaves et splendides couleurs.

Eh bien! il y a dans la jeune fille tout le charme que nous trouvons dans le papier blanc.

A cette indécision dans les formes, il semble qu'à l'heure où les vapeurs de la nuit, après s'être parées pour nos songes de formes et de couleurs diverses, remontent au ciel former les nuages qui vont refléter les rayons roses de l'aube, un de ces rêves, tombé de la robe étoilée de la nuit, s'est condensé à l'air frais du matin.

Rêvons à la vue des jeunes filles, mais désirons-les assez longtemps pour ne les obtenir que lorsqu'elles auront acquis tout ce que leur prête notre imagination : du cœur, des formes et des sens.

Qu'elles sont heureuses au bal, toutes ces jeunes filles ! que de force d'âme et de corps elles emploient à la danse ! Toute leur vie est là. Cette âme qui se divisera plus tard entre tant d'amour, entre tant de douleurs; ce corps qui s'épuisera à veiller près d'un enfant malade ; tout ce qui sera suffisant plus tard pour tous les devoirs, toutes les vertus, tous les bonheurs, toutes les souffrances, tout cela est consacré à la danse!

Aussi comme elles sont légères, comme elles glissent effleurant à peine le parquet que leurs petits pieds ne semblent toucher de temps en temps que pour marquer la mesure!

Ces fleurs, ces gazes, ces rubans, ces yeux baissés, d'où la joie et le bonheur s'échappent, cette musique, tout cela se confond, forme un tout délicieux, enivrant.

Voilà la femme : ne la laissons pas se mêler à la prose de notre vie ; ne la laissons pas souiller ses pieds dans la fange de nos rues; ce serait faire comme ces magiciens peu sorciers, qui, pour obéir à certaines sympathies mystiques, enchâssent les émeraudes dans du fer: enchâssons les émeraudes dans l'or.

Et pensons que les pieds des femmes doivent ne se poser que sur les tapis moelleux de l'Orient, ou sur les tapis de mousse et de violettes des bois; que leurs mains inactives doivent rester effilées et blanches ; que les femmes doivent vivre entourées de fleurs et de parfums auxquels se mêlent leurs douces haleines.

Leurs affaires doivent être des bals ; leurs jours doivent être des fêtes ; leurs joies, l'amour; leurs peines, l'amour.

C'est ce que pensa l'étudiant; c'est ce qui le fit ren-

trer à son quatorzième étage, le cœur navré et découragé.

Il se représentait Thérèse obligée, par l'exiguité de leur fortune, de s'occuper des soins du ménage ; ses mains perdant leur éclat et leur douceur ; il la voyait à pied dans une rue et au milieu de la foule, exposée à la fatigue des rues et aux regards des passants.

« Oh ! se dit-il, je n'épouserai pas Thérèse ; il faut enchâsser l'émeraude dans l'or. »

XI

L'ONCLE D'AMÉRIQUE

« Mon cher neveu,

» Tu avais à peine trois ans quand j'ai quitté l'Europe ; aussi n'est-ce pas par suite du souvenir que j'ai gardé de toi que je t'écris de préférence à tout autre de nos parents. Je ne sais si tu es blond ou brun, brave ou mauvais garçon, mais je suis parti brouillé avec ton père ; et comme, après vingt ans passés loin de mon pays, de mes parents et de mes amis, je prends le parti de venir finir près de vous une vie trop agitée, j'ai cru devoir m'adresser à toi pour que tu prépares ton père et ta mère, ma sœur, à mon retour imprévu. Ces vingt années se sont passées pour moi dans les travaux et les préoccupations du commerce et des affaires d'argent ; il est temps de me reposer et de ne plus user ma vie à la poursuite de ce vil métal que l'on appelle l'or. Nous ne nous séparerons plus. Je t'écris du Havre, où j'arrive

par un paquebot qui m'apporte d'Amérique. Dans quelques jours je serai auprès de toi ; je te dirai par quel hasard j'ai appris ton séjour et ton adresse à Paris.

» Ton oncle, » JEAN LECLERCQ. »

Hugues fut pris d'un grand saisissement à la lecture de cette lettre : il la relut dix fois de suite, s'arrêtant sur chaque mot et le commentant.

« Allons, dit-il, voilà une bonne chance qui se présente ; voici venir mon oncle à héritage, un oncle d'Amérique. Parti depuis vingt ans, il doit avoir une immense fortune, ainsi qu'il le laisse entrevoir en parlant des occupations qui ont rempli ces vingt années.... Je ne puis décemment le recevoir dans mon atelier.... Il peut arriver d'un moment à l'autre.... Heureusement que j'ai de l'argent. »

Un domestique vint troubler ces méditations. « Madame la comtesse de.... présente ses civilités à monsieur, et le prévient qu'elle pourra lui donner séance aujourd'hui.

— Présentez mes très-humbles respects à madame la comtesse de...; mais un oncle m'arrive aujourd'hui d'Amérique : il faut qu'elle ait l'extrême bonté de vouloir bien m'assigner un autre jour. »

Quelques camarades entrent en fumant : « Viens déjeuner.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Je te suppose une autre raison.

— Il me vient un oncle d'Amérique, et il faut que je me prépare à le recevoir.

— Un oncle d'Amérique !

— Un oncle d'Amérique.

— Cela change tout.

— Je vous le disais bien.

— Cela change tout jusqu'à un certain point ; c'est-à-dire que c'est toi qui payeras le déjeuner ; partons.

— Non, il faut que je lui trouve un logement.

— Eh bien ! nous le chercherons tous ensemble après déjeuner.

— Garçon, des huîtres et du vin de Sauterne, première qualité.

— Un oncle d'Amérique ! Alors, adieu aux pinceaux et à la palette, adieu à l'atelier et aux beaux-arts.

— Nullement. D'abord, mon oncle n'est pas forcé de m'enrichir, surtout de son vivant ; et d'ailleurs c'est par goût, par passion, par entraînement, par vocation, je l'espère, que je me suis fait peintre.

— Garçon, il n'y a plus de vin.

— Hugues, te voilà riche, tu vas méconnaître tes amis.

— Moi, vous me connaissez mal; votre amitié m'est aussi chère que la peinture, mes amis, mes bons amis. J'aurai toujours mon atelier : seulement les cigares seront de meilleure qualité, et nous fumerons du tabac dans des pipes d'ambre.

— Garçon, du vin !

— Garçon, que les mets les plus savoureux paraissent.

— Messieurs, que faut-il vous commander?

— Ne m'entends-tu pas? je te dis de couvrir cette table des mets les plus exquis.

— Nous avons en poisson du turbot, des soles.

— Apporte tout ce que tu trouveras de mieux et ne nous laisse plus manquer de vin.

— Il n'est pas de plus touchant spectacle que celui de l'amitié qui se retire devant l'infortune.

Que dirons-nous de celle qui subsiste devant la fortune ?

— Buvons à l'indépendance de l'Amérique !

— Buvons à cette noble terre qui recèle l'or dans son sein.

— Buvons aux parents qui amassent l'argent que nous dépenserons !

— Buvons à mon respectable oncle Jean !

— Buvons à l'oncle Jean !

— Garçon, emportez ces bouteilles, ce vin grossier : versez-nous du Cécube et du Falerne.

— Et du vieux, mis en bouteille le jour où Mécène fut salué par le peuple au théâtre.

— *Puer*, couronnez nos coupes.

— Garçon, ce Cécube n'arrive pas?

— Monsieur, il n'y a pas de Cécube.

— Et du Falerne?

— Pas davantage.

— Messieurs, je déclare ce restaurant une horrible gargote.

— Garçon, avertis ton maître que mon oncle d'Amérique ne prendra pas ici un seul repas.

— Un oncle qui a passé vingt ans en Amérique.

— Il faudrait être bien paresseux pour n'y pas gagner cinq mille francs par an.

— Garçon, tu es sûr de n'avoir ni Cécube ni Falerne ; alors donne du vin de Champagne.

— Du Champagne frappé.

— Que servirai-je encore à ces messieurs?

— Quelque chose de très-cher.

— Sers-nous promptement et nous te prodiguerons de l'or.

— Quel dessert prendrons nous?

. . . . Dulcia poma,
Castaneæ molles et pressi copia lactis.

— Des pommes, des marrons et du fromage de Brie, comme s'il en pleuvait.

— Tu altères le texte : *castaneæ molles*, ce sont des châtaignes bouillies.

— Garçon, des cure-dents.

— A qui donc crois-tu avoir affaire, garçon? Tu ne sais pas probablement que notre oncle d'Amérique arrive avec deux millions de revenu : garde tes cure-dents de plume pour des agents de change. Donne-nous des cure-dents de topaze.

— Garçon, la carte. »

La carte se monte à plus de cent francs : il faut réunir toutes les bourses.

« Fais mettre cela sur le compte de ton oncle. »

On paye, on sort les yeux brillants et incertains, le teint animé; on va chercher des logements.

« Madame, c'est à vous qu'est ce logement.

— Oui, monsieur.

— Vous le louez garni?

— Oui, monsieur.

— Combien par mois?

— Cent francs.

— C'est pour mon oncle d'Amérique, je ne marchande pas; mais vous ôterez ces gravures représentant des

Lapons et des rennes ; il y a de quoi faire mourrir de froid un oncle qui arrive en Amérique.

— Quand arrive monsieur votre oncle ?

— Demain, après-demain, dans huit jours peut-être ; mais je loue votre appartement dès aujourd'hui; vous allez faire allumer un très-grand feu que l'on entretiendra jour et nuit jusqu'à l'arrivée de mon oncle.

— Mais, monsieur, s'il ne vient que dans huit jours?

— Je suppose, madame, que vous n'avez pas la prétention de connaître mieux que moi mon oncle d'Amérique. Mon oncle est extrêmement frileux, cela ne vous fait rien : on vous payera.

— Est-ce que tu ne fais pas bassiner le lit de ton oncle.

— Certainement.

— Il faut le bassiner avec du sucre.

— Mais, madame, je vous recommanderai une chose à ce sujet : ayez bien soin que ce soit du sucre de canne et non du sucre de betterave; cela serait on ne peut plus désagréable à mon oncle; nous payons généreusement, mais nous voulons être bien servis. Je vous recommande aussi de le nourrir convenablement; donnez-lui des ananas.

— Dis donc, Hugues, pourvu que ton oncle n'arrive pas habillé en sauvage, vêtu d'un tablier et d'un chapeau de plumes.

— Ou d'une peau de lion avec une massue.

— J'espère que non, et d'ailleurs on lui trouverait tout de suite.

— Parbleu, un millionnaire!

— Qu'est-ce que tu dis donc, un millionnaire?»

Le lendemain matin, Hugues se réveilla extrêmement fatigué des excès du déjeuner, mais il ne tarda pas à faire descendre des idées agréables dans sa tête appesantie, il pensa cette fois avec ravissement à Thérèse : les ridicules rêves de la veille étaient détruits, mais il restait l'espoir d'une situation plus heureuse pour Thérèse, et surtout un avenir sans inquiétudes ; il pourrait, sans cesser de travailler, entourer Thérèse d'une partie du luxe dans lequel il voulait voir les femmes.

. . . .

On frappa à la porte.

« Entrez. »

Un homme se présenta. Il pouvait avoir cinquante-quatre ans.

Il n'avait pas moins de cinq pieds et demi de haut, mais il était si maigre que ses coudes, ses épaules, ses genoux, paraissaient pointus et près de percer ses vêtements; sa figure avait bien deux profils, mais la réunion de ces deux profils ne formait rien qui ressemblât à une face ; par moments il se tenait un peu courbé, mais, sitôt qu'il pouvait s'en apercevoir, il se relevait brusquement, comme un homme habitué à regarder sa haute taille comme un avantage, et bien décidé à n'en pas perdre une ligne.

Il était vêtu d'un longue redingote polonaise verte à collet droit et à brandebourgs ; le collet était en astracan pelé ; son pantalon, de couleur chamois, était un peu court ; ses bottes étaient parfaitement cirées, mais les talons eu étaient usés de travers.

Il avait en outre une cravate blanche et un col de chemise qui, sans être sale, n'était cependant pas aussi

blanc que sa cravate, soit que la chemise fût antérieure d'une demi-journée, soit que l'étoffe en fût plus grossière.

— Il n'avait pas de gants; il tenait d'une main un chapeau chauve et une canne de bambou.

« Monsieur Hugues?

— C'est moi.

— Je viens de la part de votre oncle Jean.

— De mon oncle Jean, monsieur? donnez-vous donc la peine de vous asseoir; daignez excuser si je vous reçois au lit, mais je vais me lever.

— Monsieur, je ne le souffrirai pas; nous causerons aussi bien ainsi. Monsieur votre oncle est arrivé; il m'a chargé de vous en prévenir; pensez-vous que vous le reconnaîtrez? il me *marque* qu'il est un peu changé.

— J'étais trop jeune quand il est parti, pour pouvoir le reconnaître aujourd'hui; mais j'ai toujours entendu parler de lui dans ma famille avec une grande tendresse; et, tout petit, on me faisait, le soir, prier pour lui.

Il n'y avait pas là un mot de vrai: l'oncle Jean était un assez mauvais sujet, dont le départ avait comblé de joie son beau-frère et même sa propre sœur; mais, vis-à-vis de cet étranger probablement ami de son oncle, l'étudiant crut devoir altérer un peu les faits.

« C'est singulier, dit l'étranger; je croyais votre oncle un peu fâché avec son beau-frère. »

La vérité est que le beau-frère l'avait mis à la porte; mais l'étranger paraissait ignorer cette circonstance, et je ne puis affirmer que Hugues l'eût jamais sue.

« Il est possible, dit Hugues, qu'il y ait entre eux quelque refroidissement, comme il arrive dans les familles même les plus unies; mais je sais qu'ils étaient

fort inquiets de mon excellent oncle, et, chaque fois qu'il ventait un peu fort à la mer, chaque fois que l'on apprenait un sinistre, on disait toujours : « Pourvu qu'il n'arrive pas de malheur à Jean ! »

— Oh ! monsieur, pourquoi votre oncle ne peut-il pas encore vous entendre ? il serait si heureux de n'avoir rien perdu de l'affection de sa famille ; je suis son plus ancien ami, et je peux être garant de son cœur. »

Les rideaux étaient fermés, mais les yeux s'habituaient graduellement à l'obscurité, et l'étudiant, qui dans l'étranger n'avait pu voir d'abord que quelque chose de grand et de mince, commençait à discerner la pauvreté mal dissimulée de son costume.

« Hélas ! pensa-t-il, voilà un pauvre diable auquel l'arrivée de mon oncle ne sera pas moins utile qu'à moi. Pourvu que sa tendresse soit plus réelle que la mienne ! mais je ne serai pas ingrat ; il n'y aura rien de si facile que d'aimer un homme qui aura assuré mon bonheur et celui de Thérèse.

— Et quand vient mon oncle ? ajouta-t-il tout haut.

— Ton oncle ! s'écria l'étranger, il est devant toi ; je ne puis imposer plus longtemps silence à mon cœur, embrassons-nous. »

Et l'oncle se mit à étreindre vigoureusement son neveu.

Hugues était stupide d'étonnement ; l'extérieur de son oncle n'annonçait pas la richesse ; il lui sembla que cet embrassement le ruinait ; il ne put manifester son étonnement *mêlé de joie* que par quelques exclamations incohérentes.

« Mon neveu, dit l'oncle Jean, nous avons beaucoup à causer ; fais-moi donner à déjeuner.

— Volontiers, je vais m'habiller.

— Tu le vois, mon bon ami, dit l'oncle Jean pendant que Hugues s'habillait, la fortune ne m'a pas plus souri dans un monde que dans l'autre, et je reviens au moins aussi gueux que j'étais parti.

— Ah! pensa Hugues, tout mon bel avenir s'écroule, et les mains de Thérèse me semblent déjà toutes rudes, ou plutôt je n'épouserai pas Thérèse. »

Il descendit, fit mettre deux couverts dans sa chambre et commanda le déjeuner.

« Mon oncle, dit-il, je vais vous traiter sans cérémonie, vous allez partager le modeste déjeuner de l'artiste.»

Le garçon du restaurant était monté ; Hugues demanda deux biftecks, du fromage de Brie et de la salade ; il sortit de l'armoire une bouteille de vin déjà entamée.

L'oncle Jean mourait de faim ; en attendant les biftecks, il trempait du pain dans de l'eau rougie.

« Il faudra que tu me donnes asile pour quelques jours, jusqu'à ce que j'aille rejoindre ma sœur, ma bonne sœur, ta mère. »

J'étais bien ivre hier, pensa l'étudiant, pour retenir une chambre de cent francs par mois ; heureusement qu'il y a au-dessus d'ici une petite mansarde que l'on me prêtera.

Les biftecks arrivèrent ; l'oncle en mangea un et la moitié de l'autre.

« Je viens du Havre, et je n'ai pas osé aller chez ma sœur, dans la crainte d'être mal reçu ; tu me rassures ; tu me prêteras dix francs que je redois sur ma place au conducteur de la diligence, et pour lesquels il a gardé ma malle. »

Hugues cependant mangeait à peine, absorbé par ses réflexions.

Tout à coup, comme le garçon entrait pour servir le fromage de Brie, il frappa du poing sur la table comme un homme éclairé d'une idée subite.

« Garçon ! montez deux perdrix truffées, des choux de Bruxelles, une salade de volaille et du vin de Champagne. »

Le garçon resta ébahi, l'oncle Jean serra la main de son neveu.

Après le déjeuner, Hugues mena son oncle dans le logement qu'il avait retenu pour lui, et le recommanda aux soins de l'hôtesse; il alla lui-même chercher la malle à la diligence, fit venir un marchand d'habits tout faits et habiller l'oncle Jean convenablement.

« Oh ! mon cher oncle, disait le soir Hugues en remontant ses nombreux étages, vous avez cru me tromper; le piége était bien tendu, et, à dire le vrai, j'ai failli y donner tête baissée; sans le monstrueux diamant de cette épingle que vous avez maladroitement laissé voir en déboutonnant votre redingote, j'étais pris. Comme s'il n'était pas naturel qu'un homme qui revient millionnaire veuille s'assurer des objets de sa splendide affection ! Vous avez voulu m'éprouver, cher oncle Jean, vous êtes battu avec vos propres armes. Maintenant que j'ai la clef de tout cela, je vois une foule de choses qui vous trahissent. Votre émotion de joie en voyant l'appartement que je vous destinais, tandis qu'un homme ruiné eût refusé de l'accepter; et puis cette affectation dans la pauvreté de votre costume, et surtout une chose qui

aurait dû me frapper au premier moment : on ne revient pas des pays chauds avec une polonaise. Ah ! mon oncle Jean, l'invention de la polonaise ne vous fait pas honneur. La polonaise ! c'est trop fort. La polonaise vous trahit. »

Hugues continuait à se faire une position passable dans son métier; les marchands lui achetaient volontiers ses tableaux; il peignit, pour une exposition publique, une vue de la baie d'Étretat.

Hugues peignit avec amour ces lieux où il avait laissé tant de souvenirs. Son tableau eut un grand succès.

Ce n'était pas un talent achevé ; mais on voyait que le peintre sentait vivement, qu'il aimait et comprenait cette grande poésie de la nature ; il avait bien rendu l'immensité et la puissance de la mer, la majesté de ces falaises blanches, qui s'élèvent comme de gigantesques cathédrales gothiques, et que couronnent et dorent les fleurs jaunes des ajoncs.

Il avait surtout reproduit et fait comprendre cette influence physique et morale qui élargit la poitrine et élève la pensée ; toute cette grandeur qui semble la réalisation d'un rêve ; tout en proportion avec l'immensité de l'Océan ; le galet, ces pierres arrondies qui sont le sable de la mer; des oiseaux dont l'instinct et le vol capricieux rappellent les hirondelles de nos rivières, et qui de l'extrémité d'une aile à l'extrémité de l'autre ont la hauteur d'un homme.

. . . .

Une médaille d'or lui fut décernée; on s'occupa de lui pendant ce qui compose un siècle à Paris, c'est-à-dire un peu moins d'une semaine; on l'attira dans quelques salons où jusque-là il avait été toléré; on commença à s'apercevoir qu'il était jeune, bien fait, noble, naturellement distingué, qu'il avait dans l'esprit une indépendance et une originalité qui n'excluait pas la grâce.

Là, il voyait les femmes les plus séduisantes; le luxe qui les entourait produisait une charmante harmonie; il se confirmait dans l'idée que la richesse est nécessaire aux femmes, autant que l'air et un doux soleil aux fleurs; il pensait à Thérèse, et se consolait un peu en songeant à son oncle, qui conservait toute l'importance et l'infaillibilité d'un homme riche, sans que cependant cette richesse se trahît autrement que par le degré de crédulité et de révérence qu'il semblait se croire le droit d'exiger de ses auditeurs.

Du reste, à mesure que Hugues gagnait de l'argent, il payait ses dettes; il divisait chaque mois une petite somme entre ses créanciers.

Cependant il ne trouvait pas dans les arts tout ce que son imagination lui avait promis; l'indépendance de l'artiste lui semblait surtout une chimère.

L'opinion, ce tyran capricieux et sans discernement, qui sans cesse exige de l'artiste plus que ce qu'il vient de faire, ou autre chose que ce qu'il sait faire; qui, semblable à cette voix mystérieuse qui poursuivait Ahasvérus, lui crie sans cesse : « Marche! marche! »

Les exigences des gens qui payent et qui, dans leurs échanges d'argent contre des travaux d'art, pensent toujours que celui qui, dans l'échange de deux valeurs

réputées égales, reçoit l'argent, doit de la reconnaissance à celui qui reçoit le tableau ou le livre.

Les grands ouvrages donnent l'immortalité; mais ce sont les petits qui donnent du pain, sans lequel la vie finirait et l'immortalité commencerait trop tôt.

Avant qu'il se fût trouvé des peintres qui pussent assez compter sur la fécondité de leur imagination et la facilité de leur crayon pour faire par an trois cents tableaux réduits sur un carré de bois grand comme la main; avant que les Johannot eussent *inventé la vignette*, le peintre ne vivait que de portraits, comme l'écrivain d'articles de journaux, qui résument et prodiguent un livre chaque jour en soixante lignes; comme le musicien de leçons de musique qui abrutissent le maître et rendent l'élève quelque chose qu'on appelle de notre temps *dilettante*.

Hugues faisait des portraits.

Voici ce qui arrive à un peintre qui fait un portrait, sauf les nuances qu'apportent nécessairement la position sociale et l'éducation du modèle.

« Monsieur, suis-je bien ainsi?

— Madame, je ne saurais trop vous recommander de prendre une pose naturelle.

— Mais, monsieur, je ne crois pas me maniérer.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, madame; je veux simplement vous engager à prendre la pose qui vous est la plus habituelle; je ne puis peindre que ce que je vois, et il faut avant tout que la personne que l'on peint tâche de se ressembler à elle-même. »

La femme considère cette observation comme non avenue; elle garde une pose prétentieuse et maniérée, elle lève les yeux au ciel ou les ferme languissamment; elle serre les lèvres pour se rapetisser la bouche; elle est

naturellement enjouée, elle prend un air majestueux.

Le peintre fait son esquisse.

« Dites-moi, monsieur, ne serais-je pas mieux ainsi?

— Je ne pense pas.

— Cependant je crois que cela fera mieux. »

Elle prend une pose toute différente de la première, sans être cependant pour cela moins affectée.

Le peintre efface son esquisse ; comme il va en commencer un autre :

« Décidément vous aviez raison, la première pose valait mieux. »

Et le malheureux artiste recommenee ce qu'il a effacé.

« Je vous recommanderai la couleur de mes yeux; j'ai la faiblesse d'y tenir. Cela est excusable quand on a si peu de chose de bien.

— Madame est trop modeste; car, au contraire.... »

Pendant ce temps, elle a encore changé de position.

« Voudriez-vous avoir la bonté, madame, de reprendre la position que vous aviez tout à l'heure?

— C'est qu'elle me gêne un peu.

— Alors, madame, prenez-en une que vous puissiez garder, car il me faut recommencer mon ouvrage chaque fois que vous remuez.

— Alors, je vais reprendre celle de tout à l'heure. Suis-je bien comme cela?

— Très-bien, si vous y restez.

— Henriette. »

Entre la femme de chambre, laquelle est aussi la cuisinière.

« Henriette, apportez-moi mon écrin. »

Écrin est un mot qui n'est pas d'un usage habituel

entre la maîtresse et la domestique, et dont on ne se sert que pour le peintre, et pour lui donner une brillante idée de sa distinction.

« Comment dit madame ?

— Ma boîte à bijoux, imbécile ! »

Henriette apporte une boîte.

« Dites-moi, monsieur, quel collier et quels pendants d'oreille me conseillez-vous de mettre ?

— Ceux qui vous plairont le mieux, madame.

— Mais il me semble qu'un peintre doit avoir là-dessus des idées.

— J'aimerais assez le corail.

— Cependant, ce sont ordinairement les femmes brunes qui affectionnent le corail, et si j'ai quelque chose de passable, c'est la blancheur de la peau.

— Je n'en ai jamais vu une plus belle.

— Je vais mettre des diamants.

— Mettez des diamants.

— Henriette !

— Madame ?

— Avez-vous pensé à prévenir le coiffeur pour ce soir ?

— Non, madame.

— A quoi sert-il alors que je vous parle. Allez-y tout de suite ! Ah ! monsieur, on est bien malheureux d'avoir des domestiques ; je me surprends quelquefois à envier la position d'un artiste ; au moins vous êtes indépendants ; vous faites vos affaires vous-mêmes.

— Hélas ! madame, je suis forcé de vous ôter cette illusion, je ne suis pas assez heureux pour cirer mes bottes moi-même.... Mais je vous supplierai de tourner la tête un peu plus à droite, comme vous étiez tout à l'heure.

— Mon Dieu, monsieur, je ne sais pourquoi on n'a jamais pu me faire ressemblante; j'ai deux portraits de moi, ce sont deux horreurs. Sur le dernier, j'ai une bouche qui n'en finit pas ; je vous recommande la bouche ; ce n'est pas que j'y tienne ; quand on a une grande fille de six ans... »

La fille en a neuf.

« Quand on a une grande fille de six ans, il faut renoncer à toutes les prétentions; mais mon mari aime beaucoup ma bouche, et il serait désolé de la voir trop grande sur le portrait.

— Je vous la ferai aussi petite que vous voudrez, madame.

— Surtout, monsieur, je ne veux pas être flattée ; je ne suis pas comme ces femmes qui exigent qu'on donne à leurs portraits tous les charmes qui leur manquent. Je fais demander le coiffeur pour une soirée, un bal où je vais ce soir; je n'aime guère le monde ; mais on ne peut se dérober aux exigences et aux devoirs de la société. Et puis mon mari veut que je sorte un peu de la solitude qui me plaît infiniment. Je ne sais comment m'habiller ce soir, car il ne faut pas faire peur.

— Certainement, madame...

— Pensez-vous que je ferai bien de mettre du bleu ?

— Le bleu doit vous aller à ravir.

— Cependant, toutes réflexions faites, je mettrai une robe de crêpe rose. Remarquez, s'il vous plaît, que j'ai le nez assez délicat ; c'est même tout ce que j'ai de remarquable dans la figure.

— Ah ! madame.

— Permettez que je voie.

— Il n'y a presque rien de fait.

— C'est égal, c'est très-joli, très-joli; mais pourquoi ai-je ainsi le cou noir et bleu?

— Ce sont des ombres indiquées.

— Mais c'est que je passe, au contraire, pour avoir le cou très-blanc; je vous avouerai même que c'est ma prétention.

— Je vois mieux que personne, madame, que vous avez le cou d'une blancheur éblouissante, mais j'ai eu l'honneur de vous dire que ce sont des ombres que j'indique; d'ailleurs cela ne restera pas ainsi.

— A la bonne heure.

— Voulez-vous, madame, vous remettre en place?

— Très-volontiers; suis-je bien ainsi?

— Vous êtes charmante de toute manière, madame; mais si vous préférez maintenant cette pose, il va falloir que j'efface tout pour recommencer. La tête un peu à droite; baissez les yeux un peu plus.

— Est-ce que je n'avais pas les yeux au ciel?

— Non, madame.

— C'est singulier; c'est que c'est un mouvement qui m'est très-familier.

— Il est alors facile de changer le mouvement des yeux. »

Entre un monsieur; ce monsieur est un courtier marron que la dame décore du titre d'agent de change.

« Tenez, monsieur T..., mon mari veut que je me fasse peindre encore une fois.

— On ne saurait trop reproduire un aussi charmant visage.

— Voyons, T..., vous savez que j'ai horreur des compliments; trouvez-vous que je sois ressemblante?

— Certainement la peinture de monsieur est fort bien;

je dirai plus.... elle est.... elle est.... fort bien ; mais vous êtes plus jolie que cela. »

Le peintre se retourne avec l'intention de faire observer au connaisseur que le portrait n'est qu'ébauché ; mais il s'arrête, et sa pensée se dessine sur ses lèvres en un sourire ironique; le connaisseur continue :

« Il y a, ou plutôt il n'y a pas. .. un je ne sais quoi ; enfin, monsieur, je voudrais voir ici, dans les yeux, plus de.... vous comprenez ; et aussi quelque chose dans le front.

— Et, dit la femme, ne trouvez-vous pas aussi que le cou est un peu noir ?

— J'ai eu l'honneur, dit le peintre un peu impatienté, de dire à madame que, si je ne marque pas d'ombres, elle aura la figure plate comme une silhouette ; avec un peu d'attention, madame apercevrait ces ombres sur la nature.

— Ah ! pour cela, dit le connaisseur, monsieur a raison, ce sont les ombres ; on ne peut chicaner les peintres là-dessus ; c'est une imperfection, mais ils ne peuvent faire autrement. L'art a ses limites ; les madones de Raphaël ont peut-être un peu moins d'ombres que le portrait que fait monsieur, mais elles en ont cependant. »

Le peintre, pour cette fois, se lève et annonce qu'il reviendra le lendemain. Le lendemain, on le fait attendre une heure, puis on ne veut plus mettre de diamants, et la coiffure a été changée....

Toujours préoccupée des ombres de son cou, la *dame* a clandestinement enlevé et jeté ce que le peintre avait mis de bleu sur la palette....

« Mais que cherchez-vous donc, mon cher oncle?

— Rien, une épingle que je mets d'ordinaire à ma chemise.

— Comment! rien? votre gros diamant!

— Mon gros morceau de verre; un superbe diamant qui m'a coûté cinquante centimes.

— Ce n'est pas possible!

— Comment, pas possible! veux-tu gager un déjeuner? Le voici dans les cendres. »

On appelle un orfévre : le diamant est en cristal et la monture est en cuivre.

Hugues paye le déjeuner.

Huit jours après, l'oncle était commis dans une maison de banque; il gagnait 1,800 francs par an, et se trouvait le plus heureux des mortels.

C'était, du reste, un fort brave homme, qui abusait beaucoup du droit de narration que croient avoir les voyageurs; il n'avait réellement rapporté du Nouveau Monde que des histoires et des fables, et il en usait avec une prodigalité qui faisait regretter qu'il n'eût pas rapporté autre chose.

Hugues se vit alors forcé de renoncer formellement à ses espérances; cependant l'Assomption approchait, et c'était le jour de l'Assomption qu'il avait promis d'être auprès de Thérèse. Quoiqu'il eût pris la décision de ne se marier que lorsqu'il serait riche, il voulait néanmoins la voir et lui donner les raisons du retard qu'il mettait à leur union; il se hâta de finir quelques portraits et d'arranger ses autres affaires.

Un marchand de tableaux, qui lui devait de l'argent, le paya en une lettre de change à neuf mois de date; personne ne voulut l'escompter, et Hugues fut forcé

de garder en portefeuille cette valeur prétendue.

Deux jours après il était au Havre ; il arriva dans la nuit et coucha à l'auberge ; le lendemain était le jour de l'Assomption ; pour ne pas manquer à sa promesse, il résolut de n'aller chez son père qu'après sa visite chez le clerc.

Il partit donc de grand matin pour Étretat, le cœur serré, en songeant qu'il allait revoir Thérèse, et perdant peu à peu de vue les excellentes raisons qu'il avait trouvées de ne pas l'épouser.

Voyons cependant ce qui se passe à Étretat.

La nature a revêtu ses habits de fête; la mer est bleue, à peine ridée par un faible vent de nord-est; les côtes sont couvertes d'ajoncs, dont les fleurs nombreuses sont un heureux présage pour la pêche du maquereau. Dans les parties où il n'y a pas d'ajoncs, l'herbe rase est glacée d'un reflet lilas produit par les *têtards* en fleurs.

Tout le monde s'est rendu de bonne heure à l'église.

Dans la maison du clerc trois personnes ont eu, dès la veille au soir, une même pensée sans se la communiquer : c'est le jour de l'Assomption que Hugues doit arriver. Thérèse n'en a pas douté un seul instant, et elle presse les heures trop lentes ; elle songe à sa parure du lendemain. Tout le monde la trouve embellie. Comme elle sera heureuse de lire cette remarque dans les regards de son amant !

Maître Kreisherer pense que Hugues arrivera le jour de l'Assomption ou tout autre jour, et il caresse dans sa tête les motifs de la musique qu'il veut faire pour la messe de mariage ; il y intercalera l'hymne à la Vierge:

O yung Frau.

C'est le premier air que Hugues et Thérèse ont chanté ensemble, et c'est la composition la plus savante du maître de musique.

Vilhem pense qu'il eût mieux valu que Hugues ne fût jamais entré dans la maison.

Monsieur le maire est dans son banc avec monsieur Bernard, qui cherche, à force d'humilité, à se faire pardonner cet excès d'honneur.

Le prêtre monte en chaire; mais ses paroissiens ne donnent pas à ses paroles l'attention accoutumée. Ils sont distraits. Ceux qui sont voisins échangent quelques paroles à voix basse; les autres se montrent par signes un notable changement survenu dans l'église.

Non qu'on eût imaginé de faire badigeonner en jaune les arceaux et les faisceaux de colonnes auxquelles le temps a donné une froide et solennelle teinte grise.

Ce n'est que de notre temps que cette idée est, pour la première fois, tombée dans la cervelle d'un jeune pasteur.

Le changement qui causait de telles distractions aux habitants d'Étretat, d'ordinaire si recueillis, était moins important aux yeux d'un artiste, mais d'un tout autre intérêt pour les superstitieux habitants des côtes.

Accoutumés aux dangers de la mer, à ces dangers contre lesquels souvent la force et la prudence humaine ne peuvent rien, il leur faut avoir recours à une protection céleste; l'homme qui se sent impuissant a besoin de prier, de croire à une puissance supérieure, faute d'un Dieu, il adresserait ses vœux à une pierre.

Il y avait dans l'église d'Étretat, à gauche de l'autel, une statue de saint Sauveur, placée de telle sorte qu'un homme, dans la même situation, verrait parfaitement

la porte d'amont et les bâtiments qui la rasent pour entrer dans la baie. C'était pour les marins un grand sujet de confiance que de se savoir ainsi sous les yeux de leur saint favori; et c'était devant lui que les femmes faisaient le plus volontiers brûler de petites chandelles.

Mais il y avait deux raisons puissantes pour que le curé ne partageât pas l'enthousiasme de ses ouailles pour saint Sauveur. D'abord le culte de saint Sauveur est une hérésie, une idolâtrie même; car saint Sauveur n'a place dans aucune légende: c'est par abus que du *Christ Sauveur* on a fait saint Sauveur, que l'on a incarné un attribut du fils de Dieu au point de faire un Dieu de cet attribut.

L'autre grief du curé contre le malheureux saint Sauveur n'exerçait pas une moindre influence sur son esprit; la statue de saint Sauveur était un simple morceau de bois grossièrement taillé, plus grossièrement peint, et qui tenait beaucoup plus de la bûche que du Dieu.

Aussi monsieur le curé, qui était fort jaloux de la bonne façon de son église, avait condamné saint Sauveur au feu, en sa qualité d'idole et de faux dieu, et avait à la fois débarrassé sa conscience d'une hérésie qu'il tolérait depuis trop longtemps, et ses yeux d'un aspect qui ne cadrait pas avec le beau style de l'église.

Ce fut donc au milieu de l'inattention la plus marquée que monsieur le curé prononça un discours relatif à la résurrection de Lazare et du fils de Dieu. Il établit lucidement que le Lazare est un mythe et une figure; que le linceul qui l'enveloppe est l'image des liens qui retiennent le pécheur; que la pierre du sépulcre peint à merveille l'endurcissement du cœur dudit pécheur, etc. De là, il demanda à ses paroissiens ce qui, à leur sens, avait

été le plus douloureux au fils de Dieu dans sa passion. Est-ce l'insulte et l'outrage? Est-ce la flagellation ou le couronnement d'épines, etc. Nullement, ajouta-t-il, c'est de se voir dépouillé de ses vêtements et nu devant tout le monde. Le curé en tira la conséquence que les filles devaient soigneusement fermer les fichus violets qui cachent leurs cous.

Peut-être paraîtra-t-il bizarre qu'un prêtre ne profite pas des avantages que lui donnent, pour intéresser et pour émouvoir, le pays où il se trouve, et les gens auxquels il parle ; ce pays où le vent est la voix de la mort; ces gens qui sentent tellement le besoin de l'intervention divine dans leurs affaires, que, par les plus affreuses tempêtes, ils arrêtent la manœuvre pour se mettre à genoux et prier la Vierge, et qu'ils ne se découragent pas si, à travers les nuées, paraît un point bleu : c'est une fenêtre par où peuvent monter leurs prières, et par laquelle Dieu les regarde.

Mais les jeunes prêtres de talent sont retenus dans les villes, où les cures sont plus riches, et les marins sont si bien accoutumés à ne pas comprendre un mot de ce qu'on leur dit en chaire, qu'ils ne jugent de la bonté d'un sermon que par sa longueur. Ainsi, personne n'aurait été blessé du sermon pour lui-même, si ce n'est Vilhem Girl, qui du reste en prenait facilement son parti.

Maître Kreisherer pensait à son hymne nuptiale ;

Et Thérèse priait Dieu pour le retour de Hugues.

Monsieur le maire traduisait à monsieur Bernard les citations latines du sermon ; et monsieur Bernard était ravi et stupide d'admiration du savoir de monsieur le maire, lequel cependant ne savait guère que le latin d'officine, ainsi que le curé ne savait que celui de

l'Église : de sorte qu'en réunissant leur science et leurs lumières, ils n'auraient pu lutter, sans un désavantage marqué, avec un écolier de sixième.

Le curé s'était facilement aperçu de la distraction générale, et il en avait compris la cause : aussi attaqua-t-il de front saint Sauveur et son culte ; mais son éloquence ne produisit aucun effet, et, lorsqu'on sortit de l'église pour aller en procession bénir la mer, selon l'usage au jour de l'Assomption, tout le monde murmurait, et les marins annonçaient tout haut qu'ils n'iraient pas à la mer tant que saint Sauveur ne serait pas remis en place, parce que, privés de son regard protecteur, ils n'étaient pas sûrs de rentrer dans la baie.

Monsieur le maire ne se prononçait pas encore et monsieur Bernard était d'avance de l'avis que monsieur le maire adopterait ultérieurement.

Néanmoins, on descendit vers la mer.

Vilhem seul se dirigea vers la maison du curé.

DEUXIEME PARTIE

I

LE CHEMIN LE PLUS COURT

Hugues continuait sa route ; néanmoins, et de temps à autre, une bouffée de vent lui apportait quelques notes des saintes litanies que l'on chantait au rivage. A mesure qu'il approchait de Thérèse, son émotion devint si forte qu'il s'assit sur une roche.

Mais il ne tarda pas à être tiré de sa rêverie par une lame qui vint lui mouiller les pieds : il se rappela alors qu'on était dans la pleine lune, et que la mer, basse à quatre heures du matin, ne tarderait pas à être à son plus haut. Il pressa donc le pas, puis se mit à courir ; mais, quand il arriva à la porte d'aval, il trouva la mer pleine et le passage impossible. Il resta stupéfait. La falaise, mur infranchissable de trois cent dix pieds de hauteur, s'élevait entre lui et Thérèse; il entendait les voix entre lesquelles devait être la sienne. Il prit sa course et se hâta de regagner l'avalure d'Antifer pour revenir à Étretat par les hauteurs. La mer gagnait encore, et, pour éviter d'être pris par elle, il lui fallait courir et sauter sur les roches

de pointe en pointe. Comme il arrivait devant Antifer, il glissa : son pied tourna entre deux rochers. Il voulut se relever; mais il s'était donné une entorse. Il se traîna avec d'horribles souffrances jusqu'en haut du chemin; là, il tomba sur l'herbe : sa jambe était très-enflée, il ne pouvait plus faire un pas, et n'avait d'autre espoir que d'attendre le passage d'un berger ou d'un douanier.

Immobile, il pensait à Thérèse, à cette promesse qu'il lui avait faite d'arriver le jour de l'Assomption.

Le bruit sourd d'une carriole roulant sur la terre se fit alors entendre; Hugues appela le conducteur, et la carriole s'arrêta.

« Mon ami, dit Hugues à une sorte de paysan qui conduisait, assis sur un brancard, je suis blessé; voulez-vous me porter à la ville? vous serez bien récompensé. »

Deux têtes de femmes sortirent de la carriole.

Le conducteur consulta les deux femmes, et hissa Hugues dans la carriole. Celui-ci remercia ses compagnes de voyage; le conducteur remonta sur le brancard, et la voiture se remit en route pour le Havre.

Hugues souffrait beaucoup et voulait cependant soutenir une conversation et faire des frais d'esprit.

La plus âgée des deux femmes était encore une femme de trente ans, c'est-à-dire qu'elle n'en avait pas tout à fait quarante. Elle était grande, grosse, fort serrée dans son corset, portait la tête en arrière, et parlait du bout des lèvres avec une extrême prétention; elle avait le nez un peu recourbé, les yeux noirs, vifs, hardis; ses cheveux noirs étaient gros et arrangés sur chaque tempe en trois rouleaux bien pareils et d'une remarquable roideur, de telle façon qu'ils semblaient être en fil d'archal; elle avait les lèvres épaisses et un peu pendantes; ses regards,

ses gestes, sa voix étaient affectés. C'était ce que beaucoup de gens appellent une belle femme.

La plus jeune avait quelque ressemblance avec sa mère, mais avec infiniment plus de distinction. Elle avait les cheveux moins noirs et beaucoup plus fins ; l'éclat de ses yeux était adouci par des cils d'une remarquable longueur ; sa bouche, sans être précisément bien dessinée, n'avait pas l'expression ignoble de celle de sa mère. Elle avait, du reste, comme celle-ci, le nez un peu courbé, et portait la tête renversée : les dents blanches, mais trop larges. Son visage, comme il arrive souvent aux très jeunes filles, était un peu bouffi ; du reste, elle était bien faite, et on ne pouvait s'empêcher de regretter la roideur de sa taille et de sa marche, qui nuisait beaucoup à la perfection de ses formes. Elle levait rarement les yeux ; mais alors ils avaient un doux éclat : c'étaient des yeux de velours noir ; seulement, leur expression un peu langoureuse était uniforme, et il y avait presque de la tendresse dans son regard, quand elle priait à table qu'on lui passât du sel ou des radis. Elle parlait encore plus rarement, mais il y avait dans sa voix quelque chose de bref, de sec et d'arrêté ; elle ne grasseyait pas. Ses mains étaient fort belles, extrêmement blanches ; ce qui n'est pas commun chez les filles de dix-huit ans.

Arrivés au Havre, un second domestique vint aider le cocher à porter Hugues dans une chambre qu'on lui avait fait accepter. On était trop heureuse d'avoir rencontré une occasion d'obliger un homme aussi bien élevé,

pour n'en pas profiter plus longtemps ; d'ailleurs, il paraissait souffrir beaucoup, il serait fort mal à l'auberge ; le transport jusque chez son père le fatiguerait extrêmement et l'éloignerait des médecins.

La chambre où l'on mit l'étudiant était meublée avec recherche ; tout l'ameublement concourait au bien-être. Le lit, composé d'un nombre hyperbolique de matelas, était excellent ; on avait eu soin de le bassiner à la hâte ; les draps étaient d'une finesse excessive. La fatigue l'endormit tout de suite. Le lendemain un domestique vint prendre ses ordres ; il envoya chercher à son auberge un partie de son bagage.

Hugues resta huit jours au lit, admirablement soigné, bercé de toutes les commodités du luxe, nourri de perdreaux, entouré de fleurs. Dans ces huit jours, il se passa tant de choses, qu'il n'eut que de temps en temps le loisir de penser à Thérèse ; et d'ailleurs, ce luxe qui l'entourait lui semblait si nécessaire à la vie, qu'il résolut plus que jamais de n'épouser la fille du clerc que lorsqu'il pourrait le lui offrir.

Il remit à madame Leloup la lettre que son père lui avait donnée pour elle un an auparavant, et qui était restée dans sa redingote où elle serait encore, sans le hasard qui lui avait fait rencontrer cette dame. Mademoiselle Louise Leloup reconnut à son doigt la petite bague qu'elle avait perdue avec un foulard, dans la diligence dans laquelle ils avaient fait route ensemble quinze mois auparavant. Hugues rendit la bague ; mais il ne put rendre le foulard qu'il

avait perdu. Mademoiselle Leloup se persuada que l'étudiant, saisi subitement, dans la diligence, d'une sympathique passion pour ses beaux yeux, lui avait dérobé ce double souvenir; que, forcé malgré lui de restituer l'un, il voulait au moins garder l'autre. Elle trouva fort bien jouée la surprise de notre héros, et regarda l'histoire de l'entorse comme une ruse romanesque pour se rapprocher d'elle. La jolie fille sortait de pension et avait de remarquables théories sur l'amour, ses symptômes, ses charmes et ses douleurs. Pour la mère, elle était à l'âge où les femme pensent qu'elles ont un peu de temps à rester agréables (cet âge arrive d'ordinaire lorsqu'elles ne le sont plus), et cherchent à placer ce qui leur reste de beauté, de fraîcheur, d'amabilité, au plus haut intérêt possible ; à l'âge où elles cherchent leur dernier amant, et se font une vertu de la constance, quand les infidélités ne se peuvent plus faire qu'à leur détriment.

Il y a une chose que la nature avait arrangée passablement et que les femmes ont rendue si difficile que je la maintiens impossible : c'est de passer de la dernière jeunesse à la première vieillesse; c'est de devenir vieille femme.

La nature fait vieillir les femmes par des transitions insensibles; il faut tant de temps pour qu'une jolie femme ait perdu un à un tous ses charmes, que l'amour est devenu une habitude, et qu'il n'a plus besoin de causes au moment où il cesse d'en avoir.

La femme que l'on aimait encore hier, cessera-t-on de l'aimer demain parce qu'elle a vingt-quatre heures de plus ?

Les femmes ont changé cela. Elles dissimulent si bien les premières atteintes des années, elles luttent

avec une telle opiniâtreté jusqu'au dernier moment, que le jour où, découragées, elles voient le combat désormais impossible, elles cedent brusquement, et se laissent être vieilles sans transition : passant, comme on l'a dit, de vingt-neuf à soixante, ainsi que l'on compte au piquet ; de la jeunesse à la vieillesse, sans ces passages que la nature a habilement ménagés comme des crépuscules, ainsi qu'elle n'a pas voulu que le soleil disparût au milieu de son éclat, mais s'affaiblît peu à peu, adoucissant sa lumière, colorant des plus splendides couleurs les nuages où il s'enfonce, et jetant son plus doux regard avant de disparaître.

Madame Leloup passait cinq heures par jour à dissimuler six semaines de son âge. Elle tenait fidèle compagnie à notre héros, affectait de parler de Paris, ou elle avait une fois passé une semaine ; citait de vieilles défuntes réputations de dix ans ; ne connaissait que des acteurs morts, et qui pis est, des actrices vieillies et des modes et des grands hommes oubliés. Elle citait surtout ses *brillantes connaissances*, les dames de Vanerey, ses voisines et ses amies intimes ; ramenant leur nom à tout propos et hors de propos ; ne négligeant rien pour sembler à Hugues une femme de la meilleure compagnie, si ce n'est d'avoir un peu de naturel. Par moments, elle attachait sur lui des regards assez tendres.

. . . .

Si bien qu'un matin, Hugues se disait :

Il y a des créatures qui, renfermées dans un corset, dans des souliers, dans des gants, ont la forme d'une femme ;

Comme l'eau a la forme de la carafe qui la contient.

Mais ôtez le corset, les souliers et les gants, il en adviendra comme de l'eau si vous cassez la carafe.

. . . .

Je ne sais si c'est pour cela qu'il accueillit avec une grande joie une lettre de Paris qui lui annonçait que son absence lui causait le plus notable préjudice; que, s'il n'était à Paris pour le 26 août, il manquerait des travaux importants qui allaient lui être confiés, etc.

On était au 23.

Son père et sa mère étaient venus le voir chez madame Leloup. Il avait quitté Paris pour voir Thérèse, mais il ne pouvait prendre sur lui d'aller lui dire encore : « Je ne suis pas assez riche pour vous épouser; je reviendrai dans un an. » Il y a quelque chose de si malheureux dans le premier regard de quelqu'un à qui on ôte une croyance, que cela, pour ma part, m'eût fait inventer les lettres, si je n'avais trouvé cette invention parfaitement établie.

Il écrivit. Pendant qu'il y était, il fit d'autres lettres, répondit à son ami de Paris, écrivit à son tailleur, etc. Comme il pliait ses lettres, madame Leloup entra dans sa chambre.

« Il faut que je parte, dit-il; je garderai toujours le souvenir de vos bontés.

— Nous partirons avec vous, répondit son hôtesse; ma fille n'a jamais vu Paris; et, comme dit mon amie intime, madame la comtesse de Vancrey, qui n'a pas vu Paris, n'a rien vu. »

La fille entra.

« Chère enfant, remercie ta mère, dit-elle, je te conduis à Paris; je ne regarde pas à un dérangement ni à une dépense pour te procurer quelque plaisir. »

Soit que la fille ne crût pas trop à cet excès de tendresse maternelle, soit qu'elle vît avec inquiétude tout changement de situation qui pouvait l'éloigner de l'étudiant, dont sa jeune imagination avait fait le héros de son roman, elle répondit médiocrement aux caresses de sa mère.

Quand toutes deux furent sorties, Hugues mit les adresses sur ses lettres et les envoya à la poste.

Tous trois partirent le lendemain.

Pendant la route, madame Leloup pensait beaucoup à Paris et un peu à Hugues; Louise beaucoup à Hugues et un peu à Paris; Hugues pensait à Thérèse, et faisait des vers amoureux sur l'air qu'elle chantait si bien.

Vilhem avait retrouvé chez le curé la statue de saint Sauveur, et l'avait remise à sa place, si bien scellée, qu'on n'aurait pu l'en arracher sans la briser.

Thérèse avait attendu tout le jour; son espoir dura tant que le soleil fut à l'horizon : elle était sûre que Hugues allait venir le jour de l'Assomption. Mais il n'y a pas de degrés dans un cœur amoureux, entre une aveugle et noble confiance et le désespoir. « Il va venir, » disait-elle; puis elle pensait, sans oser le dire : « S'il ne vient pas aujourd'hui, il ne viendra jamais. »

Aussi, quand le soleil descendit dans une brume pourprée, par un mouvement involontaire elle se leva pour le voir plus longtemps, et retarder de quelques instants le moment où allait finir le 15 août.

Toute la soirée, Vilhem, le clerc et Thérèse ne se di-

saient rien ; mais les pas qui, par moments, se faisaient entendre dans la rue, broyaient le cœur de la pauvre fille. Vilhem voyait ses joues s'empourprer et pâlir.

Mais maître Kreisherer s'avisa de dire : « Allons, il ne viendra pas aujourd'hui. » Elle se leva en sanglotant et alla s'enfermer dans sa chambre, où elle passa la nuit à pleurer et à prier.

Maître Kreisherer voulut rejoindre sa fille pour la consoler ; Mais Vilhem l'arrêta et lui dit : « Restez, maître ; il n'y a qu'un confident pour ces sortes de douleurs-là : c'est Dieu ; il n'y a qu'un adoucissement : ce sont les larmes. »

Deux jours après, Thérèse reçut une lettre ainsi conçue :

« Il est singulier que vous vous occupiez si peu de ce que je vous ai commandé. Il ne faut pas trois mois pour faire une redingote ; si la mienne n'est pas faite le jour de mon arrivée, je m'adresserai à une autre personne. HUGUES. »

Hugues s'était trompé en mettant les adresses. Ainsi le tailleur reçut une lettre fort tendre, une série d'argumentations sur la nécessité du bien-être en ménage, des projets pour l'avenir, des promesses, et quatre vers assez mauvais, avec une prière de lui répondre à Paris.

Il ne comprit à cela que le nom de Hugues, qui terminait la lettre ; il se rappela qu'il avait une redingote à lui porter, et pensa que la meilleure réponse qu'il eût à faire à l'étudiant était de lui obéir.

Dans ce moment, Thérèse se crut offensée et ne pleura plus ; mais elle chercha la solitude, ne chanta plus au

cun des airs qu'elle avait chantés avec l'étudiant, et ses joues s'amaigrirent. Comme elle ne pleurait plus, maître Kreisherer crut qu'elle l'avait oublié. Vilhem seul la comprenait et lui montrait une douce pitié, sans jamais faire la moindre allusion à ce qui la préoccupait. Les peines et les joies de l'amour ont une sainte pudeur qui leur fait craindre la confiance comme un sacrilége.

A Paris, Hugues trouva des travaux urgents, des amis à revoir, des affaires à remettre en ordre. Il alla voir deux ou trois fois ses compagnes de voyage, puis les oublia. Madame Leloup vint une fois le trouver à son atelier, et l'accabla des plus vifs et plus tendres reproches. Le lendemain Hugues emporta quelques toiles et partit pour la campagne : le mois de septembre donnait une grande richesse au paysage; et d'ailleurs, après avoir contemplé quelque temps cet aspect sombre et imposant des côtes de Normandie, on aime à revoir une rivière couler entre ses deux rives vertes, et les martins-pêcheurs, au plumage d'émeraude, sortir des saules en faisant entendre un cri aigu au milieu du silence.

Un matin il rencontra, au détour d'une haie, madame Leloup et sa fille. Il y avait douze jours qu'il n'avait vu d'autres femmes que des blanchisseuses, et il ne croyait plus aux filles des champs. Il accueillit mieux ces dames que la mère ne s'y attendait.

La fille était aussi surprise qu'émue; la mère était peut-être émue, mais elle n'était nullement surprise.

Elles demeuraient dans le village depuis le matin.

La santé de sa fille avait exigé un séjour à la campagne, et elles y restaient jusqu'à ce que certaines affaires qu'elles avaient à Paris fussent terminées. Elles se félicitaient de l'heureux hasard, etc.

Quand les deux femmes furent seules chez elles, Louise se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

« O ma mère! ma bonne mère! lui dit-elle, tu as lu dans le cœur de ta fille; tu as deviné un secret qui le remplit, tu as eu pitié de ce que je souffrais depuis douze jours; tu sais que je l'aime. Ma chère mère, embrasse ton heureuse, ta reconnaissante enfant. Il était bien étonné, ému peut-être. Penses-tu qu'il m'aime? »

La mère alors comprit son imprudence. Elle maudit ce caprice auquel elle avait sacrifié peut-être le bonheur de sa fille. Elle embrassa sa fille avec tendresse; puis elle songea que cette fille était sa rivale, et elle la repoussa.

Peut-être, si elle eût pu encore lui faire croire que le hasard seul avait amené leur rencontre avec l'étudiant, l'eût-elle emmenée; mais Louise était si persuadée du contraire, qu'il fallait accepter sa reconnaissance ou lui laisser deviner la vérité.

Le lendemain, Hugues, pour la première fois, remarqua Louise. Elle avait dix-huit ans, elle était belle, elle était heureuse. Il lui donna quelques fleurs qu'il avait cueillies sur le bord de la rivière; leurs doigts se touchèrent : elle rougit et trembla.

Madame Leloup découvrit que, si Hugues venait quelquefois les voir, s'il les accompagnait dans quelques promenades, c'était pour être auprès de Louise. Elle comprenait que l'assiduité de l'étudiant n'était ni flatteuse pour sa vanité, ni bien douce pour son amour; que

d'ailleurs l'avenir de sa fille, déjà compromis par son imprudence, se perdait d'heure en heure. Mais elle aimait l'étudiant; c'était son dernier amant : elle ne pouvait se résoudre à fuir ou à le congédier. Dans ses plus inébranlables résolutions, elle se disait : « Je le verrai encore une fois et je partirai; j'emmènerai Louise, je la distrairai, je la consolerai : elle l'oubliera. »

Mais le lendemain Hugues lui adressait la parole avec un peu plus d'aménité que de coutume, et Louise, heureuse de l'avoir revu, d'avoir reçu une fleur, embrassait sa mère pour la remercier, et elle se disait : « Demain, demain; » et le lendemain il y avait une promenade projetée, et le départ était encore retardé.

Un jour, comme elle était seule avec notre héros, un projet lui passa par la tête, sans qu'elle se l'expliquât bien à elle-même : elle l'accueillit avec empressement.

« Hugues, lui dit-elle, vous avez du talent, quelque réputation qui s'augmentera; vous êtes appelé à une belle position, car le talent arrive à tout, comme dit mon amie madame de Vanerey; épousez Louise. »

Hugues recula d'étonnement. Il trouvait Louise une belle fille; mais il aimait Thérèse, et le seul but de ses travaux était d'arriver à être assez riche pour pouvoir lui donner le luxe qui, à ses yeux, était l'atmosphère nécessaire d'une femme.

« Epousez Louise, continua madame Leloup; elle a quelque fortune, cent mille francs en se mariant et autant après moi. Nous vivrons tous les trois ensemble; je serai votre mère : nous demeurerons à Paris. Je me retrouverai dans un monde pour lequel j'étais née, dans lequel j'ai de brillantes connaissances, parmi lesquelles je vous citerai madame la comtesse de Vanerey. Ne me

répondez pas aujourd'hui, pensez à ma proposition; vous me répondrez dans quelques jours. »

Elle le laissa seul.

Hugues se dit : « Elle est folle, j'épouserai Thérèse ou je ne marierai point. »

Cela le mit de mauvaise humeur. Il alla à Paris.

Il n'y avait pas de lettre de Thérèse Il n'en avait pas reçu depuis son départ du Havre, lui qui croyait lui avoir envoyé une si tendre missive; et au moment où il lui faisait un sacrifice, au moment où il refusait pour elle une fortune qu'il n'atteindrait jamais par son travail, il lui semblait que cet oubli était plus coupable.

Une lettre de Paris lui annonçait que l'entreprise pour laquelle il était revenu si précipitamment était manquée.

Une toile commencée, et sur laquelle il fondait d'assez grandes espérances d'argent, avait été crevée par une maladresse du portier.

Un homme, qui lui devait de l'argent, était en route pour plusieurs mois.

Un homme, auquel il en devait, lui avait écrit pour lui faire une réclamation à peu près impertinente.

Il découvrit que son habit marron à collet de velours commençait à se faner assez évidemment pour qu'il fallût songer à lui donner bientôt un remplaçant.

Tout cela le jeta dans un étrange découragement.

Hugues laissa passer quelques jours sans retourner à la campagne, attendant chaque jour, à chaque instant, une lettre de Thérèse. Cependant il écrivit à madame Leloup :

« Je vais agir en honnête homme. Votre fille est jolie, mais je ne suis pas amoureux d'elle; je ne pense pas

qu'elle puisse m'accepter ainsi, Je vous remercie de vos bonnes intentions à mon égard; vous voyez que je ne puis les accepter.

Madame Leloup lui répondit : « Que l'amour n'était pas nécessaire dans le mariage; que, lorsqu'on épouse une femme avec des illusions, on croit avoir été trompé quand on ne trouve pas en elle ce que l'amour nous y avait fait imaginer; qu'au contraire, un mariage formé par un simple rapport de convenances et d'affections apporte tous les jours de nouvelles chances de bonheur; que, d'ailleurs madame la comtesse de Vanerey, qui avait épousé un homme fort amoureux d'elle, avait été très-malheureuse en ménage, tandis que madame la baronne, sa fille, n'avait eu qu'à se féliciter d'un mariage de convenance et de raison. »

Thérèse ne répondait pas; cependant Hugues refusa encore : il était beaucoup plus près de céder que lors de sa première lettre. L'abandon de Thérèse lui faisait regarder son amour comme une folie de jeune homme, comme une des nombreuses illusions qu'il avait déjà successivement vues s'évanouir.

C'est pour cela que sa lettre fut dure. Il était indigné de toutes les bonnes raisons qu'il trouvait en lui-même pour ce mariage.

C'est un sentiment qu'une femme aurait dû comprendre : la femme qui se voit vaincue sent un mouvement de haine contre son vainqueur, quelque adoré qu'il soit.

Si Hugues avait été bien décidé, un refus simple eût été sa réponse. Il se vengeait sur madame Leloup de ses propres résolutions.

Elle ne vit dans sa lettre qu'un refus formel, et prit une résolution en conséquence.

Mais la prudence humaine est si bouffonne, que, sans aucun doute, elle ne dut son succès qu'à cette erreur.

Elle arriva dans l'atelier de l'étudiant, et se jeta à ses genoux.

« Hugues, lui dit-elle, vous et moi nous avons perdu ma fille ; mon funeste amour m'a fait tout risquer pour être auprès de vous. La malheureuse enfant vous aime ; depuis dix jours qu'elle ne vous a vu, elle est changée a faire pitié. Au nom du ciel ! ne me punissez pas de ce que je n'ai fait qu'à cause de vous ! Je ne vous tourmenterai plus de mon amour ; je le sacrifierai à ma fille que j'y ai sacrifiée. Épousez-la, au nom de tout ce qui vous est cher ! ou seulement venez la voir ! Vous verrez sa pâleur, son chagrin mortel. J'aimais à parler de vous, et je ne pensais pas que j'allumais un feu cruel dans la tête de la pauvre enfant ? »

Hugues répondit : « Je n'aime pas votre fille.

— Vous l'aimerez ; elle est douce et aimante. Venez la voir, venez lui rendre la vie ! car vous avez contribué à la rendre folle, la pauvre enfant ! Vous avez paru vous occuper d'elle. A son âge, on ne sait pas distinguer l'amour du caprice ; on s'y trompe plus tard ! » ajouta-t-elle en soupirant.

Hugues ne l'écoutait plus, heureusement pour elle ; car cette allusion à un amour partagé eût détruit tout l'effet de sa plaidoirie. Il appela son portier et demanda s'il y avait des lettres.

O Thérèse ! pauvre enfant ! si tu avais écrit un mot, si tu avais envoyé une de ces larmes que tu versais en pensant à ton amant, il quittait tout pour retourner à toi toi si belle, si pure, si digne d'être aimée !

Hugues retourna à la campagne avec madame Leloup.

II

UN MARIAGE D'ARGENT

Il est bon de dire qu'il n'existait réellement aucune liaison d'amitié, ni même d'habitude, entre madame Leloup et les « dames de Vanerey. »

C'étaient deux femmes qui joignaient à quelque esprit naturel cet esprit négatif que donne l'usage du monde et qui empêche de jamais rien faire ni dire de choquant ou d'inopportun.

La comtesse de Vanerey passait cinq mois de l'année dans une maison de campagne distante de deux lieues de l'habitation de madame Leloup. Quelques relations s'étaient établies à propos des bornes respectives de deux champs limitrophes. Madame Leloup avait fait une visite en grande pompe ; elle n'avait pas manqué de prendre les politesses générales de ses voisines pour des preuves de la plus touchante sympathie. Au bout de deux heures elle avait appelé madame de Vanerey, *ma belle;* mais celle-ci s'était tellement obstinée à l'appeler madame, que madame Leloup s'était vu obligée de revenir à une appellation moins familière. A quelques jours de là, on lui avait rendu sa visite. Gonflée d'un tel honneur, madame Leloup avait commencé à dire : « Ma chère amie, la comtesse de Vanerey. »

Elle avait, pour sa seconde visite, fait venir une calèche du Havre · mais les chemins ne lui avaient pas

permis d'arriver en calèche jusque dans la cour de sa chère amie. Elle ne put se consoler qu'en maudissant les chemins qui n'avaient pas permis à sa *calèche* d'avancer, en blâmant le maire et le préfet du département, qui négligeaient entièrement l'entretien des routes.

Cette fois, on la retint à dîner.

Quand il s'agit de rendre le dîner, elle acheta tout ce qui se trouva à manger dans la ville, elle emprunta des domestiques et de l'argenterie, n'invita que les gens les plus comme il faut, et se brouilla avec tous ceux qui ne furent pas invités. Ce dîner, qu'elle appelait sans cérémonie, la força de vendre une pièce de pré. Sa toilette était un bizarre assemblage de toutes les couleurs du prisme, et je crois, de quelques autres encore. Il y avait dans ses manches plus d'empois qu'il ne s'en vend en trois semaines dans Paris ; ses cheveux étaient crêpés avec fureur ; ses dix doigts étaient surchargés de trente-cinq bagues.

Elle ne cessa de prier ses convives d'excuser la médiocrité du petit repas qu'elle leur offrait ; mais on ne se gêne pas avec ses amis. On servit soixante livres de viande pour dix personnes. Du reste, elle ne s'adressait jamais qu'aux dames de Vanerey, affectant un mépris qu'elle croyait plein de distinction pour ses autres convives.

Elle insistait sans miséricorde pour faire manger *ses amies,* surchargeait leurs assiettes malgré elles ; et leur inspira deux ou trois fois l'inquiétante pensée qu'elle avait dans l'esprit de les forcer à absorber l'horrible quantité de nourriture qu'elle avait rassemblée.

Ajoutons qu'elle avait fait brûler des parfums dont l'odeur se mêlait à celle des sauces, qu'elle appelait,

grondait et invectivait ses domestiques. Elle suait, soufflait et crevait dans sa peau devenue complétement garance. Elle semblait un hanneton apoplectique.

. . . .

C'était là l'origine de sa liaison avec madame Vanerey. Du reste, quoiqu'elles l'évitassent de leur mieux, ces dames ne pouvaient paraître lui savoir mauvais gré de son empressement.

Aussi, une fois le mariage de sa fille décidé, n'eut-elle rien de plus pressé que d'aller faire une visite à madame de Vanerey, qu'elle n'avait jamais vue à Paris. Elle pensa qu'il serait bien flatteur pour elle d'avoir *ses deux chères amies* au mariage de Louise.

Elle se para donc comme pour une grande soirée, et arriva chez madame de Vanerey vers midi, heure où se font en province les visites du matin. Elle avait trois plumes jaunes sur un chapeau de la même couleur, sous prétexte que *le jaune est le fard des brunes;* elle était en outre parée d'une robe verte changeante, avec des souliers de prunelle noire attachés par des cordons blancs; ses gants étaient en tricot de soie à larges mailles, pour ne pas cacher ses bagues,

Madame de Vanerey était à peine levée ; elle dissimula de son mieux l'embarras que lui causait cette visite si matinale et si imprévue, qu'elle pouvait mettre dans la classe des *tuiles*.

On fut enchanté de se revoir.

De loin, il n'y avait rien de si simple pour madame Leloup que d'inviter ses intimes amies à assister au mariage de sa fille.

Mais, de près, sa liaison avec madame de Vanerey se présentait à elle sous son véritable jour, et la chose de-

venait plus difficile; aussi n'aborda-t-elle pas la question brusquement.

« Il fait beau temps aujourd'hui, » dit-elle.

La chose n'était pas contestable; madame de Vanerey ne répondit que par un signe d'assentiment.

« Moi, ajouta madame Leloup, je préfère de beaucoup le soleil aux temps humides. »

Elle continua sur ce ton, et, après mille détours, elle arriva à annoncer à sa voisine le mariage de Louise. « Nous n'avons pas ici de parents, pas d'amis; j'ai pensé que peut-être vous voudriez honorer de votre présence le mariage de Louise, à laquelle vous avez toujours daigné prendre quelque intérêt. »

En attendant la réponse, elle était si perplexe que madame de Vanerey ne crut pas devoir lui refuser. Ce point conquis, elle obtint encore qu'un cousin de madame de Vanerey accompagnerait ces dames. Elle se retira enchantée, et annonça à Hugues : « Mon amie, madame la comtesse de Vanerey, et la baronne, sa fille, assisteront à votre mariage, et aussi monsieur le chevalier Stanislas, baron de Vanerey, chevalier de Saint-Michel et de Saint-Louis. »

Quelques jours après, on présenta Hugues aux dames de Vanerey.

La veille de la signature du contrat, madame Leloup prit à part son gendre et sa fille.

« Écoutez-moi, mon cher Hugues, lui dit-elle; je suis coupable envers vous, mais rien n'est fait encore, et je suis prête, ainsi que ma fille, à vous rendre votre parole; je vous ai trompé. Mon bien est fort entamé, quelques dépenses folles pour l'éducation de ma fille chérie m'ont ruinée; je n'ai plus aujourd'hui qu'une

valeur de cent mille francs à partager avec vous. »

Hugues fut frappé comme d'un coup de foudre.

Il aurait bien accepté, et avec joie, une semblable condition avec Thérèse qu'il aimait; son travail eût fait le reste; mais il épousait Louise parce qu'il la voyait malheureuse à cause de lui, parce qu'il se croyait oublié de Thérèse, parce qu'il voyait, dans les cent mille francs qu'elle devait avoir en dot, la base d'une vie calme, sans inquiétude, sinon heureuse, toute livrée aux arts; et aussi dans la fortune de la mère, qui devait lui revenir, un sort assuré pour les enfants de Louise.

Il ne voulait pas épouser Thérèse, parce qu'il ne se trouvait pas assez riche ; Thérèse qu'il aimait, Thérèse pour laquelle il aurait travaillé de si bon cœur ; et il allait épouser Louise, qu'il n'aimait pas, à peu près dans les mêmes conditions.

Cependant, comment dire à une femme, à une jeune fille : « Je vous épousais avec cent mille francs ; vous n'avez plus que cinquante mille francs, je ne vous épouse plus? »

La mère ajouta : « Je vous l'ai dit, vous êtes le maître de rompre tout; oubliez le scandale que cela causera, ne pensez pas à l'étonnement de madame la comtesse de Vanerey, de la baronne sa fille, et de monsieur le chevalier Stanislas de Vanerey; ne songez pas à ma pauvre fille qui vous aime, à moi si heureuse d'être votre mère, et qui mourrai de désespoir. Abandonnez-nous. »

Louise pleurait. Hugues lui prit la main et dit : « Vous serez ma femme ; nous nous retirerons à la campagne, nous serons un peu plus pauvres.

— Venez sur mon cœur, mes enfants, » s'écria madame Leloup.

Mais Louise avait plus envie de tomber aux pieds de Hugues que dans les bras de sa mère ; et Hugues eût voulu tomber dans un précipice sans fond.

« Ah! ajouta madame Leloup, je vivrai avec vous ; je vous donne dès aujourd'hui *ma fortune;* tout ce que j'ai est à vous. »

Le jour du contrat, il arriva que les biens ne se trouvèrent plus que de soixante mille francs ; que madame Leloup ne donnait que vingt mille francs à sa fille ; que l'on mariait les conjoints sous le régime dotal, ce qui ôte au mari la disposition des biens de sa femme ; que ces vingt mille francs devaient être pris sur une terre que l'on vendrait ultérieurement ; que quatre mille francs seraient alloués à Hugues à titre de frais d'installation ; que ces quatre mille francs seraient pris sur les vingt mille : ce qui lui laissait à peu près huit cents francs de rente.

Hugues fit quelques observations ; alors madame Leloup s'écria que rien ne lui coûterait pour assurer le bonheur de *ses enfants*, qu'elle donnait tout ce qu'elle possédait. Le notaire et un parent éloigné de madame Leloup se récrièrent sur cet excès de générosité.

On ajouta au contrat que madame Leloup donnait à sa fille ses soixante mille francs, à la charge par Hugues de faire à sa belle-mère une pension viagère de deux mille francs ; ce qui laissait les choses à peu près dans le même état qu'auparavant.

« Ah! dit-elle, mon amie, madame la comtesse de

Vanerey, me le disait bien l'autre jour : « Il n'y a pas » de plus grand bonheur que de se sacrifier pour une » fille chérie. »

Hugues signa. Louise signa.

Hugues passa la soirée avec l'oncle Jean. Celui-ci était plus habile que son neveu et lui montra clairement sa situation. Il avait accepté des charges énormes que seraient fort loin de compenser les minimes avantages du contrat. L'apparente générosité de madame Leloup ne servirait qu'à l'obérer davantage.

« Cher oncle, répliquait Hugues, j'ai averti la mère et la fille que nous vivrions à la campagne ; que nous ne verrions pas le monde, parce que je ne voudrais pas aller en parasite chez des gens que nous serions trop pauvres pour recevoir.

— Ont-elles compris ton sacrifice? Un artiste, avec peu d'argent, est très-bien reçu partout, sur le pied de la plus cordiale égalité. Tu renonces aux plaisirs et aux avantages du monde. Mais si tu es amoureux, il n'y a rien à dire.

— Je ne suis pas amoureux.

— Alors tu es fou.

— Non, mais je crois mon honneur engagé. Elles ont paru consentir de grand cœur à tous mes arrangements. J'ai déjà loué une petite maison ; elle est presque prête pour nous recevoir.

— Songe bien, dit l'oncle, à ce que tu fais ; tu sacrifies ton avenir à ce que tu crois l'accomplissement d'un de-

voir; tu seras malheureux et tu n'accompliras pas ce prétendu devoir... »

Ici l'oncle Jean donna, contre le mariage qui se faisait le lendemain, tant et de si bonnes raisons, que Hugues lui avoua qu'il n'était pas encore décidé, et qu'il comptait sur l'insomnie de la nuit pour prendre une résolution.

« Les raisons pour mon mariage, les raisons contre, se balancent parfaitement; un fétu ferait pencher la balance d'un côté ou de l'autre. »

Au même moment, madame Leloup disait à sa fille : « Ne t'effarouche pas de l'apparente sévérité de ton mari. Crois-moi, tu es jolie; il sera enchanté de te faire voir; il ne tardera pas à revenir à Paris. Nous irons dans le monde, nous irons aux spectacles, nous recevrons. Une femme un peu adroite finit toujours par faire faire à son mari ce qu'il lui plaît. Sans me citer, j'en connais mille exemples, et dans la classe la plus distinguée de la société. Madame la comtesse de Vanerey, mon amie intime, a fait quitter le *métier des armes* à feu monsieur le comte de Vanerey, tout passionné qu'il était pour la vie militaire. »

De tout cela Louise n'écoutait ni n'entendait un seul mot : elle se mariait le lendemain. Deux toilettes étaient étalées sur des fauteuils : une surtout, en satin blanc, lui faisait doucement battre le cœur.

A ce moment, il se passait des choses qui devaient nécessairement faire pencher la balance contre le mariage de Hugues. Pour en bien juger, il nous faut retourner à Étretat, quelque temps avant la signature du contrat qui mariait les fortunes de Hugues et de Louise.

Ici l'auteur brise et jette au feu la changeante et chatoyante plume de colibri avec laquelle il a écrit jusqu'ici.

Il prend, pour continuer l'histoire de son héros, une plume d'un noir corbeau qu'il a tué ces jours passés dans la neige.

Un soir, comme la mer commençait à monter, Vilhem marchait rapidement pour pouvoir arriver à temps à la porte d'aval, en revenant d'Antifer, où il était allé visiter quelques filets. Une large bande de pourpre s'étendait à l'horizon, vis-à-vis d'Etretat. Quelques lames, qui venaient blanchir à leurs pieds, avertissaient les laveuses qu'il était temps de ramasser le linge.

Thérèse, qui était venue sur le bord de la mer pour surveiller ses laveuses, s'était rapprochée de la porte d'aval et, debout sur la grève, se livrait au recueillement de cette heure mystique. Elle était plongée dans de mélancoliques rêveries; puis elle s'amusa à tracer sur un sable fin le nom de Hugues et le sien.

Une lame glissa sur la rive, et, quand elle retomba à la mer, les deux noms étaient effacés, et n'avaient laissé aucune trace sur le sable uni. Thérèse leva les yeux au ciel.

A ce moment, Vilhem avait passé sous l'ogive et reconnu le beau profil de la fille du clerc. Il comprit la douleur de ces yeux levés au ciel, et devina les larmes qui les humectaient sans couler.

Il approcha d'elle comme elle écrivait encore les deux noms que la lame effaça comme la première fois.

« Pauvre enfant ! » dit-il.

Thérèse se retourna et leva sur lui un regard de reconnaissance. De tous les gens qu'elle voyait, Vilhem

était le seul qui comprît ses douleurs; quoiqu'elle ne lui eût jamais dit un mot, elle le regardait comme son confident. Il arrivait à propos. Elle se voyait seule au milieu de cette immensité; ses yeux s'étaient levés vers le ciel comme son seul refuge; mais le ciel était bien haut, quoique, le soir, l'ombre semble l'abaisser et le rapprocher de nous. Cette voix de Vilhem, cette voix qui compatissait à ses douleurs, sans qu'elle eût besoin de les dire, l'émut doucement; elle tendit la main au pêcheur.

« Pauvre enfant, dit Vilhem, vous êtes bien malheureuse; je crains que votre douleur ne soit que trop bien fondée; mais, quelle que soit la vérité, elle sera moins pénible que l'incertitude qui vous tue. Dans trois jours, je partirai pour Paris : je saurai tout et vous dirai tout.»

— Vilhem, dit la fillle du clerc, Dieu seul a pu vous inspirer une si bonne pensée; si vous saviez comme depuis quelque temps j'en suis persécutée! D'abord je voulais y aller moi-même; mais je n'ai pu lutter un seul instant contre la terreur d'un voyage seule. Et puis que ferais-je une fois à Paris? Je mourrais de peur et de honte. J'avais bien pensé à vous, mon ami, et je crois bien que j'aurais fini par vous prier de partir.

— Je partirai dans trois jours, répéta Vilhem.

Toutes les blanchisseuses étaient parties; Vilhem et Thérèse retournèrent ensemble chez maître Kreisherer. Le maître de musique était malade.

Le vent, qui tournait à l'ouest, devint très-violent vers la dixième heure du lendemain. Un grand nombre de pêcheurs étaient sur la plage, et regardaient avec quelque inquiétude les progrès du mauvais temps.

D'épaisses vapeurs grises pesaient sur la mer, qui se

gonflait et blanchissait au loin en lames courtes et pressées qui se brisaient les unes sur les autres; des coups de vent subits et tourbillonnants emportaient au loin l'écume que les lames en se retirant laissaient sur le galet.

« Grâce à Dieu, disait Samuel Aubry, il n'y a personne dehors.

— Et, ajouta un autre maître, il n'y a qu'un fou qui serait sorti aujourd'hui; le mauvais temps ne nous a pas pris en traître : depuis ce matin, le vent tourne au *suroué*. »

Quelques laveuses, qui seules avaient bravé le mauvais temps, s'entretenaient à la fontaine.

« La pauvre fille est tout de même bien triste.

— Voilà ce qu'il arrive à toutes ces belles demoiselles; il leur faut des messieurs, et elles se font attraper.

— On n'abandonne pas une fille tant qu'elle a quelque chose à donner.

— Elle ne pleurerait pas tant si elle avait été plus sévère. Et hier, elle semblait croire qu'il allait venir sur quelques rayons du soleil couchant; maintenant le jeune homme a pris sa volée, et il n'approchera pas plus d'Étretat, qu'un goëland par un vent de terre.

— Cette pauvre fille, c'est malheureux tout de même. Qui est-ce qui voudra l'épouser à présent? Certes, je ne lui donnerais pas mon fils.

— Ni moi.

— Ni moi. »

La mer était tellement grosse que les laveuses ne purent rester.

— « Eh bien! dit Samuel Aubry, voici là-bas un chasse-marée vigoureusement battu. »

Tous les regards se tournèrent à l'horizon

« Ce n'est pas un chasse-marée; l'embarcation que nous voyons est moitié moins grosse.

— Diable ! je ne la vois plus.

— Ah ! si, la voilà sur la pointe d'une vague.

— Plus que ça de tangage, merci !

— J'aime mieux qu'ils soient dehors que moi.

— Mais, voyez comme il a l'air d'atterrir.

— Bien mieux, il arrive, et d'une bonne vitesse, vent arrière, un joli vent !

— Mais c'est un bateau d'Étretat !

— Pas possible !

— Voyez, attendez quand nous le verrons en flanc Tenez, voyez la chique ! »

Tout le monde s'écria : « C'est un bateau d'Étretat. »

Ce que l'on appelle *la chique,* à Étretat, n'est autre chose que le beaupré, c'est-à-dire le mât horizontal qui s'allonge en montant au-dessus de la proue. Les bateaux d'Étretat ont le beaupré incliné en bas, au lieu que les autres embarcations le portent dans un sens opposé.

On s'empressa de compter les bateaux.

Il ne manquait que le canot de Vilhem Girl.

« Aussi bien, il n'y a que lui pour aller à la mer par un temps pareil, comme si un marin n'était pas toujours sûr de mourir dans l'eau tôt ou tard, sans aller ainsi s'exposer à plaisir ; et puis engagez-le à sortir par un temps superbe, il se couchera sur l'herbe et ne bougera pas.

— Je ne donnerais pas dix mesures de harengs de Vilhem et de son canot.

— Oh ! il connaît la côte.

— Il ne suffit pas de connaître la côte. Comment

voulez-vous qu'une mauvaise coquille de noix lutte contre un vent et une mer aussi durs?

Cependant le canot approchait, et on distinguait déjà les voiles brunes et tannées de Vilhem ; elles étaient à demi serrées, et le canot bondissait sur les lames.

Néanmoins il ne déviait guère de sa ligne, et il finit par arriver.

Tout le monde lui prêta la main, et on hissa le bateau sur le galet.

Vilhem en sortit avec Schütz et un pêcheur qu'il emmenait ordinairement. Celui-ci était horriblement pâle.

On fit des reproches à Vilhem. « Ah ! dit-il, j'avais besoin d'argent, et j'espérais prendre des maquereaux ; mais je n'ai pas *eu la chance.* Heureusement que j'ai une autre ressource.

Le lendemain il alla trouver monsieur le maire au moment où il arrivait sur le perré avec monsieur Bernard et Roland.

« Est-il vrai, dit-il à monsieur le maire, que vous donnez votre démission et que vous ne voulez plus *gouverner* la commune ? »

Monsieur le maire fut un peu étourdi de cette question, lui qui serait mort de chagrin du jour où il aurait perdu ses dignités.

« Eh ! qui a pu, maître Girl, vous dire une pareille sottise ?

— On en parlait au Havre, dit maître Girl, lors du dernier marché ; c'est un maréyeur qui me l'a rapporté; et je l'ai cru d'autant plus facilement qu'il me semble que, depuis quelque temps, monsieur le maire ne s'occupe plus de ses administrés avec le même plaisir. Il y

a fort longtemps que l'on n'a assemblé le conseil municipal et que monsieur le maire n'a parlé. Cependant il y a quelques désordres dans la commune; les cultivateurs et les pêcheurs ne peuvent s'accorder : quelques bons avis aux uns et aux autres ne seraient pas hors de saison. Monsieur le maire voudra bien m'excuser si je lui donne des conseils ; je n'y suis porté que par l'intérêt que je porte à la commune.

— Vous n'avez pas tout à fait tort, maître Vilhem Girl, reprit le maire; et je suis tellement de votre avis que j'avais déjà jeté mon discours sur le papier ; mais cela était d'un style trop élevé, d'un ordre d'idées trop abstrait pour être compris par nos habitants. J'aurai donc recours à vous, maître Girl ; faites-moi un petit discours comme le dernier, il n'était pas trop mal; moi je me laisse trop emporter par mes habitudes de haute éloquence. »

Vilhem s'inclina. Le lendemain matin il porta son discours, en reçut le prix, et alla trouver Thérèse en costume de voyage.

« J'ai l'argent nécessaire, dit-il; ce n'a pas été sans peine, mais je l'ai. Je pars.

— Quoi ! dit Thérèse, déjà!

— Le troisième jour, comme je l'avais annoncé. »

Thérèse l'accompagna jusqu'à la sortie du pays. Elle cueillit une branche d'ajonc, et dit à Vilhem : « S'il ne m'a pas oubliée, donnez-lui cette branche : cela lui rappellera les côtes d'Étretat. Mais s'il n'est plus temps, rapportez-moi la branche, vous n'aurez rien à me dire ; en la voyant, je connaîtrai mon sort, je saurai m'y soumettre. Jamais vous ne me parlerez de lui. »

Puis elle baisa la grosse tête de Schütz, qui bondis-

sait de joie de se mettre en route : elle pensait que Hugues lui ferait peut-être la même caresse.

Vilhem la quitta. « Le quatrième jour au soir, dit-il, je serai à Paris ; je me reposerai un jour, et le neuvième j'arriverai ici. »

Quand elle l'eut perdu de vue, elle s'écria :

« Bon voyage ! portez-lui ce qu'il m'a laissé de mon cœur et de mon âme »

Puis des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

D'après un calcul assez savant que j'ai fait, et dont je ne ferai pas subir les détails, Vilhem, qui s'était fixé d'avance le chemin de chaque jour, serait arrivé à la porte de Hugues précisément au moment où celui-ci disait à l'oncle Jean :

« Un fétu ferait pencher la balance d'un côté ou de l'autre. »

Et, sans aucun doute, le mariage eût été rompu ; Hugues aurait su combien Thérèse l'aimait ; il se serait enfui et serait retourné avec Vilhem Girl à Étretat.

Mais Vilhem éprouva en route un retard de six heures.



Non loin de Rouen, Vilhem se trouva dans une auberge, prit sur une armoire un morceau de papier pour allumer sa pipe : il fut singulièrement surpris en reconnaissant l'écriture de l'étudiant.

Il lut ce que contenait le papier : c'était la moitié d'une lettre déchirée.

Voici ce qui restait :

« J'aime
de me
Thérèse :
Rien ne pourra
m'en séparer
beaucoup plus

« Hug

Vilhem chercha sur l'armoire dans l'espoir de trouver l'autre morceau de cette lettre.

Une fille de l'auberge lui dit qu'elle avait vu, le matin, un garçon de charrue déchirer un papier, remettre la moitié sur l'armoire, et faire du reste un cornet pour mettre du tabac à fumer.

« Il l'aura encore, dit-elle, s'il ne s'en est pas servi pour allumer sa pipe. Il reviendra à la nuit. »

Vilhem apprit qu'un jeune homme, dont le signalement convenait parfaitement à l'étudiant, avait passé, quelque temps auparavant, avec deux femmes ; qu'il avait beaucoup écrit et laissé quelques brouillons; qu'il n'était pas impossible que ce papier vînt de lui.

Vilhem attendit le garçon de charrue. Cette lettre, dont le sens paraissait si favorable à Thérèse, l'intéressait vivement.

Le garçon avait encore son cornet et le donna à Vilhem. Voici ce que contenait le second fragment :

beaucoup que ton marchand s'avise
proposer cent francs de ma copie de sainte
c'est ce que j'ai fait de mieux.
dans aucun cas,

s'il ne m'en offre
d'argent.
UES. »

C'est ainsi que Vilhem perdit six heures et n'arriva que le lendemain du jour où il devait naturellement arriver, et où sa présence eût eu une influence si heureuse.

Le mariage se fit comme tous les mariages. Madame Leloup et sa fille étaient éblouissantes ; les dames de Vanerey étaient bien mises, sans être précisément parées. Il y eut ensuite un splendide déjeuner ; Hugues ne mangea pas. En sortant de l'église, il avait frissonné en entendant tout à coup retentir à ses oreilles ce sifflet par lequel Vilhem avait coutume d'appeler Schütz sur les grèves d'Étretat. Hugues ne tarda pas à chasser de son esprit l'idée impossible que Vilhem fût à Paris ; mais il se rappela si vivement Étretat, la mer, la petite fenêtre et Thérèse, que, bien que Louise fût jolie en costume de mariée, il ne put s'empêcher d'être fort distrait.

Madame Leloup prit Hugues à part et lui dit : « *Mon gendre*, j'aurai besoin de votre bourse demain matin ; une bagatelle, trois cents francs. »

Hugues avait reçu mille francs du notaire, il donna à madame Leloup ce qu'elle demandait ; les trois autres mille francs ne devaient lui être donnés qu'un mois plus tard. Les frais de l'église, les voitures, tout fut payé par lui.

La maison que Hugues avait louée à la campagne ne pouvait être prête que quelques jours plus tard ; il avait fait arranger son atelier pour y recevoir provisoirement sa femme.

Après dîner, il s'absenta un moment et courut chez des camarades. Il n'avait plus d'argent et voulait faire escompter le billet de neuf cents francs que lui avait fait un marchand de tableaux quelques mois auparavant. « Parbleu, dit Émile, voici précisément monsieur, un ancien avocat, qui te trouvera un escompteur; donne-lui ton effet, et d'ici à trois jours tu auras ton argent. » L'ex-*avocat* s'inclina et mit l'effet dans son portefeuille. C'était un homme de moyenne taille, la figure large, des sourcils presque détruits sur des yeux un peu divergents, le teint blafard, les cheveux rares et plats. Il était grave et silencieux.

Hugues, enchanté d'avoir si promptement terminé son affaire, se hâta de rejoindre ces dames. Madame Leloup avait conduit sa fille dans l'atelier de l'étudiant; elle-même partait le lendemain pour le Havre, d'où elle devait expédier ses meubles et ceux qu'elle destinait à sa fille, aux termes du contrat.

Pendant l'absence de Hugues, elle avait dit aux dames de Vanerey : « C'est un jeune homme de talent, que la fortune n'a pas comblé de ses faveurs. Je lui donne ma fille pour faire sa fortune ; les arts n'enrichissent guère. »

A quoi on avait nécessairement répondu : « Il n'oubliera probablement pas votre générosité; il vous en récompensera par le bonheur de Louise. »

Lorsque Hugues eut monté ses quatre étages et qu'il se trouva seul avec Louise dans cette chambre où elle l'attendait, quoiqu'il ne fût pas amoureux d'elle, il se sentit doucement frémir.

Mais que devint-il quand il trouva sur sa cheminée une branche d'ajonc en fleur ?

L'image de Thérèse se présenta à lui avec une vérité

poignante; il fut obligé d'ouvrir la fenêtre pour prendre l'air et se remettre. Puis il s'oublia à la fenêtre. La nuit et le silence permettaient aux souvenirs de descendre du ciel avec la lueur des étoiles. Le doux visage de Thérèse à la petite fenêtre, les feuilles vertes de la vigne touchant sa blonde chevelure, sa voix si pure à l'église, ce serrement de main le jour où l'Océan avait failli engloutir Étretat, et où il avait senti leur sang à tous deux se mêler et se confondre dans ses veines ; tout lui rappela le passé, jusqu'au vent qui agitait ses cheveux, comme lorsqu'il venait d'Antifer sous la falaise. Il leva les yeux au ciel, comme si son passé eût été là haut, comme s'il n'était arrivé à sa destinée présente qu'en tombant du ciel sur la terre.

Un moment il se dit : « J'ai lâchement trahi et abandonné Thérèse. Que pense-t-elle, que fait-elle en ce moment? »

Puis il songea que, douze heures plus tôt, il était encore temps de fuir; que Louise n'était pas sa femme.

Il regrettait la douce joie de Thérèse de le voir arriver à Étretat, leur noce dans cette église mystérieuse, la musique de maître Kreisherer ; le suave et faible parfum des fleurs d'ajoncs dans une nuit d'été, alors que lui et Thérèse, devenue sa femme, se promèneraient au bord de la mer.

Et il respirait les fleurs d'ajonc.

Il est difficile de dire ce qui serait arrivé de ces rêveries, si l'étudiant n'eût senti à un léger embarras de son cerveau qu'il allait s'enrhumer en restant dehors plus longtemps. Il trouva alors des arguments contre Thérèse. Elle n'avait pas répondu à sa lettre, et, à tout prendre,

c'était elle qui l'avait abandonné. Puis il n'avait pas le droit d'abandonner cette jeune Louise.

Il jeta les fleurs d'ajonc par la fenêtre, la renferma brusquement et se mit au lit.

Le lendemain il se leva de bonne heure, sans réveiller Louise, et alla visiter leur maison et presser les ouvriers. En sortant, il trouva le bouquet d'ajonc qu'il avait jeté par la fenêtre ; il le ramassa et le mit dans sa poche.

Je ne sais trop quelle impression ce bouquet pouvait faire sur l'étudiant ; mais, pour moi, cela me rappelle tellement les falaises d'Étretat, que je ne puis m'empêcher de retourner auprès de Thérèse.

Le neuvième jour, au coucher du soleil, Thérèse attendait le retour de Vilhem, ainsi qu'il l'avait promis ; mais elle n'avait plus, même pour un ami, cette confiance que Hugues avait une fois trompée ; et d'ailleurs, quoiqu'elle eût demandé mille fois au ciel de lui donner la plus triste certitude au lieu de ses anxiétés, elle n'eût pas été fâchée que le moment d'apprendre la vérité fût encore retardé de quelques heures.

Elle rentrait donc chez le maître de musique qu'elle n'avait quitté que quelques instants à cause de son état de souffrance, lorsque des pas se firent entendre autour d'elle.

Elle s'appuya sur un bateau tiré sur la terre, et son sang s'arrêta dans ses veines.

Vilhem revenait seul : Schütz s'était perdu à Paris. Il l'avait cherché une demi-journée, et était parti les larmes

aux yeux. Arrivé, il avait cueilli sur la côte une autre branche d'ajonc, et il la montra à Thérèse. Elle ne prononça pas une syllabe; jamais, depuis, elle ne demanda une explication à Vilhem, et celui-ci ne lui en donna aucune.

Elle ne s'occupa plus que de soigner son père. Quelquefois, au soleil couchant, lorsqu'il dormait, elle allait encore errer sur la grève; elle ne regardait plus l'horizon qui n'avait plus rien à lui promettre, ni le ciel auquel elle n'avait plus rien à demander : elle écoutait sur le galet le bruit monotone de la lame, qui endort l'esprit dans une douce nonchalance. Elle ne rêvait plus, elle ne se souvenait plus, elle était brisée.

Mais d'autres se souvenaient, et, à la fontaine, les laveuses déchiraient odieusement la triste Thérèse. On paraissait s'apitoyer sur le sort d'une pauvre fille trompée, et Dieu sait tout ce qu'on attachait d'injurieux à ce mot : *Trompée !*

A l'église, les autres filles chuchotaient en la regardant. Il vint même un moment où l'on attribua sa pâleur à des causes dont le soupçon l'eût fait mourir de honte.

Un jour même, monsieur le maire, jouant aux dominos avec monsieur Bernard, dit un peu plus légèrement qu'il n'appartenait de faire à un magistrat : « Le clerc meurt du chagrin que lui a causé l'inconduite de sa fille... A moi la pose. »

A quoi monsieur Bernard répondit : « Quatre partout. »

Quelques pêcheurs entouraient les joueurs, et, le soir, chacun en parla chez lui. Le lendemain les femmes dirent à la fontaine : « Ce n'était que trop vrai; monsieur le maire l'a dit lui-même en jouant aux dominos ; il est furieux contre elle, et, si ce n'était le pauvre clerc qui meurt de

chagrin, il la chasserait de la commune. Il n'y a que ces mijaurées, ces dédaigneuses, pour faire pis que les autres et se laisser ainsi tourner la tête par le premier venu. »

Je ne me soucie guère de nommer l'endroit où Hugues avait choisi sa maison. Ainsi que je crois l'avoir déjà dit, aucune des personnes qui composent ce récit n'est probablement notre contemporaine ; mais cependant je sais un homme qui a été pour quelque chose dans ces événements, et je craindrais, en précisant certains lieux, de lui rappeler trop vivement des circonstances qu'il a envie d'oublier. Nous nous servirons donc de la lettre que les mathématiciens ont consacrée à l'*inconnu*, et nous désignerons par X le séjour de Hugues et de sa femme. C'était à quatre lieues de Paris.

C'était une jolie petite maison, avec des volets verts ; une cour sur le devant, un jardin derrière. Ce jardin s'ouvrait sur un bois.

La maison était décorée sans luxe, mais avec un excellent goût. La chambre de Louise était tendue de la couleur qu'elle préférait : ce dont Hugues s'était informé sans lui apprendre ce qu'il voulait faire de cette connaissance.

Le jardin était planté de fleurs et bien sablé, pour qu'elle pût s'y promener en tout temps sans craindre l'humidité.

Madame Leloup avait envoyé trois charrettes de meubles au nombre desquels étaient des armoires plus hautes que les chambres, des chenets plus grands que les ché-

minées, des tonnes pour la lessive, dans lesquelles il eût été plus facile de faire entrer la maison, qu'il ne l'eût été de les faire entrer dans la maison : deux cents pots à fleurs ; une voie de bois à brûler ; une table pour soixante couverts, cinq lits complets.

Le tout coûtait huit cents francs de transport, que Hugues dut payer au roulage. Il meubla à peu près convenablement l'appartement de sa femme, et entassa le reste dans celui destiné à madame Leloup. Il meubla son atelier de son mobilier de garçon.

Quand il s'était présenté chez le notaire pour recevoir les trois mille francs qui lui revenaient, on lui avait présenté un mémoire ainsi conçu :

Honoraires du notaire, frais d'enregistrement, etc., 1,151 fr.

On lui remit dix-huit cent quarante-neuf francs. Il retourna chez Émile; l'ex-avocat n'avait pu encore escompter le billet ; on l'avait envoyé à Rouen avec un bordereau, et on ne pouvait tarder à renvoyer ou le billet ou l'argent. Du reste, l'ex-avocat, qui vendait des chaînes de montre, voulut lui en faire prendre et lui demanda sa pratique.

Où en suis-je de mon histoire? J'ai abandonné un moment la plume pour aller voir par mes yeux quelque chose qui me donnait du souci. Il y a dans mon jardin un jeune tilleul fort exposé au vent : l'ouragan de cette nuit m'inquiétait. Je l'ai trouvé debout, balançant fièrement ses jeunes branches, dont la séve, qui va bientôt

jaillir en bourgeons, colore déjà les sommités d'une teinte purpurine.

Je suis donc tout à vous, mes chers lecteurs.

Pendant quelque temps, la vie se passa pour Hugues assez douce et tranquille.

Louise était heureuse, chaque jour amenait de nouveaux soins ; elle était maîtresse de maison, elle commandait.

Elle se levait tard, et Hugues avait encouragé cette habitude qui lui donnait le matin plusieurs heures de liberté dont il se servait pour aller errer dans les bois ; puis il rentrait pour déjeuner avec Louise ; après le déjeuner, il travaillait dans son atelier jusqu'au dîner ; puis il se promenait encore, quelquefois avec elle, le plus souvent seul. Il pensait quelquefois à Thérèse ; il lui semblait que Thérèse manquait sous les riches tentes vertes que forment les chênes sur les tapis de mousse.

Quelquefois il cueillait des fleurs dans le bois, et, au moment de rentrer, il les jetait. Il y avait une telle alliance dans son esprit entre les magnificences de la nature et son amour pour la fille du clerc, qu'il ne pouvait se décider à donner à une autre les fleurs qu'il avait cueillies en pensant à elle.

Il lui semblait que Thérèse manquait à ses heures de solitude et de travail, à ses moments de rêverie et de méditation.

Alors il sortait du coffre où il l'avait renfermée la branche d'ajonc toute sèche, qu'il avait conservée ; il y

cherchait un parfum dissipé et des souvenirs toujours frais.

Puis il songeait aussi à Louise. « J'ai promis au ciel, à elle, à moi-même de la rendre heureuse; il faut qu'elle le soit. »

Et il croyait devoir compenser par des attentions, des soins, de l'affection, tout ce que la jolie fille d'Étretat avait gardé de son âme. Il menait Louise promener ou lui faisait quelque présent; mais il y avait des allées du bois où il n'allait jamais avec elle.

Quelquefois il allait à Paris pour vendre ses tableaux et ses dessins; l'ex-avocat avait disparu, et personne n'en avait plus de nouvelles; mais son travail lui donnait à peu près l'argent suffisant.

Un jour, comme il revenait de Paris, il trouva un homme qui l'attendait avec une lettre de madame Leloup. Cet homme venait du Havre.

« Mon cher fils,

» Je n'arriverai guère auprès de vous et de ma chère enfant que dans un mois; nos terres sont plus difficiles à vendre que je ne l'avais supposé ; mais cela vous importe peu, puisque, aux termes du contrat, je dois vous payer l'intérêt de la dot de Louise jusqu'au placement du capital sur l'État ; je ne pense pas que vous usiez du droit rigoureux que vous avez de faire vendre judiciairement mes biens dans un délai de quatre mois.

» J'ai pensé que vos affaires vous conduisent quelque-

fois à Paris ; que, par les voitures publiques, le trajet est long et désagréable ; j'ai voulu vous faire présent d'un cabriolet. Un cheval n'est pas dispendieux à la campagne; il vous coûtera moins que les voitures publiques. Je vous envoie le cheval à petites journées, et le cabriolet par le roulage.

» Votre bonne mère. »

« *P. S.* J'espère, mon cher gendre, que vous n'avez pas négligé de voir nos amies, les dames de Vanerey. »

A madame Louise***.

« Ma chère fille,

» J'envoie à ton mari un présent auquel il sera, je crois, assez sensible : c'est un cheval et un cabriolet. Ce présent, du reste, si tu es adroite, ne te sera pas moins agréable qu'à lui ; malgré la résolution de Hugues, il ne pourra te refuser de te conduire à Paris, d'abord quelquefois, puis ensuite plus souvent jusqu'au moment où nous obtiendrons de lui qu'il s'y établisse tout à fait.

» J'espère que tu ne permettras pas, quand vous irez à Paris, en soirée ou au spectacle, que l'on laisse seule à la maison ta pauvre mère qui, tu le sais, n'a reculé devant aucun sacrifice pour *t'établir* convenablement et assurer ton bonheur.

» Je t'embrasserai avant un mois d'ici. Tu m'as écrit

que tu avais une domestique dont tu es assez contente : saisis néanmoins la première occasion pour la renvoyer; j'emmène Arthémise, qui me sert depuis cinq ans et qui m'est toute dévouée. J'ai aussi quelqu'un en vue pour remplacer le domestique.

» Je t'embrasse comme je t'aime. »

Le cheval était dans l'écurie ; il était assez beau, quoique peut-être un peu lourd ; mais madame Leloup l'avait, dans son esprit, destiné à traîner trois personnes.

Hugues aimait passionnément les chevaux ; dès le jour de l'arrivée de celui-ci, il alla courir dans le bois, et s'en amusa pendant trois jours comme un enfant.

« Voyez, disait Louise, comme ma mère est bonne, comme elle pense à vous ; comme elle nous aime, de venir *s'enterrer* à la campagne, elle qui a toujours chéri le monde, pour ne pas nous quitter. »

Hugues fut affecté désagréablement de la manière dont Louise avait prononcé ce mot *enterrer*. Il lui sembla que cela était presque un malheur. Il comprit que Louise n'était tout au plus que résignée à la vie retirée qu'il lui avait annoncée avant le mariage ; qu'elle-même se croyait *enterrée* à la campagne. Il songea que peut-être, malgré ses efforts, en lui sacrifiant son propre bonheur, il ne réussirait pas à la rendre heureuse; qu'elle ne tarderait pas à regarder comme des prétextes les excellentes raisons qu'il lui avait données de ne pas vivre à

Paris ; que lui-même peut-être finirait par lui sembler un tyran.

Il se rappela les paroles de l'oncle Jean : « Tu seras malheureux, et tu n'accompliras pas le prétendu devoir que tu t'imposes. »

Il avait perdu Thérèse et ne ferait pas le bonheur de Louise.

Il faut que je risque ici une comparaison : les mécaniciens font des serrures mystérieuses qu'aucune clef ne peut ouvrir ; mais, si le hasard vous fait porter la main sur un des clous de la serrure, le seul entre cent, elle s'ouvre comme par un effet magique.

C'est ainsi que quelquefois un mot prononcé au hasard semble déranger subitement à nos yeux le voile qui nous dérobe l'avenir.

Louise lui sembla folle, ingrate ; cependant il ne pouvait lui faire part de l'impression pénible que lui causait ce mot, sans risquer de paraître injuste et taquin.

En ce moment entra un homme porteur d'une nouvelle lettre de madame Leloup.

« Mon cher gendre,

« Je ne suis pas pour le moment en argent comptant ; j'ai payé le cabriolet, mais je n'ai pu payer le cheval ; j'ai donc tiré sur vous à cinq jours de vue, pour une somme de huit cents francs, que je vous rembourserai lors de la vente de *mes* propriétés. »

En effet, l'homme porteur de la lettre l'était aussi d'un papier ainsi conçu :

« A cinq jours de vue, il vous plaira payer à M.... la somme de huit cents francs.

« Le Havre,

« Veuve Leloup. »

Le porteur venait prier Hugues de mettre sur le papier : « Accepté pour la somme de huit cents francs. » Ce qui lui donnait le droit, au cas où Hugues ne payerait pas à l'échéance, de le faire mettre en prison pendant cinq ans. Car, je le répète, cette histoire se passe assez longtemps avant l'époque où je l'écris, et conséquemment avant la promulgation de la loi qui réduit, je crois, à deux ans l'emprisonnement pour une pareille somme.

Hugues signa de fort mauvaise humeur, et se mit en route pour Paris, afin de ramasser la somme exigible cinq jours après.

Cet incident le contrariait tellement qu'il lui rendit le cheval odieux, et qu'il ne voulut pas s'en servir pour se transporter à Paris.

Chemin faisant, ce mot *enterrer*, et la manière dont Louise l'avait prononcé, lui revinrent à l'esprit. Cela voulait dire :

« Je cède à la volonté de mon mari : je renonce au monde que j'aimerais, où je brillerais, où m'appellent mes goûts, mon âge, ma beauté ; je vivrai tristement à la campagne, dans l'isolement ; je suis victime de mon devoir, martyre de ma soumission.

— Quoi ! pensait l'étudiant, pour elle j'ai abandonné Thérèse, Thérèse que j'aimais ! Je lui ai donne un sort dont Thérèse aurait été si heureuse, et cela ne lui suffit pas ! Allons, allons, dit-il après avoir rêvé, il faut être

indulgent, compenser l'amour que je ne puis lui donner par une tendresse paternelle, par une douce affection ; d'ailleurs, en ce moment, je suis peut-être injuste, aigri par le tracas que me cause la folie de cette femme, qui me fait payer les présents qu'elle se donne l'honneur de faire. »

Quelques jours après, le billet dérobé par l'ex-avocat fut présenté au marchand de tableaux ; celui-ci, que le payement aurait gêné, engagea Hugues à y mettre opposition.

Un jugement intervint trois semaines après, par lequel, attendu que le billet était parfaitement en règle, Hugues était *débouté* de son opposition et le marchand de tableaux condamné à payer le billet.

Le marchand paya le billet et trois cents francs de frais; mais les frais pour le compte de Hugues, qui s'en reconnut débiteur.

Au milieu de sa juste indignation, il rencontra l'ex-avocat. Il le prit au collet.

« Oh! hé! maître Roch, ou plutôt maître fripon, ce jour n'est pas si mauvais, puisque le hasard me procure le plaisir de vous rencontrer. »

L'ex-avocat expliqua comment il avait confié le billet à un homme qui faisait métier d'escompter à un assez raisonnable intérêt; que lui, Roch, était redevable de quelque argent à cet homme, et qu'il s'était approprié la valeur confiée.

« Du reste, ajouta-t-il, je recevrai dans trois mois une somme assez forte, provenant d'un héritage ; je suis prêt à m'engager à vous restituer alors la somme que je vous ai fait perdre, avec les intérêts et les frais. »

Il était possible que la chose fût vraie : Hugues con-

duisit l'ex-avocat chez le marchand de tableaux. Sur la somme totale, neuf cents francs appartenaient à Hugues, qui la passa à l'ordre du marchand de tableaux; celui-ci la fit escompter, et remit à Hugues à peu près onze cents francs, avec lesquels il remboursa un emprunt qu'il avait été obligé de faire pour payer le présent de sa belle-mère,

Il ne dit rien de tous ces ennuis à sa femme: celle-ci le bouda un peu de ses voyages plus fréquents à Paris; mais la douceur que Hugues avait résolu d'employer triompha de tout. Pour lui, il se mit à travailler courageusement; il comprenait que la supercherie de madame Leloup sur sa fortune le condamnait à un travail assidu; il se consolait en pensant aux jouissances que le travail lui-même apporte à l'artiste.

Voici les lettres qui lui arrivèrent à la campagne.

« Monsieur,

« Quand vous étiez un pauvre artiste logeant au cinquième étage, il était fort naturel d'avoir des dettes, et très-honorable de les payer par à-compte; j'ai donc, malgré mon besoin d'argent, consenti de grand cœur à recevoir chaque mois une somme assez modique : vous devez rendre justice à la complaisance que j'ai apportée dans nos relations.

« Mais aujourd'hui, après le brillant mariage que vous avez fait, je vous crois toujours honnête homme, et je ne doute pas que vous ne vous empressiez de solder

notre compte. Je n'attribue ce délai qu'à un oubli de votre part, oubli qu'expliquent assez, du reste, les préoccupations d'un mariage récent.

« Veuillez donc, monsieur, ne pas m'oublier, et recevoir les très-humbles salutations de votre dévoué serviteur,

« N.... »

« Mon cher monsieur,

« Comme votre position actuelle vous permet de ne pas courir après le maudit argent, comme nous tous que la fortune n'a fait qu'éclabousser en allant vous rendre visite, j'ai cru pouvoir remettre à trois mois le payement que j'avais à vous faire demain. Quoique cela ne puisse vous gêner, j'ai dû vous en prévenir et vous faire mes excuses.

« Recevez l'assurance de ma considération très-distinguée,

« M.... »

« Mon cher Hugues,

« Je pars dans deux heures; il m'arrive un billet de cinq cents francs à payer dans deux jours : oblige-moi de le payer ou plutôt d'en donner d'avance l'argent à mon portier; je te rembourserai à mon retour. Comme

je ne puis attendre ta réponse, je compte sur toi et je pars sans inquiétude.

« ÉMILE. »

III.

LES JOURS SE SUIVENT ET SE RESSEMBLENT

Un matin, arriva un cabriolet large, lourd, écrasé, destiné à contenir trois personnes et un domestique : il avait trois feuilles de ressort brisées ; les roues étaient usées et paraissaient avoir été peintes en vert; le coffre était jaune paille et fort éraillé.

On demandait cinq cents francs à Hugues pour le repeindre et le mettre en état de pouvoir rouler : ce n'eût été ensuite qu'une affreuse cage à poulets, Hugues vendit le cabriolet.

Le jour même débarquait à X... madame Leloup. On apportait plus de cartons à chapeau que vous n'en avez jamais vus. Il n'y avait pas une heure que madame Leloup était dans la maison, qu'elle s'était concilié la haine des deux domestiques par les injures qu'elle leur avait adressées au sujet de ses cartons.

Un cocher de voiture publique, qui l'avait amenée, savait dès le soir, et répandit le lendemain dans tout le pays que madame Leloup était une riche propriétaire du Havre; qu'elle avait donné sa fille avec tout son bien à un jeune artiste sans fortune; qu'elle quittait, pour vivre, avec eux, ses terres et ses maisons; que, du reste,

elle connaissait la *capitale* mieux qu'aucune Parisienne, qu'elle y fréquentait les meilleures maisons, qu'elle avait pour amies madame la comtesse de Vanerey et madame la baronne sa fille; qu'il était probablement grand temps qu'elle arrivât pour mettre un peu en ordre le ménage des deux jeunes gens, aussi inexpérimentés l'un que l'autre; que l'ordre est la richesse du pauvre et l'avenir des enfants; enfin qu'elle apportait quarante livres de beurre salé.

La mère et la fille avaient beaucoup à causer. Hugues coucha dans son appartement.

« Mais, dit la mère, quand part cette créature qui te sert de femme de chambre et de cuisinière?

— Je ne sais.

— Comment! n'as-tu pas reçu la lettre où je te recommandais de t'en débarrasser au plus vite?

— J'y ai bien songé, répondit Louise; mais c'est une fille soigneuse, soumise, que l'on ne peut guère prendre en faute, et qui en est si affligée quand cela lui arrive, qu'on n'a pas la force de la brusquer.

— Je ne puis cependant pas renvoyer Arthémise, qui arrive dans deux jours; si je n'ai pas Arthémise, je serai horriblement mal servie; les domestiques de ton mari croiront ne rien me devoir : c'est déjà assez de m'être mise dans sa dépendance en vous donnant toute ma fortune. Je me charge, moi, de trouver en faute cette domestique *si précieuse*. Avoue que tu as un peu oublié ta pauvre mère! ta mère qui n'a jamais hésité à te sacrifier tout au monde! »

Il est bon d'expliquer, une fois pour toutes, que madame Leloup, en ayant l'air de donner sa fortune à son gendre, lui avait imposé une rente qui était précisément

égale à celle qu'il devait recevoir; que, loin d'avoir fait un sacrifice, madame Leloup devait trouver de grands avantages à vivre dans la maison de sa fille; et que le malheureux Hugues était doublement accablé d'un bienfait ruineux.

Le lendemain, dès que la domestique entra chez madame Leloup, celle-ci l'interpella :

« Et où avez-vous donc servi, que vous n'avez pas appris à bassiner un lit également? J'ai eu horriblement froid toute la nuit. Ah! j'avais raison de me dépêcher d'arriver; j'ai bien des choses à mettre au pas. D'abord vous vous levez trop tard.

— Je demande excuse à madame; monsieur nous a ordonné d'être levés à sept heures, et il est sept heures moins un quart.

— Je vous dis que vous vous levez trop tard. Je ne sais pas si c'est monsieur qui vous l'a ordonné, mais vous voudrez bien ne jamais répondre quand je vous ferai une observation : et je vois d'avance que j'en aurai plus d'une à vous adresser. Il faut d'abord que je vous apprenne ce que vous aurez à faire pour moi. Je me lève à onze heures; il faudra venir m'habiller.

— Pardon, madame; mais c'est l'heure du déjeuner.

— On changera tout cela. J'aime à croire que vous savez coiffer?

— Non, madame.

— Vous ne savez pas coiffer! J'étais sûre que mon gendre n'aurait pas su choisir une domestique. N'oubliez pas aujourd'hui de repasser mes bonnets et mes fichus; vous allez mettre tout de suite mes robes et mes chapeaux en ordre. Il faut aller à la poste voir s'il n'y a pas de lettres pour moi. Faites-moi venir une blanchis-

seuse; surtout, n'oubliez pas que j'ai l'habitude de prendre du café le matin au lit. Vous viendrez m'habiller aujourd'hui à dix heures.

— Je suis forcée de faire observer à madame que c'est l'heure à laquelle madame m'a ordonné d'entrer chez elle.

— Ma fille n'est pas pressée. Mais vous me paraissez fort disposée à ne rien faire de ce que je demande. Je parlerai de cela à mon gendre. Dites-lui de venir me parler.

— Monsieur est sorti ; c'est l'heure de sa promenade.

— Alors, envoyez-moi le domestique. »

Vers onze heures, la mère et la fille se trouvèrent réunies pour déjeuner.

« Où est ton mari?

— A Paris.

— Comment, sans m'avoir vue?

— Il a, à ce qu'il paraît, des affaires importantes. Je ne l'ai pas vu non plus ; cependant il est entré dans ma chambre, car j'ai trouvé sur ma commode de l'argent qu'il y a mis, probablement pour la dépense de la maison : c'est presque toujours ainsi qu'il me le donne.

— Voilà des œufs qui ne sont pas cuits, remportez-les à la cuisine : ce n'est pourtant pas une chose bien difficile de faire cuire des œufs. Et pourquoi le pain n'est-il pas chapelé? Allons, allez-vous rester là à me regarder?..... Mais, ma chère enfant, est-ce que tu ne fais à

ton mari aucune observation sur ses voyages aussi fréquents à Paris?

— Tu sais qu'il m'a annoncé, avant le mariage, qu'il s'engageait à me rendre aussi heureuse qu'il lui serait possible de le faire, mais qu'il entendait être chez lui le maître et ne pouvait supporter la tracasserie.

—Sans faire de tracasserie, c'est bien le moins qu'une honnête femme puisse demander à son mari ce qu'il fait et lui adresser quelques observations. Mais ces œufs ne reviennent pas. C'est donc là cette fille si difficile à surprendre en faute? Il n'y a pas vingt-quatre heures que je suis ici, et j'ai déjà eu vingt raisons de la renvoyer. Eh bien, ces œufs?

— Madame, je répondais à Pierre.

— Il est revenu?

— Oui, madame, avec les paquets que vous l'avez envoyé chercher à Paris. Mais il a été bien inquiet en apprenant que monsieur était sorti à cheval ce matin; il pensait que monsieur ne sortirait pas, puisque madame disposait du temps pendant lequel il panse le cheval. Il paraît que monsieur a été obligé de panser son cheval lui-même. »

On frappe. C'est la poste.

« Y a-t-il des lettres pour moi?

— Non, madame.

— Que tenez-vous donc là?

— Des lettres pour monsieur.

— Ah! voyons.

— J'ai ordre de mettre immédiatement toutes les lettres qui arrivent dans le cabinet de monsieur. »

Madame Leloup arracha les lettres à la malheureuse domestique.

« Ah çà ! Louise, il est bon d'être douce, ma chère enfant; mais cependant il ne faut pas l'être jusqu'à la stupidité. Comment souffres-tu que ton mari, aux yeux de tes domestiques, ait l'air de se défier de toi ? Il n'est pas naturel de faire tant de mystères des lettres que l'on reçoit. »

Et madame Leloup tournait et retournait dans ses mains une des lettres, dont la suscription était d'une assez petite et mauvaise écriture.

Puis elle essaya de voir dedans.

« Elle est soigneusement fermée. Pauvre enfant !

— Qu'as-tu donc, maman ?

— Rien; mais nous sommes bien malheureuses !

— Comment ?

— Ah ! les absences de ton mari, ses voyages à Paris, m'ont donné des idées que cette lettre vient de confirmer. Ce n'est pas naturel de passer tout son temps à Paris, quand on a chez soi une jeune et jolie femme. Cette lettre est une lettre de femme, j'en suis sûre.

— Une lettre de femme ! » dit Louise.

Et elle resta rêveuse. Sa mère venait de jeter dans son cœur l'affreux poison de la jalousie.

Madame Leloup avait renoncé ou croyait avoir renoncé à ses anciennes prétentions sur le cœur de notre héros; en admettant cependant la sincérité de sa résolution à son égard, il faut reconnaître qu'il y a quelque chose qui survit d'ordinaire à l'amour, quelque chose de négatif, il est vrai, mais cependant de très-puissant;

on a renoncé à un homme, et cependant on ne veut pas encore qu'il appartienne à une autre. Madame Leloup était jalouse pour son propre compte, en paraissant ne l'être que pour sa fille.

Le soir, lorsque Hugues rentra, il entendit un grand conflit de voix et de paroles. Madame Leloup et sa servante étaient en dispute réglée.

Hugues fit semblant de ne s'apercevoir de rien. Il monta chez sa femme, fut pour elle affectueux et bon comme d'ordinaire, et ne tarda pas à redescendre dans la cour; ce qui l'empêcha de remarquer avec quelle mauvaise grâce Louise accueillait ses prévenances.

« Ah ! mon Dieu, dit en rentrant madame Leloup, ton mari ramène un énorme chien, une sorte d'ours ; souffrirais-tu qu'il le garde à la maison? Il y a de quoi me faire mourir mille fois de frayeur. »

Hugues avait retrouvé à Paris Schütz, qui l'avait reconnu et suivi. Je ne saurais peindre quelle émotion lui avait causée la rencontre du compagnon de Vilhem. Il l'avait accablé de caresses, et avait oublié, pendant le reste de la journée, les ennuis qui s'amoncelaient sur sa vie. Il le fit coucher dans sa chambre.

Le lendemain matin, il appela la servante.

« Geneviève, lui dit-il, vous avez eu hier une altercation avec ma belle-mère : vous ne pouvez rester chez moi. Voici votre mois et quinze jours en sus ; soyez partie dans une heure. »

Deux heures après, il entendit un horrible bruit dans la chambre de madame Leloup. Elle sonnait et appelait tout à la fois. Il entra.

« Vous voyez, mon gendre, dit-elle, comme on me

sert chez vous. Voilà bientôt une heure que je sonne inutilement votre Geneviève.

— Geneviève n'est plus à la maison; elle s'est querellée hier soir avec vous, je l'ai chassée ce matin; c'est pour vous parler de cela que je suis venu vous trouver. Jusqu'à votre arrivée, j'ai été parfaitement satisfait de mes domestiques; depuis deux jours, ma maison, auparavant calme et silencieuse, résonne de paroles aigres et de colères bruyantes : je ne saurais vous dire à quel point un semblable état de chose m'est odieux.

— Écoutez, mon gendre, j'ai à vous donner une excellente domestique à la place de celle que je vous remercie d'avoir chassée. Arthémise arrive aujourd'hui ou demain : il y a dix ans qu'elle est chez moi; c'est une fille fidèle, discrète, laborieuse, dévouée; c'est un véritable présent que je vous fais. »

Hugues sourit involontairement au mot de *présent*. Il savait ce que lui coûtaient les présents de madame Leloup.

Celle-ci continua :

« Louise sera enchantée d'avoir Arthémise.

— Prenons donc Arthémise, reprit-il; mais, au nom du ciel, faites en sorte que je n'aie plus à entendre des débats semblables à ceux d'hier.

— Mon gendre, ajouta madame Leloup, sans faire la moindre attention à ces dernières paroles, j'irai dans quelques jours voir mon amie, madame la comtesse de Vanerey : ne m'accompagnerez-vous pas?

Hugues reprit en plaisantant :

« Vous êtes encore trop jeune et trop belle, chère belle-mère, pour que je puisse vous accompagner sans exposer ma réputation et peut être ma fidélité d'homme marié.

— Ah ! dit la belle-mère avec un immense soupir, je ne sais que trop que vous n'êtes guère exposé avec moi. »

Hugues fronça le sourcil et sortit ; puis il alla se promener avec Schütz, et ne reparut que pour le déjeuner ; ensuite il s'enferma dans son atelier, où il travailla tout le jour.

Peu de jours après, Hugues reçut, vers le milieu de la journée, une feuille de papier timbré qui lui annonçait que la lettre de change de l'ex-avocat n'avait pas été payée à l'échéance ; qu'on était allé inutilement pour se faire rembourser chez le marchand de tableaux, Joseph Lebon, qui avait également refusé le payement. Le papier lui faisait à savoir qu'il eût à se rendre, huit jours après, par-devant le tribunal de commerce, pour s'entendre condamner à payer la somme et les frais, *et même par corps.*

Le premier mouvement de Hugues fut de courir à Paris. Il demanda son cheval.

Madame Leloup, qui, par hasard, avait choisi ce jour-là pour aller faire sa visite à madame de Vanerey, avait loué dans le pays une sorte de carriole recouverte, y avait fait atteler le cheval, et était partie sans rien dire.

Hugues était furieux, d'abord du retard que cet incident lui occasionnait, puis de voir attaché à une carriole ce cheval auquel il était accoutumé, et qu'il n'avait jamais voulu atteler pour ne pas gâter ses allures. Il monta dans une voiture publique, et rencontra à moi-

tié chemin madame Leloup qui revenait. Le pauvre cheval avait la tête basse. Hugues s'enfonça dans la voiture; s'il avait vu sa belle-mère, s'il se fût arrêté, il n'eût pu s'empêcher de témoigner sa mauvaise humeur.

« Pauvre enfant ! j'ai vu ton mari : il m'a évitée. Il était pâle. Pourquoi cette émotion? Pourquoi se cacher au fond de la voiture du plus loin qu'il m'a aperçue? Je crains trop de le deviner.

— Crois-tu donc, maman, reprit Louise, qu'il ait une maîtresse à Paris?

— Je ne sais ; mais tout semble l'indiquer. En tout cas, il se conduit mal avec toi. Pourquoi ne t'a-t-il présentée nulle part? Pourquoi n'amène-t-il ici que quelques amis qu'il ne te présente qu'à l'heure du dîner? Te trouve-t-il laide et sotte? Est-il honteux de toi? C'est du moins l'opinion que doivent avoir ceux qui savent qu'il est marié et ne te connaissent pas. Il faut que tu obtiennes, que tu exiges de lui qu'il te fasse connaître comme sa femme. »

Hugues rentra le soir assez tard. Il n'avait réussi à rien : un agréé au tribunal de commerce avait demandé pour lui vingt-cinq jours qui lui avaient été accordés, et qu'il espérait mettre à profit pour retrouver l'ex-avocat et finir un tableau commandé. L'ex-avocat n'avait pas paru à son domicile depuis trois jours ; il était à la campagne.

Il arrive souvent qu'un homme qui vous doit de l'argent vous fait dire en plein hiver qu'il est à la campa-

gne; ce qui vous force également, à cause de vos propres créanciers, de vous en aller à la campagne.

Il peut arriver que votre débiteur soit propriétaire, et que la campagne ait pour lui-même, en hiver, un attrait qu'il n'est donné de comprendre qu'à cette variété de l'espèce humaine. Il a un mur à relever, des vignes à planter, une girouette neuve à essayer, peut-être même un paratonnerre à expérimenter.

Or, vous ne pouvez revenir de la campagne avant lui; le temps n'a qu'à rester froid pendant un mois, sans le moindre nuage orageux qui permette au paratonnerre de soutirer son fluide électrique ; le vent peut rester un mois au sud-ouest, et la girouette rester immobile au milieu d'une pluie perpétuelle : il faut vous résigner pendant un mois.

Louise fut avec son mari froide et réservée; celui-ci, de son côté, ne faisait pas un charmant accueil à sa belle-mère, laquelle ne disait rien, mais poussait de grands soupirs et regardait sa fille d'un air profondément affligé.

Quand Hugues fut retiré avec sa femme, il lui prit la main et lui dit :

« Louise, qu'avez-vous ?

— Je n'ai rien, reprit sèchement Louise.

— Vous avez quelque chose. Vous ai-je fait de la peine? désirez-vous quelque chose que je puisse vous donner ?

— Je ne désire rien, je n'ai rien.

— Soyez donc plus franche. Je ne puis passer la nuit à vous faire des questions : il faut que je sorte demain de bonne heure. Je suis fatigué et un peu malade : j'ai besoin de repos.

— Je ne crois pas vous empêcher de dormir.

— Vous me chagrinez. Je fais tout ce qui dépend de moi pour vous rendre heureuse, et mes efforts ne réussissent pas. Il y a un ennemi secret qui lutte contre moi et mes bonnes intentions, un ennemi que je ne puis vaincre, qui triomphe même de mon courage.

— Voulez-vous parler de ma mère?

— Peut-être est-elle pour quelque chose dans l'aigreur que vous me montrez.

— Ne serait-ce pas assez pour me rendre malheureuse, que de vous entendre parler ainsi de ma mère ; elle qui a été si bonne pour vous?

— Je ne vous dis rien que je ne doive dire sur votre mère; mais je n'accepte pas la reconnaissance que vous voulez m'imposer.

— Qu'avez-vous à lui reprocher?

— Je répondrai *rien*, comme tout à l'heure vous disiez ne rien avoir, lorsque je vous demandais les causes de votre mauvaise humeur. »

Hugues, en effet, pour rien au monde n'eût voulu faire même la plus indirecte allusion, ni à la façon dont madame Leloup l'avait trompé à propos du contrat de mariage, ni à la noblesse de sentiment qui lui avait fait épouser Louise. Celle-ci ne pouvait comprendre cette délicatesse, et crut au contraire avoir triomphé de son mari. Aussi elle ajouta avec un redoublement d'aigreur et un certain degré d'arrogance :

« Vous n'aimez pas ma mère, parce qu'elle vous gêne, parce qu'il est moins facile de la tromper qu'une pauvre fille sans expérience, comme je suis ; vous craignez son jugement et les reproches qu'elle a l'indulgence de ne pas vous faire. »

Hugues sourit amèrement et dit :

« Ma chère enfant, je ne crains le jugement de personne, parce que je suis et veux être le maître de mes actions. Je ne vous donnerai à ce sujet qu'un avis : rien ne sied aussi mal à une jeune femme de dix-huit ans que le ton dogmatique et impérieux que vous prenez avec moi. Il ne peut y avoir qu'une volonté dans une maison, et il y a une foule de raisons pour que cette volonté soit la mienne. Je ne négligerai rien pour votre bonheur; mais si de mauvais conseils ou une infirmité de votre jugement vous le font placer dans le désir de commander, je vous conseille d'y renoncer. »

Il la quitta ; mais, après avoir fermé la porte de sa chambre, il entendit qu'elle pleurait. Il rentra.

Il alla près d'elle et lui prit la main.

« Louise, lui dit-il, chère enfant, ne luttez pas ainsi contre mon affection. »

Louise retira sa main avec humeur.

Hugues sourit et reprit la main.

« Je ne suis pas, ajouta-t-il, rentré dans votre chambre pour me laisser décourager par votre mauvaise humeur : je veux que vous m'entendiez et me compreniez; je veux vous éclairer sur vos propres intérêts et vous prouver que je suis bien réellement votre ami ; je veux vous dire comment une femme doit conserver l'affection de son mari. Mettez-vous en colère contre moi, je n'en serai nullement ému, j'aurai toute la patience nécessaire. »

En disant cela, il l'attirait doucement sur ses genoux. Louise fit un geste d'impatience.

« Comme vous voudrez. »

Il la fit asseoir sur un fauteuil et s'assit près d'elle.

« Maintenant, chère Louise, dites-moi la cause de la

réception que vous m'avez faite à mon retour de Paris. Qu'avez-vous contre moi?

— Rien. »

Hugues sentit un mouvement d'impatience, mais il le réprima aussitôt.

« Vous avez tort de ne pas me dire la vérité : vous croyez avoir à vous plaindre de moi ; j'espère que vous vous trompez : en tout cas, je ne puis vous accuser que d'une erreur à laquelle j'ai peut-être donné lieu, ou d'une susceptibilité trop grande. Mais si c'est sans motif que vous m'avez mal reçu, il faut que je vous croie injuste, fantasque, absurde, méchante. Je puis, en éclaircissant ce qui a dû vous fâcher contre moi, nous sortir tous deux de cette situation désagréable et fatigante ; mais si c'est simplement une maladie de votre esprit, un caprice de votre imagination, je n'ai aucun espoir d'en triompher. On ne peut condamner, en justice ordinaire, un accusé sans l'avoir entendu, fût-il le plus scélérat des hommes, fût-il accablé des preuves les plus évidentes. Ferez-vous moins pour moi? Voyons, chère enfant, traitez-moi comme un juge traite un accusé ; dites-moi mon crime. »

Louise gardait obstinément le silence.

« Dites-moi mon crime ; peut-être d'un seul mot pourrai-je me justifier. Ne serez-vous pas heureuse de me trouver innocent ? »

— Ah ! dit Louise, comment me ferez-vous croire que vous ne m'abandonnez pas pour les plaisirs de Paris, pour d'autres femmes peut-être ! Ces voyages si fréquents à Paris, ces lettres que vous recevez....

— Eh bien ! dit Hugues, je vous jure sur l'honneur que, depuis trois semaines, je n'ai pas adressé la parole à une autre femme que vous ; je vous jure que je ne vais

à Paris que pour des affaires qui m'inquiètent un peu et m'embarrassent beaucoup. »

Louise secoua la tête avec un air d'incrédulité; Hugues feignit de ne pas s'en apercevoir.

« Écoutez-moi, chère Louise, et pensez que je vous parle dans votre intérêt plus peut-être encore que dans le mien. Supposez tout ce que vous voudrez de pis. Supposez que je m'ennuie ici, que je vais à Paris m'amuser, m'occuper d'autres femmes! Cependant, je reviens. Ici, je trouve de la mauvaise humeur, un accueil froid, nulle affection; quelle impression pensez-vous que cela doive produire sur mon esprit? Celle-ci: « On me recevait bien » à Paris, je m'amusais, on m'aimait; ici tout semble » le contraire; j'ai eu tort de revenir. » Vous comprenez qu'il ne faut qu'un degré de plus pour que j'arrive à me dire: « Remontons à cheval, retournons auprès des gens » qui seront heureux de me revoir. »

Vous agissez comme une enfant, comme une enfant privée de bons conseils. Une femme plus sage se dirait: » Il faut que je lui fasse trouver sa maison plus agréable » qu'aucune autre: je veux qu'il ne se trouve nulle part » si bien assis que dans son fauteuil, au coin de son feu; » que nulle part son café ne soit aussi bien comme il » l'aime; que nulle part on ne paraisse aussi heureux de » le revoir que chez lui. Je veux qu'aucune femme ne » soit aussi douce, aussi aimante que moi; je veux que » toute comparaison soit à mon avantage. Si on l'amuse, » si on lui plaît ailleurs, ce ne sera que pour un instant; » il me reviendra toujours. S'il a quelques torts envers » moi, il se les reprochera bien plus efficacement en me » trouvant indulgente et ignorante. »

» Est-ce là ce que vous faites, chère enfant? »

Ici il l'attira de nouveau sur ses genoux. Louise se laissa faire.

« Bien loin de là : je vais à Paris, je vous le répète, pour des affaires d'une certaine gravité ; j'y passe mes journées en courses fatigantes et désagréables ; j'espère, au moment de revenir ici, respirer l'air près d'une femme que j'aime, me reposer de l'ennui du jour et m'encourager à l'ennui du lendemain. Je reviens ici comme l'oiseau revient à son nid qui le préserve du froid et de la nuit, et où il a laissé ce qu'il aime. Eh bien ! il n'y a pour moi ici ni repos ni affection ; la joie de me revoir n'est pas assez puissante pour chasser une injuste mauvaise humeur. »

Louise pencha la tête sur l'épaule de Hugues. Celui-ci la serra sur sa poitrine.

« Je vous aime, chère Louise; j'ai uni ma vie à la vôtre, et je serai toujours malheureux si je ne réussis pas à vous rendre heureuse. Je ne plaindrai ni fatigues, ni ennuis, ni chagrins, si j'en trouve près de vous la consolation et la récompense. Livrez-vous à mon affection ; personne n'a plus d'intérêt que moi à votre bonheur ; ne vous laissez pas aveugler par de fausses et funestes impressions. Aujourd'hui, grâce à votre mère, qui a jugé à propos de faire de mon cheval une sorte de timonier, je suis rentré harassé de fatigue ; cependant, je n'ai pu rencontrer l'homme qu'il est pour moi de la plus haute importance de trouver. Il faut que je sois à Paris à six heures du matin. Cette explication, que j'aie crue nécessaire, dont je serai bien heureux si elle vous a ouvert les yeux à la vérité, nous a menés jusqu'à deux heures du matin ; j'ai deux heures à dormir avant d'aller recommencer ma fatigue et mes ennuis. Pensez que je

vous aime, chère enfant, et laissez-vous être heureuse. »

Louise se réveilla persuadée. Hugues se réveilla très-fatigué : il avait passé la nuit à combattre l'influence de sa belle-mère, et il avait besoin d'être à Paris de bonne heure. On continuait les poursuites contre lui relativement à l'affaire de l'ex-avocat Roch, et il devait essayer ce jour-là d'obtenir un délai du créancier. Comme il allait partir, son domestique lui remit une lettre, elle ne portait pas le timbre de la poste, et était signée d'un nom inconnu.

« Monsieur,

» Votre mémoire pour fourniture de fourrages s'élève à la somme de cent quatre-vingt-sept francs vingt-cinq centimes. Je suis obligé de vous avertir que, si elle n'est pas entièrement soldée d'ici à huit jours, je ne pourrai plus continuer à vous fournir. »

Hugues froissa la lettre et la mit dans sa poche.

A Paris, il rencontra l'oncle Jean, qui lui dit : « On parle beaucoup de toi ici ; on prétend que tu as épousé une femme très-riche, et que cependant tu as des dettes que

tu ne payes pas ; j'ai été obligé de rétablir les faits à propos de ton mariage, pour ne pas les laisser présenter d'une manière qui portait atteinte à ta probité.

— Ah ! mon oncle, dit Hugues, vous aviez bien raison ; ce mariage m'a été funeste. »

On était dans ces quelques beaux jours du mois de février, jours de soleil brillant et d'air tiède, qui font rêver le printemps et sont le plus souvent suivis de neige et de froid aigre.

« Venez dîner avec nous un de ces jours, mon oncle ; il n'y a chez moi que des ennemis; cela me fera plaisir de vous y voir. Vous y verrez mon unique ami, là-bas, ce chien que j'ai trouvé et que je connaissais depuis longtemps.

— Cher neveu, dit l'oncle Jean, j'irai manger ta soupe après-demain. »

Hugues obtint de son créancier un délai de quinze jours ; il retourna chez lui plus calme qu'il n'y était entré depuis longtemps. Il songeait à ces heureux effets de ses paroles sur l'esprit de sa femme.

Il allait avoir quinze jours pour travailler, pour faire un petit tableau qui lui avait été commandé, et qu'on devait lui payer douze cents francs. Il y avait bien pour deux mois d'ouvrage ordinaire ; mais il avait si grand besoin d'argent ! D'ailleurs, les jours commençaient à grandir, et depuis longtemps il n'avait pu rester quelques jours tranquille devant son chevalet.

Mais, lorsqu'il demanda ses lettres, après que son domestique lui eut remis celles qui étaient dans son atelier, sa femme lui en remit une dernière qu'elle avait gardée près d'elle. Elle tremblait en la lui donnant, et elle tenait les yeux fixés sur lui.

Ainsi que madame Leloup et sa fille l'avaient deviné à l'inspection de l'adresse, cette lettre venait réellement d'une femme.

C'était une invitation à dîner, mêlée de reproches. « On ne voyait plus monsieur Hugues ; cela donnait une merveilleuse idée des charmes de la femme qui semblait ainsi le captiver, etc. »

Madame Leloup avait entièrement détruit, pendant la journée, la salutaire impression produite par Hugues pendant la nuit.

« Qu'avez-vous, Louise ? lui dit-il en remarquant son agitation.

— Je n'ai rien, » reprit la jeune femme.

La discussion s'annonçait précisément comme la veille.

Hugues vit qu'il fallait tout recommencer, et il n'en eut pas le courage. Il n'avait que deux heures pour lutter dans le cœur de Louise contre sa mère, et ces deux heures, il fallait les prendre sur un sommeil dont il avait grand besoin : la fatigue et les chagrins de ses voyages à Paris l'avaient exténué. Madame Leloup avait douze ou quinze heures chaque jour à employer contre lui : la partie n'était pas égale.

Et d'ailleurs, eût-il pu remporter la victoire, il ne pouvait se résoudre à toujours avoir à se défendre sans avoir seulement le plaisir des crimes dont on l'accusait.

Il lui semblait décourageant et odieux de passer pour avoir d'immenses torts envers une femme à laquelle il avait fait et faisait les plus grands sacrifices qu'il pût faire.

Ce soir-là, il se retira dans son atelier et y passa la nuit.

Le lendemain matin, il se mit à l'ouvrage et se fit servir à déjeuner chez lui.

Vers le milieu du jour, madame Leloup frappa et entra d'un air solennel ; elle lui demanda un instant d'entretien.

Hugues lui fit signe de parler. Elle s'installa dans un fauteuil et mit un coussin sous ses pieds ; de telle sorte que son malheureux gendre vit qu'il allait subir un long discours.

« *Monsieur*, dit-elle, il vient un moment où les choses sont si choquantes, si extraordinaires, qu'une mère ne peut plus garder le silence. Ma fille est malheureuse et a versé ses chagrins dans mon sein maternel. Je vous ai confié son bonheur, j'ai *tout sacrifié*, vous le savez, pour son établissement ; j'ai, je crois, le droit de vous demander quelques explications sur votre conduite. Que signifient ces voyages si fréquents à Paris ? Que signifient les lettres de femmes que vous recevez journellement ?

— Je crois, madame, dit Hugues, qu'en cette circonstance vous exagérez beaucoup vos droits. Mes voyages à Paris auraient pour unique cause ma volonté, que je les croirais suffisamment justifiés ; j'ai donné à ce sujet des explications amicales à votre fille, vous me permettrez de ne pas vous en donner, à vous. Pour les lettres que je reçois, si ma femme et vous ne vous étiez pas permises de faire manquer mes domestiques aux ordres que je leur donne, si on portait dans mon atelier mes lettres aussitôt qu'elles arrivent, votre indiscrète curiosité n'aurait pas lieu d'en interpréter si soigneusement et quelquefois si faussement les indices extérieurs.

» Je ne vous parlerai pas de vos droits, mais de vos devoirs. En admettant que j'aie quelques torts, vous

deviez les pallier aux yeux de Louise, être entre elle et moi un intermédiaire d'indulgence et d'accord. Loin de là, vous jetez perpétuellement dans sa jeune imagination des semences de jalousie, d'aigreur, d'exigence, qui feront son malheur et le mien.

» Je suis heureux que vous ayez parlé de *vos sacrifices ;* je vous ferai à cet égard observer que la dot de Louise, dot que je n'ai pas encore reçue, sera le produit d'une terre dont vous jouissiez je ne sais à quel titre, mais qui lui a été léguée par une tante, et ne vous a jamais appartenu.

» Loin de là, vous ne m'avez jamais payé l'intérêt de cette somme, que vous devez me payer jusqu'à la vente de la terre dont vous touchez les produits. Je profite du hasard qui nous amène sur ce sujet pour vous prier de me remettre cette somme, dont je me trouve avoir besoin.

» Je vous traite ici de mon mieux ; mais écoutez bien ceci : si je m'aperçois jamais que vous disiez à ma femme un seul mot capable de l'affliger, de diminuer la confiance qu'elle peut avoir en moi, de détruire l'accord que je *veux* voir entre nous, une heure après, vous pourrez lui dire adieu ; vous ne la reverrez plus.

— C'est-à-dire que vous me chasserez.

— C'est-à-dire que je vous prierai de ne plus venir apporter le trouble, le désordre et le chagrin dans ma maison.

— Quoi ! monsieur, vous oseriez séparer la mère de sa fille chérie ? Vous me tueriez plutôt que de m'y obliger !

— Je ne vous tuerai pas, je n'écouterai pas vos phrases ampoulées ; mais je serai le maître chez moi.

— Monsieur, je n'aurai donc pas le droit de pleurer avec ma malheureuse fille ?

— Non, madame, attendu que, pour donner cette touchante preuve d'amour maternel, vous lui faites des chagrins exprès pour les partager.... Ah ! ajouta Hugues en se parlant à lui-même, périssent les vertus, si elles doivent entraîner avec elles leur affectation ! »

Hugues, à notre avis, n'avait pas tort. Les vertus comme les douleurs, comme la tendresse, doivent avoir de la pudeur, et ne pas être si pressées de se montrer toutes nues. Certaines vertus sont un peu courtisanes.

Les paroles, quand il s'agit de chagrins, d'amour, de dévouement, me semblent toujours des actions avortées, des fœtus d'actions broyées et réduites en poussière qu'emporte le vent.

« Quoi ! s'écria madame Leloup, quand je viens vous supplier de ne pas faire le malheur de ma fille, vous parlez de me chasser, et vous me faites d'ignobles réclamations d'argent. Je le vois trop, vous ferez notre malheur à toutes deux.

— Madame, je ne suis appelé à faire, à vous, ni votre malheur ni surtout votre bonheur. Pour le bonheur de Louise, je m'en suis chargé et je m'en charge encore Je ne crois pas ma réclamation aussi ignoble que vous le prétendez. Si vous aviez fait des sacrifices pour votre fille, l'action de les reprocher mériterait peut-être cette qualification d'ignoble. Que dirai-je des sacrifices que vous reprochez sans les avoir faits ? Vous parlez de vos droits, j'ai pu parler des miens, et à ces droits se joint un besoin réel.

— Ah ! monsieur, moi qui vantais encore, il y a trois jours, à mon amie madame de Vaherey, votre noblesse et votre désintéressement, en l'invitant à dîner pour demain ! »

L'habileté que croyait déployer madame Leloup dans sa réponse, en faisant intervenir les dames de Vanercy et la bonne opinion qu'elle leur avait fait concevoir de son gendre, opinion qu'il ne pouvait s'empêcher de justifier, cette habileté manqua entièrement son effet. Hugues ne fut frappé que d'une chose : d'un dîner dispendieux qu'il avait à donner le lendemain. Il n'avait presque plus d'argent, et cet argent était destiné à entretenir la maison pendant les quinze jours qu'il avait espéré consacrer à son tableau.

« Madame, dit-il, vous me voyez désolé ; mais j'ai si peu de temps disponible, que je ne puis écouter vos paroles qu'autant qu'elles renfermeraient un sens ; et je vous vois prête à vous jeter dans les paraphrases et les tirades, dans le genre de Clytemnestre, d'Andromaque et autres mères de tragédie. »

Il reprit sa palette et se replaça devant son chevalet.

Madame Leloup se leva fort offensée et traversa l'atelier, droite, la tête si renversée en arrière pour plus de dignité, que son visage était presque parallèle au plafond.

Hugues crut voir une actrice d'une ville de troisième ordre jouant la tragédie par extraordinaire et au bénéfice d'une famille indigente, qui, tout compte fait, redevra, après la représentation, dix francs au lampiste, pour frais d'éclairage.

Ou plutôt il ne vit rien.

Il lui semblait fort désagréable que madame Leloup ne le prévînt que par hasard qu'elle donnait à dîner chez lui. Il lui semblait encore désagréable de voir dépenser en ce moment le peu d'argent qui lui promettait quinze jours de calme, de repos et de travail.

Cette pensée l'absorbait. Il ne put continuer à travail-

ler, alla détacher Schütz, et tous deux allèrent se promener dans le bois.

Schütz ne sentait que la joie de se voir libre, et sautait jusqu'au visage de Hugues pour le caresser.

Louise se présenta de bonne heure dans la maison de son mari.

« Vous avez bien affligé ma mère. Comment ! c'est elle que vous accusez d'un chagrin que j'ai eu tort de laisser voir, mais dont vous êtes la seule cause, du reste ! Elle promet de ne jamais dire un mot qui vous concerne. Elle ne m'a jamais dit de mal de vous. Loin de là, elle me dit souvent : « Ton mari te trompe, mais il est jeune,
» prends de la patience; les pauvres femmes sont nées
» pour souffrir. D'ailleurs, il a des qualités qui doivent
» te faire passer par-dessus ses infidélités. »

Hugues sourit à ce panégyrique sot ou perfide que faisait de lui son agréable belle-mère.

« Louise, dit-il, je veux croire votre mère plus folle que méchante ; mais, au nom du ciel, rappelez-vous notre conversation de l'autre nuit ! Les paroles que je vous ai dites alors sortaient de mon cœur ouvert ! Opposez-les à toutes les mauvaises impressions que vous pourrez prendre contre moi. Soyez bonne : cela vous sera d'autant plus facile que j'ai pour vous une réelle affection qui, je vous le jure, ne s'est pas démentie un moment depuis notre mariage.

— Oublions tout, » dit Louise.

Hugues sentit un mouvement nerveux d'impatience.

Louise n'avait rien à oublier. Il le lui expliqua et crut le lui avoir fait comprendre; mais Louise était opiniâtre; non pas qu'elle répondît par des raisons ou des objections; mais elle suivit son idée sans écouter ce que son mari croyait tout-puissant pour la détruire. Pendant qu'il parlait, elle cherchait dans sa tête de nouveanx prétextes pour se confirmer dans sa façon de voir.

Lorsque Hugues eût fini, il l'embrassa affectueusement; mais quand, un quart d'heure après, elle sortit de l'atelier, elle lui dit : « Oublions tout. »

Deux heures avant le dîner, arriva l'oncle Jean, dont l'invitation tombait justement ce jour-là. Hugues fut aimable et prévenant pour les dames de Vanerey; mais madame Leloup et sa fille ne purent dissimuler leur mauvaise humeur de voir l'oncle Jean à leur table précisément le jour où elles recevaient une société aussi distinguée.

Hugues passa son temps à réparer des maladresses plus ou moins involontaires. On oubliait de servir à table l'oncle Jean, qui mangeait son pain sec et s'efforçait de ne pas laisser voir à son neveu une impertinence dont il se sentait rougir jusqu'aux oreilles.

On trouvait moyen de l'exclure de la conversation; on fit comprendre aux deux nobles convives que le *hasard* seul avait amené ce jour-là *une société* qu'on ne leur eût pas fait subir avec préméditation.

« Monsieur, dit madame Leloup, est l'oncle de monsieur Hugues.

— Et conséquemment celui de Louise, » ajouta Hugues avec intention.

Louise fit une petite moue.

Madame de Vanerey comprit Hugues et dit : « Je me

rappelle avoir *eu le plaisir* de voir monsieur le jour de la noce. »

Hugues s'inclina pour remercier madame de Vanerey et dit : « C'est lui qui nous servait de père.

— Nous *n'espérions pas*, dit madame Leloup, avoir monsieur à dîner ; comme vous aviez demandé à être traitées sans cérémonie, *nous n'avions invité personne*. C'est un heureux *hasard*...

— Non, dit Hugues, c'est *à ma prière* que mon oncle *a bien voulu* venir. »

Un peu après, comme on vint à parler du mariage d'une fille du Havre, madame Leloup dit :

« Je plains le mari : mademoiselle... a une multitude d'*oncles* et de *tantes ;* rien n'est si fâcheux que d'*épouser* ainsi les familles.

— Ma chère belle-mère, dit Hugues décidé à ne rien laisser passer, ne parlez donc pas ainsi ; vous feriez douter ces dames et mon oncle du plaisir que je trouve à vous avoir près de moi.

— Voulez-vous comparer *une mère...?*

— Il n'y a aucune raison qui oblige à épouser la mère avec la fille, pas plus que les oncles et les tantes ; pour l'épouseur, il n'y a pas de degrés de parenté entre gens qui lui sont entièrement et également étrangers. »

Je ne sais quels souvenirs ces mots évoquèrent dans l'esprit de madame Leloup ; mais elle rougit et reprocha assez aigrement à la domestique de ne pas changer les assiettes assez promptement.

Les dames de Vanerey, qui savaient vivre, furent bienveillantes pour l'oncle Jean. Celui-ci parla de ses voyages, qui n'étaient ennuyeux qu'à la deuxième ou

troisième fois qu'on les lui entendait raconter, et ces dames n'en étaient qu'à la première.

Le soir, Hugues annonça en plaisantant qu'il accompagnerait à cheval son oncle et les dames de Vanerey. Cela devait, disait-il, dissiper un grand mal de tête dont il était accablé; mais le but réel de cette promenade passablement tardive était d'aller vendre une fort belle blague qu'il avait, et deux de ses couverts d'argent, pour remplacer l'argent dépensé ce jour-là.

Le matin, madame Leloup le rejoignit comme il se promenait dans le jardin.

« *Mon gendre*, dit-elle, pour cette fois, vous ne m'accuserez pas d'avoir parlé à ma fille; c'est à vous, à vous seul, que je veux communiquer un grand chagrin que vous me causez. Ma pauvre Louise... »

Hugues, depuis quelque temps, ressentait une telle surexcitation nerveuse, que ces mots : *Ma pauvre Louise*, le firent tressaillir d'impatience.

« Ma pauvre Louise est naturellement *aimante*, je vois avec peine que vous vous éloignez d'elle.

— Comment! dit Hugues, n'avons-nous pas hier passé tout le jour ensemble?

— Je ne nie pas que vous n'ayez passé *tout le jour* ensemble; mais mon observation ne subsiste pas moins pour cela; une femme qui a le *cœur tendre et expansif* ne peut voir sans chagrin l'abandon où la laisse son mari.

— Mais je viens de répondre à cela. Je ne l'ai pas hier quittée pendant une demi-heure.

— Je vous ai aussi répondu que, bien que vous ayez passé *le jour* ensemble, ce dont je me plains n'existe pas moins. Votre femme est *jeune*. Elle vous *aime*.

— J'en suis enchanté, je l'aime aussi.

— Comment voulez-vous qu'elle le devine?

— Par mon affection, mes soins.

— Vous ne voulez pas me comprendre.

— Je ne puis vouloir l'impossible.

— Pauvre enfant! » dit madame Leloup en levant les yeux au ciel.

Hugues frappa la terre du pied.

« Au moins, le jour, je suis là pour te consoler! »

Hugues commença à comprendre. Elle ajouta :

« Vous m'obligez à entrer dans d'étranges détails. Ne voilà-t-il pas trois nuits que vous passez dans votre atelier?

— Ah! s'écria Hugues, pour le coup c'est trop fort! Quoi! vous prétendez aussi vous mêler de ces heures-là? Si cela ne m'impatientait pas si fort, vous me verriez mourir de rire.

. . . .

— Faites comme vous voudrez, monsieur; abusez de ce que ma fille est trop honnête femme.

— Je ne sais pas ce que signifie ce *trop*. Chaque femme se croit *assez* honnête femme, et trouve *excessif*, en ce sens, ce qu'une autre a de plus qu'elle. Votre fille, à mes yeux, est simplement honnête femme. On ne saurait, à mes yeux, l'être trop. Il n'y a pas de degrés : si elle l'était *moins*, elle ne le serait pas du tout. Il est maladroit à vous de dire qu'elle l'est trop : c'est dire que vous l'êtes moins qu'elle.

— Ceci est trop subtil pour moi, monsieur.

— Comme ce que vous me disiez trop ridicule pour moi, madame. »

IV

Quelques jours après, le soleil se leva au milieu de vapeurs qu'il colorait d'une douce teinte de rose et de lilas, et qui ne tardèrent pas à se dissiper.

Comme on aime à vivre dans ces premiers jours de printemps !

L'hiver, on a admiré les pierreries qui étincelaient dans les cheveux des femmes.

Mais comme les diamants, les rubis, les émeraudes, perdent à mes yeux ce matin !

La terre a ouvert d'elle-même son riche écrin ; elle se fait belle et coquette aux regards du soleil printanier. Il n'est plus besoin d'aller, au risque de la vie, chercher dans ses entrailles ou au fond des mers des pierres précieuses qu'elle donne malgré elle, et qu'elle a enveloppées de cailloux bruts qui les rendent invisibles, et dont un travail opiniâtre peut seul les débarrasser.

Les couleurs des fleurs sont plus riches que celles des pierreries.

Nous voyons les pierreries dans les salons, dans une atmosphère viciée, dans un air qui fatigue les poumons.

Les fleurs exhalent un air embaumé qui donne à l'esprit et à l'âme une ivresse mystérieuse.

Il y a déjà quelque temps qu'ont paru les premières fleurs de l'année ; mais l'habitant des villes ne les con-

naît pas : il ne voit les champs qu'au mois de juin, et les coudriers ont encore le pied dans la neige, quand de leurs bourgeons sortent de petits pinceaux de la plus splendide couleur de pourpre.

Les pêchers ouvrent leurs fleurs roses au soleil; les amandiers exhalent le parfum amer de leur couronne blanche.

Les lilas balancent leurs grappes parées de la couleur qui, entre toutes, est la plus fraîche et la plus printanière, cette nuance qui représente à mon esprit l'idée de la douce mélancolie de l'amour qui espère. Plus haut pendent les fleurs jaunes de l'ébénier; et la violette, cette améthyste parfumée, fleurit sous l'herbe.

Les fleurs, cassolettes de topaze, de rubis, de saphir, mêlent leurs parfums; les oiseaux mêlent leurs chants.

Parfums et harmonie sont un hymne céleste auquel l'homme sent le besoin de ne pas rester étranger; il y a en lui quelque chose d'aussi riche. d'aussi doux que le chant des oiseaux et le parfum des fleurs : ce sont les pensées d'amour qui s'exhalent alors de son cœur et lui font verser des larmes, des larmes qui ont, comme l'odeur de l'aubépine, une *suave amertume.*

Tout le monde a remarqué, du moins ceux qui remarquent, que les souvenirs ne sont pas jetés pêle-mêle dans la mémoire ; il y a des souvenirs qui restent dans la tête, quelques-uns dans le cœur, d'autres dans l'estomac.

Quand un air de musique, un mot, un rayon de soleil, un parfum, a évoqué un souvenir, celui-là en entraîne un autre, et il s'en déroule alors comme un chapelet, tant ils se tiennent les uns aux autres; mais ils sont tous de la même nature :

Tous tristes,
Tous gais,
Tous mélancoliques.

En ces jours de printemps, il y a un certain nombre de nos journées mortes qui sortent du passé comme d'une tombe, et paraissent devant nous, ou plutôt apparaissent : ce sont toutes des journées pleines d'amour, d'amour pur et confiant, d'amour poétique, d'amour qui élève l'âme, d'amour qui ignore et qui croit.

Tandis que, dans le jardin de Hugues, on entend bourdonner les abeilles autour des jacinthes en fleurs, voyons quels soins occupent simultanément nos différents personnages. Retournons à Étretat.

Vilhem est couché dans l'herbe, au-dessus de la falaise d'aval, non loin de sa maison ; il goûte un des bonheurs les plus complets qu'il soit donné à l'homme d'obtenir, c'est-à-dire un bonheur que chaque instant peut enlever, et que l'on craint assez de perdre pour ne pas cesser de l'apprécier.

Il hume les doux rayons du soleil entouré de nuées blanches qui semblent à tout moment près de le cacher, mais qu'il absorbe à mesure que le vent les pousse dans ses rayons.

Il pense à son chien, et regrette de ne pas le voir bondir autour de lui dans les ajoncs ; dans sa mauvaise humeur contre Schütz, il calomnie les chiens et dit :

« Entre les chiens, du consentement général, les plus fidèles sont les caniches et les barbets; donc, il n'y a de chiens réellement fidèles que ceux que la nature ou les circonstances ont rendus tellement laids et sales, que personne ne voudrait les enlever à la tendresse de leur maître. »

Mais bientôt Vilhem abandonna toute autre idée pour ne penser qu'à Thérèse.

La pauvre enfant avait bien besoin que quelqu'un pensât à elle.

Maître Kreisherer était mort depuis un mois, et la commune avait disposé de la maison qu'il occupait, pour son successeur. TTérèse devait la quitter le lendemain. Elle était seule dans cette maison où son père était mort, où Hugues était venu si souvent : seule avec une vieille femme qui arrangeait les paquets pour le départ prochain. Elle visitait, pour leur dire un triste adieu, tous les endroits où il lui fallait abandonner tout ce qui lui restait : ses souvenirs.

Mais tout à coup elle fut tirée de sa rêverie par un bruit derrière elle ; elle se retourna et jeta un cri d'effroi.

Il y avait dans la commune un assez mauvais sujet appelé Louis Leroy, lequel, dans les derniers temps de la vie de maître Kreisherer, s'était avisé de faire à sa fille une cour assidue et de la demander en mariage. Thérèse l'avait refusé ; mais ce refus n'avait fait qu'augmenter la passion de Louis, qui la suivait partout, trouvait moyen de se placer près d'elle à l'église, l'abordait à la sortie de la messe, et l'accompagnait, quoi qu'elle pût dire, jusque chez elle.

Une fois le clerc mort, les obsessions de Louis avaient pris un caractère plus alarmant. Thérèse se trouva dans un grand embarras. Elle et Vilhem avaient compris en même temps, et sans se le dire, que Vilhem ne pouvait plus fréquenter, comme autrefois, la maison du clerc. On avait dit à la fontaine, et c'était devenu l'opinion générale, que maître Kreisherer était mort du chagrin que

lui avait donné le scandale causé à Étretat par le séjour et la disparition de l'étudiant. Les filles étaient heureuses d'avoir un prétexte de haïr ouvertement une fille plus jolie qu'elles et de formuler leur envie en forme de mépris.

Le bonheur n'est pas d'un accès facile, il a un instinct secret qui l'avertit que toute la terre est conjurée contre lui, qu'il faut se cacher sous l'herbe et se dérober aux regards. Tant que vécut le clerc, les deux seules personnes qui furent admises dans la maison furent Vilhem Girl et l'étudiant, et l'on sait ce que celui-ci y apporta de tristesse et de larmes. Après la mort de son père, Thérèse ne vit autour d'elle que des gens charmés que le sort prît la peine de les venger, par l'abandon où se trouvait Thérèse, de ces personnes qui s'étaient suffi à elles-mêmes et avaient paru n'avoir aucun besoin des autres, une des choses qui se pardonnent le moins dans la vie ordinaire.

La pauvre enfant, chassée de la petite maison, avait loué un autre logement pour elle et une vieille servante, dans une maison sans avenir et sans passé, sans espoir et sans souvenirs.

Le bruit qui lui avait fait jeter un cri d'effroi était produit par les pas de Louis Leroy.

« Vous voilà donc faisant votre fret, ma belle, lui dit-il, et près de virer de bord; mais je viens vous avertir que le vent est mauvais, et qu'il ne serait pas sage de vous mettre en route. Le logement que vous aviez loué n'est plus pour vous; votre serviteur s'en est emparé à l'abordage; il vous faut donc en chercher un autre ou vous décider à le partager avec moi. »

Thérèse fit un geste de refus et de dédain.

« Et encore, continua Louis, je ne sais trop comment vous pourrez trouver un logis d'ici à demain, car c'est demain que le nouveau clerc s'installe, et il prendra possession sitôt que le soleil pointera derrière la porte d'amont. »

A la démarche et aux paroles de Louis, Thérèse s'aperçut facilement qu'il avait bu du genièvre outre mesure; elle appela la vieille servante. .

« Oh! la belle enfant, dit Louis Leroy, penses-tu me faire battre par ta vieille? Si tu n'as pas d'autres secours, ce n'est pas cela qui m'empêchera de t'embrasser.

— Allons, Louis, dit la vieille, allez-vous-en, mon ami; vous n'êtes pas en état de raison.

— Je suis en état de rompre tes vieux os, si tu souffles, s'écria le pêcheur. Il y a trop longtemps que Thérèse fait la bégueule avec moi; puisque l'occasion s'en trouve, je ne partirai pas sans avoir baisé ses jolies lèvres dédaigneuses. »

Et il saisit Thérèse dans ses bras.

La servante voulut la débarrasser; Louis la repoussa.

« La vieille, ne prodigue pas les deux ou trois jours de sursis que te donne monsieur le curé avant de t'enterrer. »

Et Thérèse se débattait convulsivement entre les bras de fer du pêcheur; elle cria et des pas se firent entendre sur le chemin. Louis alors la laissa et s'enfuit.

Comme il sortait, un bras d'une plus forte trempe encore que le sien l'arrêta.

« D'où viens-tu ?

— Ah! c'est toi, Vilhem. J'ai voulu embrasser ma femme, ma future, et elle a crié comme une sotte.

— Est-ce de Thérèse que tu parles, maudit ivrogne?

— De Thérèse ou d'une autre, cela ne te regarde pas. Tu m'appelles ivrogne parce que je ne t'ai pas payé la moitié de ce que j'ai bu. Il est vrai qu'il y avait de quoi mettre sous la table deux pêcheurs manqués comme toi; mais pour moi, c'est ma ration : une goutte de moins, je serais malade. »

Vilhem le secoua vigoureusement.

« Je te demande si c'est dans la maison du clerc que tu t'es avisé d'aller faire du bruit.

— La maison actuelle du clerc est trop étroite et trop triste pour que je veuille y entrer. Je te dis que j'ai voulu embrasser Thérèse, et qu'elle a crié; sans cela, si elle avait résisté sans bruit, comme le doit une honnête fille, j'en serais bien venu à bout.

— Or çà, écoute, mon Louis : si jamais tu mets les pieds dans la maison de Thérèse, je te promets de te rompre les os et de jeter ton corps aux poissons. En attendant, et pour bien te fixer mon avis dans la tête, je vais y joindre une légère correction. »

Louis voulut se défendre; mais, après une lutte de quelques instants, il fut renversé tout meurtri, et s'endormit à la place où Vilhem le laissa.

Chez monsieur le maire, dans une grande pièce carrelée qu'on appelait le salon, monsieur le maire et

monsieur Bernard jouaient au piquet, selon leur habitude. La femme de monsieur le maire causait avec deux ou trois femmes. Roland ronflait au coin de la cheminée.

« Cinq cartes et quarante-sept au point, disait monsieur le maire.

— C'est bon, répondait monsieur Bernard.

— Une quinte à la dame.

— Excellente.

— Un quatorze de dames.

— Également bon.

— Donc, dit monsieur le maire, les yeux pétillants de joie et d'orgueil, et résumant son triomphe par une locution proverbiale : *Quinte et quatorze, et le point, ma mère.... jouerai-je ?*

— Eh bien ! dit une des femmes, monsieur Bernard est-il plus heureux ?

— Voilà trois francs que je perds, reprit monsieur Bernard ; je n'ai plus d'argent ; il faut que monsieur le maire me permette de jouer sur parole.

— Volontiers.

— Je sais, du reste, que les dettes de jeu sont des dettes d'honneur et qu'elles se payent dans les vingt-quatre heures qui suivent. »

A ce moment, on frappa précipitamment et on entra presque aussitôt. C'était Thérèse, qui s'était enfuie par la porte du jardin aussitôt que Louis l'avait laissée échapper. Elle était pâle et haletante. Elle s'adressa à monsieur le maire sans faire aucune attention aux autres personnes qui se trouvaient là.

« Monsieur le maire, lui dit-elle, je viens implorer votre protection. Je suis seule, abandonnée, depuis que

mon pauvre père est mort; demain, il faut que je quitte la maison que j'occupais avec lui. J'avais loué un autre logement; mais, par des circonstances auxquelles je ne puis rien comprendre, ce logement a été loué à une autre personne, et je n'en ai plus. Permettez-moi de rester encore quelques jours dans la maison.

—Cela ne dépend pas de moi, reprit monsieur le maire avec dignité; le nouveau clerc arrive demain, vous vous adresserez à lui.

— Mais, monsieur le maire, si vous vouliez lui dire vous-même un mot à ce sujet?

— Non, il a été choisi par le curé; je veux éviter un conflit entre l'autorité municipale et l'autorité religieuse.

— Je ne sais alors comment je ferai. J'attendrai le nouveau clerc; il ne voudra pas me chasser. Mais ce n'est pas là surtout ce qui m'amène. Je viens d'être insultée chez moi, dans la maison où est mort mon père: je vous demande justice et protection. Louis Leroy est entré chez moi; mes cris seuls ont pu le faire sortir.

— Allons, allons, dit monsieur le maire avec un air extrêmement capable et séducteur tout à la fois, nous savons ce que c'est que cela. Louis Leroy est un brave garçon qui vous fait la cour; son père m'en parlait encore hier en m'apportant de l'argent: un excellent fermier qui me paye fort exactement.

— Fort exactement, crut devoir ajouter monsieur Bernard.

— Le fils veut vous épouser, continua Monsieur le maire, et c'est un parti qui me paraît sortable; vous avez quelque chose; lui sera également un jour fort à son aise; il n'y a rien de si naturel que de s'introduire un peu clandestinement chez sa fiancée.

— Mais, monsieur, dit Thérèse, je ne suis pas sa fiancée et ne la serai jamais.

— Ah! voilà; on voudrait épouser un sous-préfet! Ma chère enfant, entre nous, vous avez toujours fait un peu la renchérie. Après tout, que vous a fait Louis? Un brave garçon que j'aime infiniment. »

Thérèse rougit et baissa les yeux. Elle était si humiliée d'avoir été serrée dans les bras de ce rustre, que, si elle avait pensé avoir à le dire à quelqu'un aussi précisément, elle ne fût sans doute pas venue se plaindre à monsieur le maire.

« Voyons, que vous a-t-il fait?

— Que vous a-t-il fait? » dit monsieur Bernard.

Thérèse dit à voix basse qu'il avait voulu l'embrasser. Monsieur le maire éclata d'un gros rire.

« Quoi! c'est pour cela, parce qu'il a voulu vous embrasser, que vous voulez que ce pauvre garçon soit mis en prison? Mais tous les jours on embrasse une fille pour rire un moment, et personne ne s'en plaint, surtout au point où vous en êtes ensemble. »

Les femmes s'étaient rapprochées et murmuraient les mots de bégueule, de mijaurée, etc.

« Mais, monsieur le maire, je vous répète que nous n'en sommes à aucun point. Louis m'a demandée en mariage et je l'ai refusé; je ne veux de lui à aucun prix.

— Et vous avez tort, ma chère enfant; vous prendrez peut-être plus mal, surtout après l'éclat de votre aventure avec certain étudiant.

— Comment! quel éclat? quelle aventure?

— Allons, allons, dirent les femmes, ne parlez pas de cela, monsieur le maire; la pauvre fille a été *trompée;* c'est la faute des hommes, qui *obtiennent tout* d'une

fille sous prétexte de mariage, et l'abandonnent ensuite.

— Mais je ne sais ce qu'on veut dire. Monsieur Hugues n'a rien obtenu de moi qu'une honnête fille ne puisse hautement avouer. Je ne l'ai jamais vu que devant mon pére.

— Oh! dirent les femmes, on sait ce qu'on sait.

— Nous ne vous demandons pas votre confession, ma belle, dit monsieur le maire; il y a une foule de jolis péchés que les filles ne sont pas forcées d'avouer.

— .... Ne sont pas forcées d'avouer, dit monsieur Bernard.

— Mon père! mon père! s'écria Thérèse, ne peux-tu donc plus protéger ta malheureuse fille!

Et, après avoir promené sur la *société* un regard plein de dignité et de douleur, elle sortit.

Thérèse rentra dans sa maison, pâle, mais les yeux brillants, la démarche saccadée. Elle n'avait plus peur: elle était arrivée à ce point de désespoir qui met au-dessus du malheur. La vieille servante était endormie; elle ne la réveilla pas. Elle se mit devant une table: c'était la table sur laquelle était placé son ouvrage, lorsque, de sa petite fenêtre, elle vit passer l'étudiant. Elle s'approcha de sa harpe, et joua quelques-uns des airs qu'ils avaient chantés ensemble. Le dernier fut:

O Yüng fraü...

Puis elle resta quelque temps à pleurer.

Ensuite, elle regarda le clavecin de son père, elle songea que le lendemain elle serait chassée de cette maison; qu'elle était en butte au mépris de tous les habitants du pays, exposée aux insultes de Louis Leroy, sans secours, sans protection, sans espoir.

Et d'ailleurs, qu'aurait été pour elle un espoir, après que le plus cher de tous avait été si cruellement trompé?

Elle songeait bien un peu à Vilhem, à Vilhem si bon, si généreux pour elle. Mais quel droit avait-elle de le réveiller de la douce paresse qui faisait le charme de sa vie ?

Et d'ailleurs, son existence à elle était flétrie, perdue.

Elle se mit devant la petite table et écrivit :

« Mon cher Vilhem,

» Je ne vous peindrai pas mon désespoir ni les causes qui m'y ont amenée. Je suis découragée de la vie. Je vais aller demander à Dieu une paix que, depuis longtemps, je ne puis plus trouver sur la terre.

» Vous m avez connue, vous, Vilhem ; vous savez que j'ai toujours été une honnête fille. J'ai aimé Hugues, je l'ai aimé beaucoup ; quoique je ne vous aie jamais parlé de lui depuis que vous m'avez rapporté ma branche d'ajonc, je n'ai pas un seul moment cessé d'y songer. Je l'aime encore, et il aura ma dernière pensée.

» J'ai, vous le savez encore, entouré de soins et de tendresse la vieillesse et les derniers jours de mon père. Tant qu'il a vécu, j'ai supporté courageusement une vie devenue un fardeau ; mais je n'aurais pas voulu, en mourant, laisser à un autre le soin de lui donner le dernier verre d'eau dont il a eu besoin.

» Aujourd'hui, abandonnée, découragée, méprisée, je n'ai plus la force de vivre, et je vais mourir.

» J'ai été toute ma vie bonne et honnête, Dieu me recevra dans son ciel.

» Je ne laisse à regretter sur la terre que votre amitié,

mon cher Vilhem. Mes habitudes, mes affections, m'ont précédée au ciel ; mon père et ma mère réunis m'y attendent pour compléter leur joie éternelle; la musique ne me rappelle plus rien, sinon que mon père est mort et mon amour trahi.

» Vous me ferez enterrer près de mon père. Si jamais *il* revient dans ce pays, vous l'amènerez prier sur ma tombe ; sa prière montera jusqu'à moi avec les parfums du soir.

» Je vous donne tout ce dont je puis disposer ; gardez, en souvenir de vos amis, ce qui a appartenu à mon père et à moi.

» Adieu, Vilhem, adieu ; quand je serai là-haut, si la douleur et les angoisses ont leur récompense, si le bonheur qu'on n'a pas rencontré sur la terre doit être payé dans le ciel, si Dieu fait de moi une de ses saintes, je veillerai sur vous et sur votre canot pendant la tempête.

» Thérèse. »

Quand elle eut fini cette lettre, elle resta quelque temps pensive ; son esprit déjà semblait ne plus tenir à son corps.

Puis elle ferma la fenêtre, plaça devant une pièce d'étoffe pour que l'air ne pût pénétrer; ensuite elle alluma un grand brasier, calfeutra également la porte et se coucha sur son lit.

Nous vous avons dit ce qui se passait à Étretat pendant ce beau jour de soleil ; retournons à X....

Madame Leloup, Louise et la *suivante* Arthémise étaient renfermées dans le salon.

« Ils se sont encore rencontrés hier, disait Arthémise. Quand j'ai vu monsieur sortir le matin, selon sa coutume, je l'ai suivi de loin; il est entré dans le bois et, après une foule de détours qu'il avait l'air de suivre au hasard, il est arrivé à la mare. Comme je m'y attendais bien, la femme à Jacques y était, elle faisait semblant de laver un tas de linge; mais je savais d'avance à quoi m'en tenir. Pour plus de finesse, elle avait avec elle sa bourrique, comme pour remporter le linge. « Eh! bon- » jour, madame Jacques, que dit comme ça monsieur; » y a-t-il longtemps que vous êtes au rendez-vous? »

— Au rendez-vous! dit ici madame Leloup.

— La femme à Jacques ne répondit pas grand'chose. Monsieur s'approcha. Mais je crois ou qu'ils m'ont vue ou que j'ai fait du bruit dans les broussailles; car la femme à Jacques est restée toute droite devant monsieur et lui, a tiré sa boîte à couleurs et a fait semblant de faire son portrait. Au bout de trois quarts d'heure, voyant que cela n'en finissait pas, et qu'ils attendaient, pour se dire autre chose, que je fusse partie, j'ai quitté la place et les ai laissés ensemble. »

Ce que racontait Arthémise était vrai, mais son interprétation était fausse. La femme de Jacques avait un assez beau caractère de tête, que Hugues avait discerné sous sa peau dure et hâlée. Il lui avait demandé la permission de faire une étude d'après elle, et elle y avait consenti après que Hugues lui eut assuré que cela ne lui porterait pas malheur, et qu'il lui ferait un portrait d'elle pour son mari.

Quand la mère et la fille furent seules, elles firent de

longs commentaires sur les trahisons du malheureux mari de Louise. Elles déplorèrent ce funeste mariage, et tombèrent en sanglotant dans les bras l'une de l'autre.

Hugues était dans son atelier, tantôt marchant à grands pas de long en large, tantôt se jetant dans un fauteuil.

Quelquefois, il se mettait devant sa toile et essayait de peindre; mais, au bout de quelques instants, il replaçait par terre ses brosses et sa palette, et se remettait à marcher.

Voici quelle était la cause de cette agitation.

Deux jours auparavant s'était présenté le marchand de fourrages, qui était adjoint au maire, et qui lui avait dit: « Monsieur, ainsi que je vous l'ai annoncé, il m'est impossible de continuer à vous fournir. »

Hugues avait répondu qu'il payerait dans une semaine.

« Alors, monsieur, dans une semaine je serai de nouveau à vos ordres pour tout ce dont vous pourrez avoir besoin; mais d'ici là il est bien décidé que je ne donne pas une botte de paille.

— Eh bien, dit Hugues impatienté, faites comme vous voudrez, et laissez-moi tranquille.

— De plus, monsieur, je vais être forcé de vous faire assigner chez le maire pour le payement de ce que vous me devez.

— Faites-moi assigner, dit Hugues, je dirai devant le

maire ce que je vous dis à vous. Je vous payerai dans huit jours.

— En l'absence de monsieur le maire, je remplis ses fonctions, et je ne vous cache pas que je vous condamnerai à me payer immédiatement. Il y aurait, monsieur, un moyen de tout concilier. Je vois bien que cela vous gêne de nourrir un cheval : vendez-le moi, je vous donnerai de l'argent en sus de ce que vous me devez. »

Hugues fut un moment interdit et saisi d'indignation; l'offre de cet homme était impertinente, et cependant elle était nécessaire.

Si Hugues refusait de vendre le cheval, il ne pouvait plus le nourrir. Il lui dit :

« Combien m'en donnez-vous ?

— Je l'ai fait estimer par le vétérinaire cinq cents francs.

— Je l'ai payé huit cents, il y a quelques mois... Allons, pensa Hugues, c'est un piége que l'on m'a tendu : il ne me refuse du fourrage que pour me forcer de lui vendre le cheval. Ma foi ! au diable le cheval et toute la maison ! Prenez, dit-il, le cheval pour cinq cents francs.

— Quand on me paye comptant, dit le grènetier, je fais un escompte de cinq pour cent ; et je l'exige quand je paye comptant : cela fait vingt-cinq francs à déduire.

— Soit !

— Je voudrais voir la bête et la faire trotter.

— Voyez-la et emmenez-la tout de suite.

— Volontiers. »

Hugues et son acquéreur sortirent ensemble de la maison pour aller à l'écurie. A la porte étaient deux ou trois fournisseurs auxquels il devait quelque argent ; l'achat du cheval était un complot, et ils étaient pressés d'en

connaître le succès. Le grènetier leur fit un signe affirmatif, et ils se retirèrent.

« Pierre, dit Hugues, faites sortir le cheval.

— Le cheval ? dit Pierre. Madame Leloup l'a fait atteler et est partie avec à Paris. »

Hugues frappa la terre du pied. Un Romain prétendait faire ainsi sortir du sol une armée; Neptune en faisait sortir un cheval : le coup de pied de Hugues n'eut pour résultat qu'un peu de poussière.

« Vous l'emmènerez demain.

— Il eût mieux valu en finir aujourd'hui.

— Oui ; mais je ne puis faire autrement.

— On emmène donc votre cheval sans vous prévenir? »

Cette question, toute familière et inconvenante qu'elle était, frappa Hugues, d'abord par son insolence, ensuite par sa justesse.

Le soir, madame Leloup revint de Paris fort tard.

Le lendemain, qui était ce beau jour de soleil dont nous avons parlé, dès le matin, le grènetier se présenta.

Hugues sortit avec lui. Pierre fut chargé de faire trotter le cheval.

Au premier tour, le grènetier s'écria :

« Mais votre cheval est boiteux !

— C'est impossible.

— Voyez vous-même, il boite de l'épaule hors montoir. »

Le cheval boitait en effet. On le fit arrêter. Le grènetier lui toucha l'épaule en plusieurs parties, ainsi que Pierre; celui-ci, ayant trouvé l'endroit douloureux pour le cheval, dit :

« C'est un refoulement de l'articulation,

— Non, dit le grènetier, c'est un écart.

— Je parie trois pistoles que c'est un refoulement.

— Quoi qu'il en soit, le cheval est boiteux; je ne veux plus l'acheter.

— C'est un refoulement, dit Pierre, et cela se guérit. Vous n'avez qu'à le mettre au vert pendant trois mois et lui faire des frictions avec de l'eau-de-vie camphrée cela ne sera rien.

— Le prenez-vous, oui ou non? » interrompit Hugues.

L'impatience de Hugues était visible. Le grènetier ne voulait pas précisément rompre le marché.

« Cela change le prix, dit-il; d'abord, je vais aller chez le vétérinaire, voir si la *boiterie* de la bête est susceptible de guérison; ensuite, en calculant ce que cela me fera de dépense pour la faire guérir, je vous offrirai un autre prix. »

Pierre et le grènetier avaient emmené le cheval. A peine étaient-ils partis que deux hommes qui semblaient n'attendre que leur départ, s'étaient présentés. C'étaient deux autres fournisseurs de la maison : l'épicier et le bourrelier.

Ce dernier n'avait présenté qu'un mémoire peu chargé; mais celui de l'épicier offrait une somme assez forte, eu égard à la position de Hugues. Madame Leloup avait rempli la maison d'une foule d'ustensiles de ménage qui ne servent que dans une maison où l'on reçoit beaucoup de monde. Ces achats s'étaient faits sans la participation du maître de la maison, et s'étaient accumulés sur le livre du fournisseur.

Ces deux hommes, qui étaient entrés d'un air assez libre et presque malhonnête, en présence de Hugues, sous son regard étonné et dédaigneux, perdirent une

partie de leur assurance; cependant l'épicier, qui était le plus orateur, prit la parole et dit :

« Il paraît, monsieur, que vous aller quitter le pays.

— Pas que je sache, reprit Hugues; et qui vous a dit cela?

— C'est un bruit qui court.

— C'est une sottise. Je ne quitte pas le pays.

— Cependant il paraît que l'on vend chez vous.

— Que voulez-vous dire?

— Monsieur Jean-Louis, l'adjoint, n'a-t-il pas pris votre cheval pour se payer de ce que vous lui devez?

— Si monsieur Jean-Louis, l'adjoint, avait voulu *prendre* mon cheval, j'aurais rompu les os de monsieur Jean-Louis, l'adjoint, comme je le ferais à tout impertinent. Je vends à l'amiable mon cheval à monsieur Jean-Louis.

— Alors, monsieur, puisqu'il va vous revenir de l'argent, ce sera le moment de nous payer nos mémoires.

— Vos mémoires seront acquittés demain matin.

— Est-ce bien sûr ? »

Hugues sentit ses poings se serrer convulsivement. Il se contint.

« C'est qu'il serait désagréable de revenir inutilement.

— Vous ne reviendrez pas inutilement. »

L'effort que faisait notre héros pour ne pas s'emporter trompa l'orateur. Il n'y vit que de la faiblesse, et retrouva toute l'audace qu'il avait perdue en entrant.

« C'est que, si vous nous faisiez revenir inutilement, cela ne se passerait pas bien. »

Cette fois, Hugues laissa échapper un formidable juron et s'écria

« Si vous êtes ici dans deux minutes, vous sortirez par la fenêtre. »

Les deux fournisseurs s'en allèrent en grommelant.

Hugues, resté seul, fut quelques instants tout tremblant de colère; mais une autre émotion ne tarda pas à l'emporter sur celle-là.

« Que va prononcer le vétérinaire? Si le cheval ne peut être guéri, qu'en vais-je faire? Je n'ai pas de quoi lui donner à manger. Le grènetier va me persécuter pour son mémoire, et aussi ces deux hommes que j'ai remis à demain; il me faudra subir des impertinences, des humiliations. »

A ce moment, il entendit le pas d'un cheval; son cœur se serra.

« On ramène mon cheval, le grènetier n'en veut pas. »

Mais le cheval passa devant la porte.

Il respira.

« S'il me renvoie le cheval, il me faudra courir à Paris, trouver de l'argent à tout prix, quitter mon tableau qui doit m'en donner dans quelques jours; et d'ailleurs, comment aurai-je cet argent? Pourvu que Louise ne s'aperçoive pas de ces ennuis, dont elle est la cause involontaire. Il faudra pourtant que madame Leloup me donne de l'argent; son installation chez moi est ruineuse, moins par ses dépenses personnelles que par l'habitude qu'elle a introduite dans la maison.

» Encore le pas d'un cheval.

» Allons, travaillons ; cela me distraira de cette fatigante préoccupation. »

Il se remit devant son tableau.

Mais le cheval approchait. Il se leva et courut à la fenêtre. Ce n'était pas lui.

Un quart d'heure après, monsieur le grènetier, adjoint au maire, arriva sans le cheval. Il sembla à Hugues qu'on débarrassait sa poitrine de cent livres de plomb.

« Eh bien! dit l'adjoint, le vétérinaire pense que la bête est susceptible de guérison ; mais il faut le laisser au vert pour le restant de la saison. A savoir cinq mois. Je voulais percevoir un escompte, parce que je payais au comptant ; payant cinq mois avant de pouvoir jouir de l'animal, il est donc juste que je perçoive un double escompte. C'est donc déjà cinquante francs à déduire des cinq cents francs convenus. Vous me devez cent quatre-vingt-sept francs vingt-cinq centimes. Cinq mois au vert me coûteront, à dix francs par mois, cinquante francs : cinq francs par mois d'eau de-vie camphrée pour les frictions, vingt-cinq francs J'ai déjà donné au vétérinaire, pour sa visite et la prescription du traitement et des soins convenables, deux francs cinquante centimes. Il doit le visiter à la prairie deux fois par semaine, c'est-à-dire huit fois par mois, c'est-à-dire quarante fois dans l'espace de cinq mois ; ce qui fait cent francs. Ce n'est pas trop de compter cinquante francs pour le risque que je cours que le cheval ne guérisse pas. De plus, Pierre m'a prié de lui avancer vingt francs que vous lui devez pour un mois de gages échu avant-hier J'ajouterai un franc que me coûtera le déferrage du cheval pour le mettre au vert. Reste donc quatorze francs cinq sous que voici. Je pense que vous ne refuserez pas de me

donner la bride, le licol et le bridon, dont vous ne vous servirez plus, ainsi que la selle qui n'est pas neuve, et qui, d'ailleurs, vous devient inutile.

— Mais, dit Hugues, la selle et la bride m'ont coûté cent francs.

— Je ne vous dis pas le contraire; mais tout cela n'est pas neuf. D'ailleurs, je ne vous force pas : c'est un marché que je vous propose. Il dépend de vous d'accepter. Si mon offre ne vous convient pas, je suis prêt à vous rendre votre cheval ; seulement, vous me restituerez vingt francs que j'ai donnés à Pierre, deux francs cinquante centimes au vétérinaire, et les cent quatre-vingt-sept francs vingt-cinq centimes de mon mémoire.

— Allons, dit Hugues, gardez le cheval et que je n'en entende plus parler.

— Monsieur, dit l'adjoint, si plus tard vous vous retrouvez avoir un cheval, j'espère que j'aurai encore l'honneur de vous servir. »

Hugues regarda fixement l'adjoint; si l'air de son visage avait appuyé ce qu'il croyait voir de goguenard dans ses paroles, il l'aurait assommé. Mais l'autre ajouta d'un ton simple et naturel :

« Voici votre mémoire acquitté. »

Quand il fut parti, Hugues appela Pierre; mais Pierre était allé boire du vin blanc avec l'adjoint.

Il ne vint qu'une demi-heure après.

« Pierre, dit il, vous avez donc cru que je ne vous payerais pas vos gages ?

— Monsieur, j'avais extrêmement besoin d'argent.

— Vous avez oublié que j'ai toujours été bon pour vous, Pierre. Je vous ai pris sans papiers, sans recommandation, parce que vous me disiez mourir de faim;

je vous ai bien vêtu, bien nourri, bien payé, jamais maltraité, et, parce que vous me voyez dans un état de gêne, vous vous réunissez à des voleurs qui veulent me dépouiller.

— Monsieur l'adjoint n'est pas un voleur.

— Monsieur l'adjoint est un voleur, et vous un mauvais homme et un impertinent. Voici une semaine de vos gages, je ne veux plus que vous soyez ici dans un quart d'heure. »

Hugues s'habilla pour aller à Paris. Il se rappelait les deux hommes qu'il avait à payer le lendemain matin. Il prit dans un coffre quelques couverts d'argent pour les vendre; en les prenant, il tremblait de peur que Louise ne l'entendît. Il ne voulait pas lui faire partager ses chagrins. Il mit ce qu'il avait d'argent sur sa commode; puis il emmena Schutz et partit à pied avec lui.

A Paris, il eut beaucoup de peine à vendre les couverts; il n'avait pas pris, pour se faire reconnaître, les papiers qu'exigeait tout marchand honnête homme ou craintif des ordonnances de police.

Il ne put trouver pour acquéreur qu'un juif qui lui vola un tiers de sa valeur.

Il apprit de plus, par le marchand de tableaux, que le délai allait expirer pour le payement de la lettre de change de Roch, et qu'il n'avait pas d'espoir d'en obtenir un nouveau.

Hugues rentra le soir à pied, et arriva à X.... à deux heures du matin.

Il trouva sa femme et sa belle-mère levées encore.

« Ah ! dit Louise, je croyais que vous ne reviendriez plus. Du reste, cela ne m'étonnait pas, je m'y attends de

jour en jour. Votre conduite envers moi est telle, que rien de votre part n'a lieu de me surprendre.

— Louise, dit Hugues, je suis extrêmement fatigué; je n'ai réellement pas la force de disputer.

— Il paraît, dit Louise, que vous vous êtes beaucoup amusé à Paris pour être si fatigué. Du reste, l'exemple du maître gagne les domestiques; Pierre n'est pas non plus rentré.

— Pierre n'est plus mon domestique, je l'ai chassé ce matin.

— Mais, dit madame Leloup, qui, depuis un quart d'heure, épiait une occasion d'entrer dans la conversation, mais comment allons-nous nous arranger? Ma pauvre Arthémise ne peut tout faire.

— Madame, dit Hugues, je suis désolé de vous avoir fait veiller si tard; vous devez avoir besoin de repos, et je ne me pardonnerais pas de vous en priver plus longtemps.»

Hugues fut ensuite quatre jours à travailler sans relâche; le cinquième jour, il alla porter son tableau à Paris. La personne qui l'avait commandé était absente; il laissa son tableau en annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Le marchand de tableaux lui rappela que le délai était expiré.

« Je croyais, dit Hugues, toucher de l'argent aujourd'hui; j'en aurai nécessairement d'ici à quelques jours.»

Or, le marchand de tableaux était d'autant plus pressant, qu'il avait remboursé la lettre de change, et que c'était lui qui poursuivait Hugues sous le nom du créancier désintéressé. C'est une chose fort usitée, et que vous font très-bien des gens qui se disent vos meilleurs

amis, auxquels vous avez rendu des services, et qui vous traitent d'ingrat quand vous êtes huit jours sans les aller visiter.

Le marchand de tableaux savait bien que Hugues ne devait pas réellement l'argent ; que le vol et l'insolvabilité de Roch étaient deux malheurs qu'il aurait dû partager avec l'étudiant : mais le marchand est si âpre à l'argent, en général, que cela semble dégénérer en monomanie qui lui laisse à peine le choix et la responsabilité de ses actes.

Hugues revint huit jours de suite à Paris sans pouvoir rencontrer l'acquéreur de son tableau. Il était dans le plus complet dénûment, empruntait de petites sommes d'argent à des amis, et laissait cet argent le matin sur la commode de sa femme, sans en réserver rien pour lui.

Il venait à Paris et retournait à X... à pied, pour épargner les trois francs que lui aurait coûtés la voiture. Le plus souvent il emmenait Schütz pour se distraire de sa fatigue et de ses ennuis. Schütz était gai et indifférent, bondissant par les chemins, et attirant l'attention des voyageurs par sa force et sa beauté.

Le soir, il rentrait tard à cause de la longueur de la route et de la fatigue. Il arrivait chez lui à minuit, quelquefois à une heure, à deux heures, n'ayant pas dîné. Il était forcé de réveiller Arthémise pour demander à manger. Arthémise se réveillait de mauvaise grâce et était à demi impertinente.

Depuis longtemps il ne s'était fait faire ni habits ni chaussure; il n'avait plus que des bottes trop étroites pour les six ou huit lieues qu'il avait pour le moins à faire à pied chaque jour.

Un matin, il se réveilla avec les pieds tellement enflés, qu'il lui fut impossible de mettre ses bottes.

Ce jour-là, il ne sortit pas.

Au déjeuner, madame Leloup et sa fille ne lui adressèrent pas une seule fois la parole.

Arthémise donnait à boire à ses maîtresses, et attendait pour le servir qu'il eût demandé deux fois, affectant de toujours servir madame Leloup la première.

Schütz s'était couché auprès de son nouveau maître.

« Il est bien désagréable, dit-elle, d'avoir dans une salle à manger un gros chien qui infecte. Madame de Vanerey a de gros chiens à la campagne, mais on les tient à la chaîne. »

Hugues ne répondit qu'en donnant à Schütz un morceau de viande qui restait sur un plat.

« Quelle sotte prodigalité! » s'écria madame Leloup.

Louise haussa les épaules.

Arthémise haussa les épaules.

Il n'était pas vrai que Schütz, qui passait sa vie dans l'eau, sentît aucunement mauvais. Hugues aurait pu supporter la seconde sortie de sa belle-mère aussi bien que celle-ci ; mais sa patience était épuisée.

« Que vous fait ma prodigalité, dit-il à madame Leloup, si ce n'est pas vous qui en faites les frais ?

— Mais, dit madame Leloup, cela m'arrive quelquefois. Je ne vais pas dire à Rome quand je paye les notes de vos fournisseurs.

— Pourrais-je, dit Hugues, voir les notes que vous avez payées. »

Madame Leloup montra une note qu'elle avait effectivement payée la veille; elle se montait à quinze francs et quelques centimes.

Hugues sourit. Il fit signe à Arthémise de sortir, mais celle-ci feignit de ne pas comprendre.

« Oserais-je vous prier, madame, de dire à ma servante de sortir quand je lui en donne l'ordre? car il me paraît que c'est à vous seule que l'on obéit.

— Sortez, Arthémise, dit madame Leloup. Et elle échangea avec la suivante un regard d'intelligence.

— Sont-ce là toutes les notes que vous avez payées pour moi, madame?

Madame Leloup répondit par un signe de tête affirmatif.

« Serait-ce, ajouta Hugues, abuser de votre bonté que de vous prier de mettre en compensation la dépense que vous avez pu faire chez moi depuis que vous avez jugé à propos de vous y installer.

— Je sais, monsieur, que vous voudriez me voir loin d'ici.

— Ah! monsieur, dit Louise, ce procédé est bien peu noble et bien peu délicat.

— Vous voudriez me voir loin, continua madame Leloup; moi seule sers d'appui et de consolation à ma malheureuse fille, que vous avez probablement juré à vos maîtresses de faire mourir de douleur. »

Louise se prit à pleurer.

« N'est-ce donc pas assez, monsieur, d'amener des femmes jusqu'au bout du jardin; et croyez-vous que j'ignore.... que nous ignorions vos rendez-vous avec la femme de Jacques?

— Ah! c'est cela, » dit Hugues.

Et il laissa continuer la belle-mère, dont la sortie véhémente lui donnait occasion d'arriver à un point qui l'embarrassait.

« C'est probablement pour donner à souper à vos maîtresses de Paris que vous enlevez clandestinement l'argenterie de ma fille?

— Madame, dit Hugues, il n'y a rien qui doive s'appeler l'argenterie de votre fille; ce qui est ici est à moi, j'en dispose comme bon me semble. J'ai vendu quelques-uns de *mes* couverts pour parer à un besoin d'argent très-pressant. Je ne répondrai pas aux absurdités dont vous avez fait précéder cette accusation : je profite de l'utile transition que vous m'avez fournie pour m'expliquer une bonne fois avec vous. En me trompant dans le contrat de mariage comme vous l'avez fait, vous m'avez imposé des charges dont la prétendue fortune de votre fille devait être la compensation. Cette dot, toute restreinte qu'elle s'est trouvée quand l'échafaudage de vos mensonges a croulé, a été, par une défiance injurieuse, placée de telle manière, que je n'en puis disposer. Vous devez, jusqu'à la vente de vos propriétés, me payer une rente que je n'ai jamais reçue; ceci peut expliquer suffisamment un embarras d'argent dont je parle aujourd'hui pour la première fois. Joignez à cela un vol dont j'ai été victime, et vous comprendrez comment je me trouve en ce moment dans une position très-cruelle.

— C'est me dire que je vous suis à charge, interrompit Louise : il ne me manquait plus que ce dernier malheur.

— Je ne vous reproche rien, chère enfant, dit Hugues; si j'ai eu quelquefois à me plaindre de vous, je l'attribue à une influence étrangère.

— Ma mère ne m'a jamais dit un mot contre vous.

— Je sais que, depuis un avis assez formel que j'ai

donné à madame votre mère, elle n'a plus fait de commentaires parlés sur les lettres que je reçois; mais je l'ai vue, quand on m'en apportait, lever les yeux au ciel et vous serrer dans ses bras. Ce n'est pas de cela que je veux parler. Voici ma position. Par suite du vol dont je viens de vous parler, je suis poursuivi pour le payement d'une lettre de change ; si je n'ai pas payé d'ici à quelques jours, je serai arrêté et mis en prison. »

Louise fut peut-être un peu émue; mais sa mère ajouta,

« Ce sera, monsieur, un résultat naturel de votre belle conduite. »

Louise alors redevint impassible.

« Ce sera, reprit Hugues, le résultat du vol que l'on m'a fait et de vos mensonges, à vous. Vous me devez une petite somme chaque mois pour les intérêts de la dot ; elle s'est accumulée depuis le mariage ; je pourrais en exiger le payement immédiat.

— Quoi ! s'écria Louise, voulez-vous donc faire un procès à ma mère?... Quelle horreur !

— Nullement. Que madame votre mère s'engage par un billet à me payer les sommes qu'elle me doit et qu'elle me devra chaque mois, à l'époque qu'elle fixera elle-même ; j'ai trouvé un homme auquel je passerai ce billet, et qui me donnera tout l'argent dont j'ai besoin pour sortir d'embarras. »

Madame Leloup réfléchit un moment, et dit :

« Je ne ferai pas de billet ; je n'ai pas envie de m'exposer à des poursuites et à des désagréments.

— Mais songez, dit Hugues, que je ne vous demande pas une complaisance, mais une chose que je puis exiger.

— Quelle infamie ! dit Louise ; menacer ma mère d'un procès !

— C'est précisément parce que je ne veux pas faire un procès à votre mère que je lui demande de me souscrire un billet qui tirera vous et moi d'embarras.

— Mais ma mère ne peut s'exposer pour moi à des poursuites et à des chagrins.

— Après que je me suis dépouillée de tout! dit en pleurant madame Leloup.

— J'ai déjà eu occasion, reprit Hugues, de vous faire remarquer que vous ne vous êtes dépouillée de rien, pas même de ce qui ne vous appartient pas : je dirai même que votre séjour chez moi a dû vous donner occasion de faire des économies.

— Vous me reprochez les quelques dîners que j'ai pris chez ma fille?

— Mon Dieu ! dit Louise, que je suis malheureuse!

— Vous n'êtes nullement malheureuse, ma chère enfant; vous avez un mari qui vous aime et fera tout pour vous le prouver. »

Il prit la main de Louise, mais elle la retira.

Hugues se leva.

« Écoutez-moi bien toutes deux. Si madame Leloup ne fait pas ce que je lui demande, d'ici à huit jours je serai en prison. »

Il se retira dans son atelier.

« Funeste mariage! dit madame Leloup : te voilà ruinée, pauvre enfant! mais je ne ferai pas ce que me demande ton mari; je te garderai le peu que je possède. Je ne t'abandonnerai pas, moi!

— Pauvre mère! dit Louise, nous sommes bien malheureuses! »

En arrivant à Paris, Hugues aperçut à la fois, sur le boulevard, et le marchand de tableaux, et l'ami qui lui avait écrit quelque temps auparavant pour qu'il lui prêtât cinq cents francs.

Hugues s'empressa d'aller à sa rencontre, autant pour lui donner une explication que pour éviter le marchand de tableaux.

Émile était entre deux de ses amis que Hugues ne connaissait pas ; quand celui-ci tendit la main à Émile, Émile ne tendit pas la sienne, et lui dit :

« Je ne pense pas que vous me croyiez encore votre ami.

— Si tu n'es plus mon ami, reprit Hugues en retirant sa main, ce sera tant pis pour toi, attendu que tu n'en trouveras pas facilement un meilleur.

— Je crois que vous me plaisantez, dit Émile.

— Nullement.

— Tant mieux pour vous, alors, car j'aurais profité de cette circonstance pour vous châtier.

— Je regrette, puisque vous le prenez ainsi, de ne pas vous avoir plaisanté, et vous m'obligerez de prendre ce que je vous ai dit le plus mal qu'il vous sera possible.

— Sans tant louvoyer, je vous dirai franchement que je serai enchanté de tirer l'épée avec vous.

— Cela se trouve d'autant mieux que je suis précisément dans cette disposition d'esprit, où l'on est enchanté de tirer l'épée avec n'importe qui.

— Ces messieurs me serviront de témoins. Le bois de Vincennes vous convient-il ?

— A merveille.

— A demain donc, au rendez-vous de chasse.

— A demain. »

Hugues se retourna et heurta le marchand de tableaux, qu'il avait voulu éviter, ce qui lui valait un duel pour le lendemain.

Il savait parfaitement ce que le marchand de tableaux allait lui dire : le délai était expiré, il faudrait payer, etc.

Hugues retomba dans ses errements, et se rappela les scènes de Molière entre don Juan et monsieur Dimanche.

Hugues, comme cela devait être avec le caractère qu'il a déjà déployé, Hugues croyait que la comédie était le *miroir de la société*.

Les gens plus forts doivent savoir que, dans les cas assez rares où la comédie et la société ont quelque affinité, c'est, au contraire, la société qui devient le miroir de la comédie.

Boileau a dit :

Le Français, né malin, forma le vaudeville.

Sans examiner si la France a éprouvé le malheur des enfants précoces, de changer en grandissant, nous affirmerons hardiment que c'est, au contraire, le vaudeville qui a créé le Français.

Hugues commença donc à éluder le marchand de tableaux.

« Eh ! bonjour, lui dit-il, je suis charmé de vous rencontrer, j'allais chez vous.

— Probablement, dit l'autre, pour...

— Comment vous portez-vous, ce matin ?

— Bien. Avez-vous...?

— Je vous trouve cependant l'air un peu fatigué; le temps est frais, il faudrait ne sortir qu'après le soleil levé.

— Et la...?

— Je suis très-pressé, je cours à un rendez-vous.

— Mais cependant, il faudrait...

— Je suis prodigieusement en retard. »

Le marchand de tableaux donnait médiocrement la réplique. Cependant Hugues essaya de s'échapper de ses mains en lui disant : « Adieu, adieu, portez-vous bien.

— Ah çà! dit le marchand de tableaux en le retenant, est-ce que vous vous moquez de moi? Où en sommes-nous de la lettre de change?

— Je vais chercher de l'argent.

— Que vous en ayez ou non, passez toujours chez moi me rendre réponse.

— Ah! disait Hugues en allant chez l'acquéreur de son tableau, Molière aussi m'a trompé. »

On lui donna un à-compte de trois cents francs, en lui promettant le reste un mois plus tard.

Comme il faisait part de cette solution au marchand de tableaux, celui-ci lui dit : « Je vous *conseille* de porter ces trois cents francs à l'huissier ; cela vous fera probablement accorder un nouveau délai.

— Non, dit Hugues, je viendrai demain le prier d'attendre jusqu'à la fin du mois : cette petite somme m'est indispensable pour les dépenses de ma maison.

— Vous avez tort de ne pas suivre mon conseil ; il vous en arrivera quelque désagrément.

— Ce n'est pas bien long d'attendre jusqu'à la fin du mois, et je vous répète que je ne puis me passer de ces cent écus.

— Ne vous en prenez qu'à vous de ce qui peut arriver.

— Ce qui arrivera arrivera.

— Vous avez tort de prendre cela aussi légèrement.

— Et vous de le prendre si opiniâtrément ; je consens à payer, vous devriez m'en savoir meilleur gré que vous ne le faites.

— Vous êtes premier endosseur, la loi est formelle.

— Mais vous savez comment je me trouve premier endosseur, et votre probité aurait dû vous porter à payer au moins la moitié du billet. Rappelez-vous les circonstances, et vous verrez que ma prétention n'a rien d'exagéré.

— Je vous parle dans votre intérêt.

— Et moi dans celui de votre probité.

— Vous êtes décidé à ne pas donner ces trois cents francs ?

— Oui.

— Eh bien ! nous verrons. »

« Mais, dirent à Émile ses deux témoins, quelles sont les causes et l'origine de votre querelle ?

— Les voici nous sommes de très-anciens camarades. Il y a quelques mois, forcé de faire un voyage, je lui écrivis pour le prier de payer pour moi un billet de cinq cents francs ; or, vous saurez que, par suite d'un mariage qu'il a fait, Hugues a aujourd'hui plus de trente mille livres de rente. Non-seulement il n'a pas payé mon

billet, mais il n'a fait aucune démarche et m'a laissé faire trois cents francs de frais.

— Le sujet de votre querelle est fort léger, dirent les témoins à Hugues ; mais une simple explication de votre part suffirait pour tout finir.

— Quand j'ai abordé hier Émile, c'était pour lui donner une explication franche et amicale : vous avez vu comme il m'a accueilli. C'est moi qui suis aujourd'hui le demandeur, et je demande des excuses.

— Battons-nous donc, dit Émile.

— Battons-nous, dit Hugues.

— Vous êtes d'accord pour l'épée; cherchons un terrain convenable.

— Marchons, dit Émile.

— Je crie moins fort, mais je marche plus vite.

— Oui, vous courez devant : un peu plus vite, ce serait se sauver.

— Pas si imprudent, vous ne me suivriez pas.»

Hugues était persuadé, d'après mille exemples imprimés, que, dans un duel *jugement de Dieu,* le bon droit doit triompher ;

Que le courage supplée à l'adresse;

Que, dans tous les régiments, il y a une tradition qui raconte comment un conscrit tua un maître d'armes;

Que David tua Goliath ;

Que Stéphen tua Édouard;

Que l'Éternel est le *Dieu des combats.*

Il reçut un coup d'épée dans le bras et retourna chez lui, où le médecin le fit mettre au lit et lui prescrivit le repos le plus absolu.

« Ce n'est jamais pour une honnête femme que l'on se fait donner des coups d'épée, disait madame Leloup ;

et, comme dit mon amie, madame la comtesse de Vanerey, on ne se bat que pour des femmes qui n'en valent pas la peine.

— Je vous soignerai parce que c'est mon devoir, dit Louise. A chacun sa part : vous vous battez pour vos maîtresses, et vous venez vous faire soigner par votre femme.

— C'est égal, ma fille, c'est se venger noblement.

— Au nom du ciel, cria Hugues, sortez toutes deux de ma chambre et laissez-moi tranquille!

— N'importe, dit madame Leloup, tu auras fait ton devoir.

— Malédiction ! dit Hugues quand il fut seul, mon *ami* n'a pu réussir à me tuer, mais je crois que ma femme sera plus adroite. »

Le matin, le soleil glissa ses premiers rayons à travers les persiennes de la chambre de Hugues, et colora de rose la mousseline de ses rideaux ; le sommeil avait rafraîchi son sang, mais son bras le faisait beaucoup souffrir.

La camériste Arthémise entra.

« *Un monsieur* demande à vous parler.

— Dites que je suis malade. »

Mais *le monsieur* avait suivi Arthémise et était entré derrière elle.

Arthémise se retira.

C'était un homme grand et fort, vêtu d'une redingote blanche.

« Monsieur Hugues?

— C'est moi, monsieur; je suis très-souffrant et ne puis recevoir personne.

— Veuillez m'excuser, je viens au sujet de votre petite affaire avec monsieur Lorot.

— Avec monsieur Lorot?

— Oui, une lettre de change tirée par vous sur un monsieur Roch, passée à l'ordre de monsieur Lebon, marchand de tableaux, pour laquelle, faute de payement, un premier jugement a été obtenu contre vous par défaut, puis un jugement en débouté d'opposition, ayant force de jugement définitif.

— Je suis malade au lit; j'espère me lever dans quelques jours; j'irai voir monsieur Lorot.

— Est-ce que vous ne pourriez pas payer cette petite affaire?

— Non, pas à présent, mais à la fin du mois.

— Monsieur Lorot ne veut plus attendre; voyons, exécutez-vous, payez, il faut finir par là.

— Je vous dis que je ne le puis.

— Vous me désolez.

— Vous prenez la chose bien à cœur.

— Je vous le conseille, réellement, payez.

— Le médecin m'a prescrit le repos et m'a défendu de parler. Dites, je vous prie à monsieur Lorot, que, d'ici à trois ou quatre jours, j'irai le voir et m'arranger avec lui.

— Le seul arrangement possible serait de l'argent.

— Je n'en ai pas.

— Alors, levez-vous et suivez-moi.

— Pourquoi cela ?

— Je suis garde du commerce, chargé de vous arrêter et de vous écrouer à la prison pour dettes de la rue de Clichy, autrefois Sainte-Pélagie.

— Que ne le disiez-vous tout de suite ! »

A ce moment se présentèrent à la porte de la chambre deux personnages de figure peu agréable.

L'un entra entièrement : il avait, en plein mois de mai, une redingote de castorine brune ; joignez à cela un chapeau gris, sale et gras outre mesure, un pantalon bleu encore chargé de la crotte de l'hiver précédent, et des bottes huilées, des yeux gris et d'énormes favoris ; le second ne montrait que la tête, il ne portait qu'un œil, et un collier de favoris roux.

« Ce sont mes hommes, dit monsieur A...

— Faites-les retirer, si vous voulez, je ne puis ni ne veux opposer la moindre résistance.

— Attendez-moi dehors... Ah çà ! écoutez, ajouta le garde du commerce ; si vous êtes trop malade pour vous lever, je laisserai un de mes hommes de planton auprès de vous, et je reviendrai vous chercher.

— Merci, je m'habillerai avec votre secours, et nous partirons.

— Comme vous voudrez, mais j'espère que vous n'entrerez pas à la rue de Clichy : vous avez des débiteurs, des amis ; je vous mènerai partout où vous voudrez.

— Non, j'irai tout droit à la prison.

— J'espère vous faire changer d'avis en route.

— Aidez-moi à passer mon habit.

— Volontiers.

— Comment ferons-nous la route ?

— J'ai un fiacre en bas.

—Très-bien. Pourra-t-il aller un peu plus doucement, à cause de mon bras ?

— Il ira comme vous voudrez ; il est à l'beure et à vos frais.

— Ma foi, vous excuserez le costume, mais je ne puis passer cette manche.

— Ne vous gênez pas.

— Puis-je entrer chez ma femme ?

— Il faudrait que je fusse sûr que vous en sortirez par la même porte où je vous attendrai.

— Je ne suis guère propre à la gymnastique.

— Écoutez, vous me paraissez un homme charmant ; jamais je n'ai arrêté personne qui s'y soit prêté de meilleure grâce.

— Vous me paraissez également un galant homme : je doute qu'on puisse être arrêté avec plus d'agrément.

— Je vais vous donner une preuve de confiance entièrement inusitée : je vous donne rendez-vous dans cinq minutes au bout de l'avenue.

— J'y serai dans quatre.

— Je m'en vais ; au revoir.»

Hugues rentra chez sa femme ; il avait quinze pièces de vingt francs, il en mit huit sur la commode et dit :

« Comme je vous en avais prévenue, je suis arrêté et je vais en prison. Adieu. »

Puis il sortit et ferma la porte sans lui donner le temps de répondre.

« On ne peut être plus exact, dit monsieur A...

— L'exactitude est chez les captifs une politesse forcée. »

Monsieur A... le fit monter dans un fiacre. Hugues voulait qu'il passât le premier.

« Je vous dirai à mon tour : c'est une politesse forcée, je ne puis vous laisser derrière moi. De même qu'une fois arrivé, il faudra que je descende devant vous, de quoi je vous prie d'avance de m'excuser. »

Hugues et A... se placèrent au fond de la voiture, deux recors sur le devant, un troisième sur le siége, et le fiacre se mit en route pour Paris.

Pendant le voyage, monsieur A... disserta sur une pièce qui venait d'avoir quelque succès, sur le ministère et le dernier vote de la chambre des députés ; il raconta quelques anecdotes sur une actrice en réputation, récita une élégie et une fable de sa composition.

Quand on approcha de la rue de Clichy, il dit à son prisonnier :

« Ah çà! sérieusement, chez quel ami voulez-vous que je vous conduise?

— Chez personne,

— Ah bah! vous ne pouvez pas aller en prison pour une somme aussi modique.

— Vous savez, mon cher monsieur A..., que je suis blessé; le voyage m'a beaucoup fatigué, et, en prison ou ailleurs, j'ai besoin de me reposer.

— Je suis réellement fâché d'avoir à vous écrouer; êtes-vous bien décidé?

— Oui.

— Cocher, rue de Clichy !... La fable que je viens de vous réciter fut insérée, il y a deux ans, dans l'*Almanach des Muses*, où elle fit quelque sensation. J'étais né pour la poésie; mais les circonstances ont, comme vous voyez, singulièrement changé ma vocation. »

Il était tard quand on arriva à la maison; le greffier prit le nom du prisonnier, et on le conduisit à une chambre fort propre, meublée d'un lit, d'une table, d'une armoire et de deux chaises.

Hugues, harassé de fatigue, s'endormit, à peine déshabillé, pour ne se réveiller que le lendemain au grand jour.

Il y avait un mois au moins qu'il n'avait goûté un sommeil aussi profond; d'ailleurs, pour cette fois, rien ne l'obligeait à se lever de bonne heure : il n'avait pas de course fatigante à faire à Paris, pas d'ordres à donner aux domestiques, pas de querelles à soutenir contre sa femme ou sa belle-mère.

Il se retourna et se rendormit, mais de ce sommeil léger où le corps seul dort, tandis que l'esprit, éveillé, se joue sans que rien le retienne que la crainte de réveiller le corps; de ce sommeil avec la conscience du sommeil, qui est une des plus grandes jouissances que la nature ait faites à l'homme.

Deux heures après, il fut réveillé par la voix d'un gros garçon aux joues roses, qui lui demanda s'il n'avait pas d'ordres à lui donner; le garçon rapportait les habits brossés et les bottes cirées.

« Monsieur veut-il le coiffeur? »

Hugues n'avait jamais été si bien servi depuis qu'il était au monde.

« Pourrait-on avoir un bain?

— Pour quelle heure ?

— Le plus tôt possible ?

— Monsieur sera servi dans un quart d'heure. »

Au bout d'un quart d'heure, on apporta le bain. Au sortir du bain, Hugues se remit au lit, puis on vint le raser.

« Voulez-vous être frisé ?

Hugues se fit friser pour la première fois de sa vie.

« Que faire ici ?... Si j'avais des livres...

— Monsieur n'a qu'à désigner ceux qu'il désire : il y a ici un cabinet de lecture, je vais les lui aller chercher. Monsieur voudra bien désigner les personnes qu'il désire recevoir; ce n'est que sur la liste donnée au greffe par monsieur que les *laissez-passer* seront délivrés.

— Je peux recevoir qui je veux ?

— Oui, monsieur.

— Et personne ne peut venir me voir sans ma permission ?

— Non, monsieur.

— Pas même ma belle-mère, ni ma femme ?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! je ne donnerai aucune liste, je ne veux voir personne.

— Il fait un temps magnifique : monsieur devrait aller faire un tour au jardin, pendant que je nettoierai sa chambre.

— Comment ! un tour de jardin ? est-ce que je puis sortir de ma chambre ? est-ce qu'il y a un jardin ?

— Et un fort beau.

— Où je puis aller ?

— Tant qu'il vous plaira.

— Mais c'est un paradis que cette maison !

— Monsieur veut-il que je lui serve à déjeuner ?

— Comment mange-t-on ici ?

— Comme ailleurs ; il y a un restaurant à la carte.

— Ah ! parbleu ! depuis que je suis marié, on n'a jamais voulu me faire manger de saüer-craüt, comme j'en mangeais chez maître Kreisherer ; vous me monterez de la saüer-craüt. »

On monta à Hugues d'excellente saüer-craüt.

« Monsieur n'oubliera pas d'aller recevoir son prêt au greffe.

— Qu'est-ce que mon prêt ?

— C'est une somme que le créancier de monsieur est obligé de lui fournir chaque semaine pour ses aliments.

— Ah çà ! pensa Hugues, je suis ici nourri, logé gratuitement ; j'ai un grand jardin pour me promener, je puis recevoir qui je veux, être entièrement à l'abri des gens qui me déplaisent ; on n'a pas besoin de s'habiller, pas besoin de travailler ; on n'a ni souci, ni tracas ; on se lève quand on veut, on dort quand cela semble agréable ; mais que peut-on demander de plus dans la vie, et n'est-ce pas précisément là le but des travaux, des veilles, des efforts de tous les hommes ? Être ici, c'est avoir quatre mille francs de rente ; pourquoi ne m'a-t-on pas mis ici plus tôt ? Pourvu que l'on m'y laisse longtemps ! »

Et, dans sa joie, il se mit à chanter tous les airs qu'il savait, et malheureusement aussi ceux qu'il ne savait pas.

Il y avait alors dans la prison, je ne sais s'il a subsisté, un usage fort remarquable et plein d'humanité : quand il arrivait un nouveau prisonnier, les plus anciens allaient en députation lui faire une visite, le consoler, le mettre au fait des habitudes de la prison, des distrac-

tions qu'on y pouvait rencontrer, et l'inviter à un dîner qui devait achever de l'égayer et lui raffermir l'esprit.

La députation arriva donc jusqu'à la porte de Hugues; mais les membres qui la composaient l'entendirent chanter de si grand cœur, qu'ils jugèrent que leur nouveau compagnon n'avait pas un besoin urgent de consolations, et qu'il suffirait de l'inviter à dîner lorsqu'il paraîtrait au jardin, où un temps magnifique réunissait tous les prisonniers.

Hugues fut enchanté en voyant, au milieu d'un immense jardin sablé, de grands sycomores et des acacias sous lesquels on avait construit des bancs de gazon. Dans d'autres parties étaient des plates-bandes remplies de fleurs que les prisonniers cultivaient eux-mêmes.

Entre les prisonniers, les uns lisaient à l'ombre des acacias, les autres se promenaient en causant soit entre eux, soit avec des amis, hommes et femmes, du dehors. Beaucoup jouaient aux boules ou aux quilles.

Hugues accepta l'invitation qui lui avait été faite; son nom le fit reconnaître pour un jeune artiste de quelque talent : il fut reçu à bras ouverts.

Vers neuf heures on sonna la retraite. Lorsque Hugues fut dans sa chambre, il entendit une musique vive et entraînante : c'était la musique des danses de Tivoli, dont la prison n'est séparée que par un mur mitoyen. A dix heures, on tira le feu d'artifice : de grandes gerbes de feu s'élancèrent à travers les arbres.

Hugues s'endormit.

Cinq jours se passèrent ainsi. Hugues avait fait acheter le linge dont il avait besoin ; il avait rendu le dîner aux anciens prisonniers.

Au bout de cinq jours, il trouva singulier de n'avoir pas reçu de nouvelles de sa femme.

Le sixième, il vit dans son silence une grande sécheresse de cœur.

Le septième, il se promit de ne jamais la revoir.

Le huitième, arriva l'oncle Jean.

L'oncle Jean était allé par hasard à X...

« Vous venez voir votre neveu ? avait dit madame Leloup ; il met en ce moment le comble à sa jolie conduite : il a laissé ici sa femme, seule, abandonnée, sans argent, sans protection. »

L'oncle avait demandé à voir Louise.

« Vous le voyez, dit Louise, il m'a abandonnée.

— Mais où est-il ?

— A la prison pour dettes. »

L'oncle Jean avait senti se dresser sur sa tête tout son peu de cheveux.

« Il a donc été arrêté ?

— Il y a six jours.

— Et vous dites qu'il vous a abandonnée ?

— Certainement.

— Mais ce n'est pas volontairement.

— Il n'avait qu'à ne pas se mettre dans le cas de se faire emprisonner.

— L'avez-vous vu ? demanda l'oncle Jean.

— Non. Je ne sais pas si cela lui ferait plaisir.

— Lui avez-vous écrit ?

— Je ne sais pas s'il désire mes lettres.

— N'êtes-vous donc pas sa femme ?

— Oui, dit-elle, et c'est là mon malheur.

— Il a, dit madame Leloup, plus de quarante mille francs de dettes.

— Vraiment! dit l'oncle Jean; mais vous m'étonnez beaucoup.

— C'est cependant la vérité, dit madame Leloup. La fortune de ma fille et la mienne sont compromises; ma pauvre fille est ruinée.»

L'oncle Jean accourut tout effrayé; ce ne fut qu'avec peine qu'on le laissa pénétrer près de son neveu: il y avait à remplir, pour être admis, certaines formalités que son empressement lui avait fait négliger.

Il prit en entrant un visage de circonstance; Hugues se prit à rire. Hé! qu'avez-vous, cher oncle; lui dit-il; prétendez-vous attrister notre prison? Regardez autour de vous, et vous ne verrez pas une seule figure aussi triste que la vôtre, à vous qui, seul entre tous, jouissez de *l'inappréciable bienfait* de la liberté. Voulez-vous faire une partie de boule ou de bouchon? J'espère, cher oncle, que vous me ferez l'amitié de dîner avec moi; vous aurez ici meilleure et plus cordiale réception que je n'ai pu vous faire la dernière fois que vous avez dîné chez moi à X... »

L'oncle regardait son neveu avec un grand étonnement: jamais il ne l'avait vu si gai; jamais il ne lui avait vu le teint aussi frais et aussi reposé, du moins depuis son mariage.

Il prit Hugues à part et lui dit :

« Tu ne peux rester ici. Je viens te voir pour aviser aux moyens de te faire sortir.

— Ma foi, cher oncle, si vous le voulez bien, nous n'en parlerons pas aujourd'hui; depuis bien longtemps je n'ai pas joui d'une paix égale à celle que je goûte entre ces hautes murailles qui, me séparant du reste du monde, semblent plus me défendre que m'enfermer.

J'étais si malheureux depuis longtemps, si accablé quand on m'a amené ici, que je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes, des tracas que je n'ai point.

—Mais, mon pauvre neveu, dit l'oncle Jean, comment se fait-il qu'en si peu de temps tu aies pu dévorer la fortune de ta femme? A quoi donc faisais-tu passer l'argent. Est-ce que tu jouais?

— Dites-moi, mon oncle, est-ce l'influence de la prison qui vous fait ainsi divaguer?

— Je ne divague point. Ta femme n'est-elle point ruinée?

— Mais, mon cher oncle, je n'ai jamais reçu ni dépensé un sou du bien de ma femme.

— Bien vrai?

— Sur l'honneur!

— C'est un grand souci de moins. Alors tu n'es que malheureux, et on n'aura pas de reproches à te faire. Il ne reste plus que tes affaires personnelles à arranger; mais la somme est énorme.

— Mais non, mon oncle.

— Comment, non? Cela vous est facile à dire, à vous autres jeunes gens, qui croyez que l'argent pousse comme des champignons. Mais, moi qui ai passé vingt ans en Amérique sans pouvoir en rapporter un sou, je sais combien il est rare.

— Mais, mon oncle, on me doit plus que la somme qui m'a fait renfermer ici.

— Comment, plus de quarante mille francs?

— Mais non, je suis ici pour neuf cent soixante francs.

— Les autres créanciers ne t'ont donc pas recommandé?

— Comment, les autres créanciers?

— A moins que ce ne soit qu'un seul auquel tu doives les trente-neuf autres mille francs.

— Quels trente-neuf mille francs ?

— Ce reste des quarante mille francs que tu dois.

— Qui ? moi, quarante mille francs ?

— C'est ta belle-mère qui me l'a dit.

— Ma belle-mère est une flatteuse ; je n'ai jamais eu assez de crédit pour cela.

— Et tu ne dois que neuf cent soixante francs ?

— Pas un sou de plus.

— Mais alors, c'est une bagatelle.

— Comme je vous le disais, mon cher oncle.

— Ah çà ! tu n'as pas reçu de nouvelles de ta femme ?

— Non !

— C'est singulier ! pas une lettre ? Elle n'a pas demandé à te voir ?

— Rien.

— Elle me l'avait dit, je ne voulais pas le croire. Quel effet cela te fait-il ?

— Elle n'a pas de cœur. Mais, mon cher oncle, venez dîner. »

Hugues appela deux ou trois prisonniers qu'il présenta à son oncle, et on alla se mettre à table, où on servit un dîner fort complet. Les plus joyeux propos furent échangés, ainsi que les contes les plus gais. L'oncle Jean se laissa entraîner par la gaieté de ses convives et raconta ses voyages.

Après le dîner, l'oncle et le neveu se promenèrent dans le jardin en fumant.

« Il faudra, cher oncle, que vous alliez demain à X...

— Certainement, et je ferai comprendre à ta femme...

— Vous lui ferez comprendre que j'ai besoin de linge.

Vous m'apporterez des chemises, des mouchoirs, des bas, etc.

— Mais tu ne veux donc pas sortir d'ici ?

— Pas encore, cher oncle; et en tout cas je n'en veux pas sortir par le secours de ma femme.

— Mais c'est son devoir de te tirer d ici.

— Je lui en fais grâce.

— Si elle l'offrait d'elle-même?

— C'est-à-dire que vous voulez la forcer d'agir volontairement ; il n'est plus temps : une femme de dix-neuf ans qui voit son mari malade entraîné en prison sans se jeter entre lui et ceux qui l'emmènent, qui ne le suit pas, qui laisse passer cinq jours sans le voir, sans lui écrire, cette femme-là n'a pas de cœur, et je la remercie de tout ce qu'à l'avenir elle fera ou ne fera pas. Qui pourra me confirmer à moi-même le droit que je crois avoir de reprendre ma liberté? Promettez-moi donc, cher oncle, et promettez-le-moi à la fois sur l'honneur et par l'amitié que vous me portez, que vous ne lui direz pas un mot à ce sujet. »

L'oncle promit.

« C'est singulier, disait l'oncle Jean en rentrant chez lui, j'ai ri, et de bon cœur, tout le jour, et je ressens une tristesse indicible. »

L'oncle Jean n'avait pas compris ce que c'est que cette gaieté convulsive de la prison, cette gaieté dont on est brisé le soir, dont on pleure quand on est seul.

Le lendemain, il arriva à X.... de bonne heure; il ne comprenait pas l'indifférence de Louise sur le sort de son mari, d'un mari qu'elle avait épousé par amour; et, en effet, elle était assez difficile à comprendre. J'en serais, pour ma part, fort embarrassé, si j'écrivais un roman. Elle ne peut guère s'expliquer que par les idées que madame Leloup avait fait germer dans sa tête et dans son cœur. Elle croyait son mari ruiné sans ressource, et hors d'état de pouvoir jamais lui offrir une situation honorable; elle le croyait ruiné par des femmes pour lesquelles il avait fait *plus* de quarante mille francs de dettes; elle se considérait, sur la foi de sa mère, comme une jeune femme intéressante, ruinée et abandonnée par un mari indigne d'elle.

L'oncle Jean regarda Louise en disant : « J'ai vu mon neveu. » Mais son visage ne trahit aucune émotion.

Il crut du moins la piquer en ajoutant : « Il m'a chargé de lui apporter du linge. » Il pensait que Louise dirait : « Ne vous a-t-il donc chargé que de cela? N'a-t-il rien dit pour moi ? »

Elle ne fit qu'échanger un regard avec sa mère ; ce regard était presque triomphant; il voulait dire : « Je suis bien la jeune femme intéressante, ruinée et abandonnée par un époux indigne d'elle. »

L'oncle Jean avait fait à son neveu la promesse solennelle de ne rien dire à Louise pour l'engager à le tirer de prison ; mais il ne put s'empêcher d'éluder un peu son serment.

« Du reste, dit-il, il n'est arrêté que pour neuf cent soixante francs. »

Madame Leloup fit un signe d'incrédulité. Louise fit donner le linge qui se trouvait prêt.

L'oncle Jean, cependant, examinait des bijoux qui couvraient une table.

« Voilà une jolie montre, chère nièce, dit-il, et les brillants qui l'entourent doivent avoir une certaine valeur. »

Louise ne répondit rien.

Madame Leloup prit la parole.

« Après le scandale de l'arrestation de monsieur Hugues, nous ne pouvons rester dans ce pays, où l'on nous montre au doigt. Mon dieu! dit-elle, qui aurait dit que j'en serais un jour réduite là pour avoir tout sacrifié au mari de ma fille? »

L'oncle Jean faillit lui demander quels étaient ces prétendus sacrifices; mais il voulait éviter de choquer Louise en embarrassant sa mère.

Celle-ci continua :

« Vous voudrez bien demander à votre neveu l'autorisation de vendre quelques meubles qui seraient inutiles et embarrassants à Paris, et qui serviront à payer les dettes qu'il a faites ici. »

Un homme de trente ans entra en ce moment : c'était un voisin. Il était petit, important, et portait des lunettes. Madame Leloup parut le voir avec plaisir.

« Eh bien! dit-il, quelles nouvelles?

— Il n'a pas même écrit à sa femme.

— C'est prodigieux. »

Ici l'oncle Jean regarda l'individu d'un air si surpris, si mécontent, que le voisin en fut un moment décontenancé et se tut.

Cependant il ne tarda pas à se remettre, et demanda à Louise des nouvelles de sa santé.

Celle-ci, d'un air dolent et résigné, tout à fait conve-

nable au rôle qu'elle jouait à son insu, répondit qu'elle était fort souffrante.

Le voisin et madame Leloup échangèrent un regard de commisération.

« Monsieur, dit madame Leloup en désignant l'oncle Jean, monsieur est l'oncle du mari de ma fille. »

Le voisin salua d'un air dédaigneux, qui disait le plus clairement du monde : « Je ne vous en fais pas mon compliment.

— Et monsieur, ajouta-t-elle en désignant le voisin, est avocat, mon conseil et celui de ma fille. »

L'oncle Jean rendit le salut d'un air moitié méprisant, moitié menaçant, qui signifiait non moins évidemment : « Si mon neveu était ici, il jetterait monsieur par la fenêtre, et je remplacerais volontiers mon neveu. »

La présence de cet étranger gênait l'oncle Jean, en ce qu'elle l'empêchait de renouveler ses tentatives indirectes auprès de Louise. Cependant il lui vint une idée : il feuilleta un livre et le plaça tout ouvert devant Louise.

« Avez-vous, dit le voisin à madame Leloup, demandé l'autorisation dont je vous ai parlé?

— J'ai prié monsieur de la demander à son neveu.

— Lui avez-vous fait part également de ma proposition relativement au chien?

— Non, mais vous m'y faites penser.

— Monsieur, dit-elle à l'oncle, monsieur veut acheter cet énorme chien qu'il a plu à monsieur Hugues d'amener ici; il en offre deux cents francs. Certes, je n'ai pas hésité à profiter de cette bonne intention, mais monsieur prétend qu'il ne peut prendre possession de l'animal sans un consentement écrit de votre neveu je vous serai obligé de le lui demander. »

Le livre que l'oncle Jean avait placé sous les yeux de Louise était un Code, et il était ouvert en cet endroit :

« Art. 1567. — L'immeuble dotal peut être aliéné avec permission de justice et aux enchères, après trois affiches, pour tirer de prison le mari ou la femme. »

Louise ferma le livre sans rien dire.

L'oncle Jean se leva et partit.

« Mon neveu, dit-il à Hugues, tu as raison, ta femme n'a pas de cœur; j'ai presque manqué à la promesse que je t'avais faite; je lui ai fait comprendre à plusieurs reprises qu'elle avait plusieurs moyens de te tirer de prison; je ne te donnerai aucun détail, mais je n'ai jamais vu de cœur aussi sec.

— N'en parlons plus, dit Hugues. Maintenant, cher oncle, je vous avouerai que je commence à étouffer ici, et que nous allons aviser aux moyens d'en sortir.

— La loi te donne un droit : quoique marié sous le régime dotal qui rend le bien de ta femme inaliénable, elle fait une exception pour le cas où l'un des deux conjoints se trouve en prison.

— C'est un droit dont je n'userai pas. Demain je vous donnerai des lettres pour recevoir de l'argent qui m'est dû. »

L'oncle communiqua à son neveu les commissions dont on l'avait chargé pour lui; il fut indigné en apprenant qu'on avait voulu vendre Schütz. « Oh ! dit-il, Schütz ne sera pas vendu, lui qui a été là-bas mon ami. Pour ce qui est des quelques meubles qu'elles veulent vendre, voici mon autorisation. Il faut, mon oncle, que demain vous retourniez à X... ; vous prendrez ce qui m'appar-

tient personnellement, et vous le ferez porter chez vous; vous ramènerez Schütz; alors ce n'est qu'après-demain que je vous donnerai les instructions nécessaires pour récolter de l'argent. J'use de vous bien librement, cher oncle.

— Tu as raison, dit l'oncle Jean; mon patron est un homme excellent, auquel j'ai confié le besoin que tu as de moi, et qui me donne tout le temps nécessaire. »

L'oncle Jean arriva à X... d'assez grand matin; ces dames étaient à déjeuner, et avec elles le voisin.

L'oncle Jean donna à madame Leloup l'autorisation de son gendre, puis il fit enlever le pauvre mobilier de garçon de Hugues.

« Il m'abandonne donc tout à fait? dit Louise en levant au ciel ses beaux yeux noirs.

— Mais, dit l'oncle, s'il y a abandon, je ne pense pas qu'il vienne de sa part; lui, à coup sûr, ne vous eût pas laissée en prison.

— Faut-il donc qu'elle consomme sa ruine? dit madame Leloup; et d'ailleurs, le peu qui lui reste ne suffirait pas pour payer *cinquante* mille francs.

— Il reste à votre fille précisément ce qu'elle avait en se mariant, puisque mon neveu n'en a rien dépensé, et je répète qu'il est arrêté pour neuf cent soixante francs.

— Nous savons ce que nous savons, dit madame Leloup, encouragée par un geste de dénégation du voisin.

— Du reste, ajouta l'oncle Jean, il n'est plus besoin de discuter ce point; mon neveu m'a déclaré formellement qu'il ne recevrait rien de sa femme; je ne suis venu ici que pour emmener son chien. Demain Hugues ne sera plus en prison: il a des parents et des amis qui con-

naissent leur devoir, lorsque ses ressources personnelles ne suffiraient pas. »

Comme il allait dans la cour détacher Schütz, Louise le suivit. « Louise, dit-il, vous avez perdu par votre faute un brave et honnête homme, un bon mari et un bon avenir. Tenez, dit-il, son chien n'a ni à boire ni à manger · vous êtes une méchante femme. »

Louise alors releva la tète avec orgueil, et lui dit : « Monsieur, vous êtes chez moi, et, quoique je sois une pauvre femme abandonnée, je trouverai bien quelqu'un qui me fera respecter.

— Madame, dit l'oncle Jean, une honnête femme ne doit pas avoir d'autre défenseur que son mari, et le vôtre est en prison parce que vous le voulez bien. Du reste, je suis ici chez mon neveu; mais, une fois que j'aurai dépassé le seuil de votre maison, vous serez chez vous, car Hugues n'y rentrera pas. »

Il emmena Schütz, qui le suivit avec joie.

Louise les regarda partir, précédés de la charrette qui emportait les effets de son mari.

Quand ils eurent disparu au détour du chemin, elle sentit sa poitrine se gonfler ; elle eut un moment d'incertitude, elle entrevit la possibilité qu'elle fût trompée par sa mère, elle pensa à la douce affection, à la noblesse de celui qu'elle ne devait plus revoir.

Mais le voisin et madame Leloup vinrent la troubler dans cette impression, pour lui montrer un carton qu'ils avaient dérobé parmi les effets appartenant au prisonnier.

Ce carton contenait des notes, des papiers d'affaires et sa correspondance privée ; quelques lettres de femmes y étaient mêlées. Madame Leloup lut à sa fille celles qui ne trahissaient en rien une date antérieure au ma-

riage. Louise alors reprit toute son irritation contre Hugues. Le voisin se mit en route pour aller à Paris faire enregistrer l'autorisation de vendre les meubles.

Le lendemain on appela Hugues au greffe de la prison, on lui dit : « Votre écrou est levé, vous êtes libre. » Au greffe était l'oncle Jean avec Schütz.

« Mais, cher oncle, dit Hugues après avoir senti sa poitrine se dilater aux premières bouffées d'air libre, expliquez-moi ma subite et inattendue liberté.

— Rien de plus simple : j'ai pensé que tu ferais mieux que moi tes recouvrements, et d'ailleurs tu paraissais avoir au moins assez de la prison. J'ai mis ma montre et mes effets en gage, j'ai vendu une partie de ce que j'ai rapporté de X..., et le patron m'a prêté ce qui me manquait. »

Hugues embrassa son oncle au milieu de la rue.

Quelques jours après, il avait fait ses recouvrements et remboursé son oncle et son patron.

Il n'avait pu trouver son ami Joseph Lebon, le marchand de tableaux, qui, sous le nom d'un autre, l'avait fait mettre en prison pour le forcer à payer un billet dont lui, Joseph Lebon, devait une partie. Le hasard ou la prudence avait fait faire un voyage à cet excellent ami.

Hugues demeurait provisoirement chez son oncle. Un matin, celui-ci lui dit :

« Je n'ai pu dormir, j'ai pensé toute la nuit à ta femme. Quels sont tes projets à son égard ?

— Elle n'est plus ma femme.

— J'ai pensé à son extrême jeunesse, à l'influence de sa mère.

— Avez-vous aussi pensé aux efforts que j'ai faits pour la ramener à moi ? Avez-vous pensé à son abandon, à la sécheresse de son cœur ?

— Elle a dix-neuf ans ; elle est sous une influence étrangère ; dans six mois, dans un an, elle sera désillusionnée, et elle viendra à tes genoux te supplier de la reprendre, de lui rendre son avenir, son bonheur, sa considération, et alors, tu ne seras plus le maître de la reprendre : il faut quitter pour toujours une femme que l'on a quittée un an. Alors, elle te reprochera de n'avoir pas usé contre elle et pour elle d'une sage autorité ; elle te reprochera de l'avoir laissée à la folie de sa propre volonté, à la folie plus grande de la volonté de sa mère.

— Tant que je l'ai crue égarée, trompée, j'ai lutté avec un courage au-dessus de mes forces ; j'ai fait pour elle mille fois plus que pour Thérèse, Thérèse que j'aimais.

— Eh ! qu'est-ce que Thérèse ? dit l'oncle Jean.

— Je ne reverrai plus Louise, dit Hugues sans répondre à cette question ; Louise n'est plus ma femme. »

La discussion continua entre l'oncle et le neveu, et continua si longtemps que je n'en imposerai pas la suite à mes lecteurs.

Chacun s'épuisa à donner les meilleures raisons qu'il put trouver pour appuyer son avis, et il arriva entre eux

comme dans toute discussion un peu prolongée, comme il arrive surtout aux avocats : ils perdirent de vue l'intérêt des personnes qu'ils défendaient : l'oncle, de Louise ; Hugues, de lui-même, pour ne plus s'occuper que de l'intérêt du triomphe ou de la défaite de leur plaidoirie. Ils se séparèrent sans solution, mais ils étaient l'un et l'autre de si excellentes gens et de si bonne foi, qu'il arriva ce qui n'arrive guère, chacun persuada l'autre : le neveu pensa qu'il fallait encore employer quelques mesures de conciliation et d'indulgence; l'oncle fut convaincu que les torts de Louise venaient du cœur et n'offraient aucun espoir, de telle sorte que si, deux heures après, ils avaient renouvelé la discussion, chacun aurait changé de cause.

Hugues, après le départ de son oncle, s'habilla et se dit :

« Je vais aller à X..., je parlerai à Louise, j'irai chercher au fond de son cœur ce qu'il peut y avoir de bons sentiments, je lui peindrai les sombres nuages qu'elle amoncelle sur son avenir, je lui ferai voir ce qu'elle peut encore espérer de bonheur. Si elle est trop aveuglée pour me comprendre, mais si cependant je vois en elle le germe de quelques bons sentiments, j'emploierai une salutaire autorité, je l'arracherai à la dangereuse influence de sa mère, je l'emmènerai, je la garderai avec moi, je travaillerai avec assiduité, et en peu de temps j'aurai rétabli mes affaires. »

Il descendit l'escalier. Comme il passait devant le portier, celui-ci l'appela et lui remit une liasse de papiers timbrés. A travers le griffonnage le plus hiéroglyphique, il discerna le nom de sa femme, Louise Leloup, puis le sien; puis quelques termes, approchant de ceux de la

langue usuelle et intelligible, lui firent comprendre de quoi il s'agissait.

C'était une plainte et une requête en séparation de corps et de biens, que sa femme lui faisait signifier; il était en même temps cité à la chambre du tribunal civil de première instance, aux termes des articles 877 et 878 du Code de procédure civile.

C'est pourquoi, au lieu d'aller à X..., il alla passer sa matinée au musée de peinture.

Voici ce qu'avait fait madame Leloup depuis qu'elle avait perdu l'espoir de faire marcher à son gré la maison de son gendre : elle avait compris que, tôt ou tard, elle serait obligée de se séparer de lui, et c'était avec un vif sentiment d'effroi qu'elle songeait à l'exiguïté de son revenu, qu'avait augmenté, jusqu'au mariage, la fortune particulière de sa fille. Elle regretta alors amèrement de l'avoir mariée; et la désunion qu'elle ne tarda pas à mettre entre les deux époux lui fit concevoir l'idée que, s'ils se séparaient, elle se trouverait, comme devant, jouir de la petite fortune de sa fille en surplus de la sienne.

Aussi s'était-elle empressée de vendre les meubles de Hugues, non pas jusqu'à concurrence de la somme nécessaire pour payer les dettes auxquelles elle avait contribué pour sa part, mais bien tout ce qui appartenait à sa fille.

De là, elle lui présenta les affaires de Hugues comme complétement perdues, fit paraître la mention de quarante mille francs de dettes, lui fit voir que Hugues n'avait plus ni meubles, ni logement pour la recevoir, et enfin lui persuada qu'elle n'avait plus de ressources que dans sa mère : alors on la décida à faire la plainte que Hugues avait reçue.

Le lendemain, comme il déchiffrait de son mieux les mensonges grotesques et les bouffonnes exagérations qui composent d'ordinaire ce genre de requêtes, le voisin de ces dames se présenta.

Il venait, pour concilier cette fâcheuse affaire, voir si monsieur Hugues ne consentirait pas à en amortir le scandale, en faisant à sa femme une pension convenable, proportionnée à ses moyens.

Il se présentait, du reste, comme l'*ami* et le conseil de ces dames.

« Monsieur, lui dit Hugues, ces dames ont peut-être d'excellentes raisons pour vous mettre dans leur confidence, mais je n'en trouve aucune qui m'engage à vous mettre dans la mienne. Si donc c'est le seul but de votre visite...

— Alors, monsieur, puisqu'il en est ainsi, nous plaiderons.

— Monsieur, dit Hugues, je vous serai obligé de fermer la porte en vous en allant.

— Très-bien, monsieur. »

Et le voisin sortit.

Hugues, qui ne demandait pas mieux que d'être séparé de sa femme, ne parut pas à l'audience à laquelle il était cité, et on ordonna alors qu'on passait aux débats.

Dans une seconde audience, les faits furent déclarés *pertinents*.

Hugues les déclara *impertinents*, et ne bougea pas.

Mais il ne tarda pas à apprendre que madame Leloup avait écrit à ses connaissances des circulaires fort injurieuses pour lui, dans lesquelles on l'accusait d'avoir ruiné et abandonné sa femme, après une foule de mauvais traitements.

« Cher neveu, dit l'oncle Jean, si tu laisses prononcer contre toi la séparation que l'on te demande, ce sera avouer tacitement les faits plus ou moins odieux qui te sont imputés. »

Aussi Hugues, ayant reçu une assignation à huitaine franche, *pour se voir condamner à*, etc., se présenta-t-il à la chambre de première instance.

Mais comme, à la fin des huit jours désignés, il se trouvait un dimanche et un lundi, jours de vacances au Palais, huitaine franche signifiait le treizième jour, ce que Hugues n'eût certes pas deviné, si un avocat ne le lui eût charitablement appris.

« Votre affaire ne vient que mardi prochain.

— Je vous remercie.

— Comment votre avoué a-t-il pu se tromper à cela?

— Comment, mon avoué?

— Oui! l'avoué qui s'est constitué pour vous.

— Je ne sache pas qu'il se soit constitué pour moi aucun avoué.

— Félicitez-vous alors que votre affaire n'arrive pas aujourd'hui, vous auriez été condamné par défaut.

— Comment, par défaut? Je croyais qu'on condamnait par défaut un absent.

— Sans avoué, vous êtes considéré comme absent.

— Mais je dirai que je suis là.

— La justice ne vous entendra pas et ne vous verra pas.

— Elle est donc sourde et aveugle?

— La constitution d'un avoué peut seule lui affirmer votre identité.

— Ainsi, il me faut un avoué? Il est singulier, disait Hugues en traversant pour s'en aller la salle des Pas-

Perdus, qu'un honnête homme accusé injustement et ridiculement ne puisse faire ses affaires lui-même. »

Il alla trouver un avoué, qui voulut lui faire prendre un avocat : mais, cette fois, comme la loi ne l'y obligeait pas, comme l'avoué ne lui donnait pour raison que son propre avantage, Hugues tint bon et annonça formellement qu'il plaiderait lui-même.

Et, d'ailleurs, il avait lu dans Beaumarchais :

« Un homme qui a quelque instruction et un peu d'esprit parlera toujours mieux dans sa propre cause que le meilleur avocat. »

Hugues avait, sur la requête, composé une plaidoirie très-courte et très-simple.

« La loi, devait-il dire, a fixé d'avance les cas dans lesquels la séparation peut être ordonnée. Or, en prenant un à un tous les faits articulés par la plainte, sans avoir même aucun égard à l'exagération ordinaire de cette sorte de pièce, on n'y trouverait aucun grief qui tombât dans les cas prévus par la loi. Je suis devant vous, messieurs, seulement pour ne pas faire défaut, seulement pour obéir à la citation qui m'a été faite ; je ne me défendrais pas que vous ne pourriez me condamner.

» Je me défendrai, néanmoins, parce que les faits qui me sont imputés, tout insuffisants qu'ils sont pour le parti qu'en veulent tirer mes adversaires, sont cependant de nature à porter atteinte à ma considération. »

Ici, Hugues devait démentir, par des preuves faciles, les allégations assez niaisement entassées dans la requête.

Puis il aurait terminé par une péroraison sur laquelle il avait quelque raison de compter beaucoup.

« Vous ne pouvez donc, messieurs, prononcer la séparation contre moi sur les faits tels que les présente la requête.

» Ces faits, je viens d'ailleurs de prouver leur fausseté.

» D'autre part, si je demandais la séparation à mon tour, attendu que la loi, dans sa sagesse, la prononce contre la femme sur des faits qui, avec l'apparence d'une gravité moins grande, sont cependant au moins aussi importants relativement, je soutiens que vous ne pourriez pas me la refuser.

» Eh bien ! je ne demande pas la séparation ; je demande même qu'elle ne soit pas prononcée, parce que ma femme est jeune, parce qu'elle est sous une influence étrangère et pernicieuse, parce que j'espère, à force de soins, de patience et d'affection, la ramener à des idées plus saines et au bonheur. »

Voilà ce que Hugues avait dessein de prononcer à l'audience.

Mais un avocat se leva pour parler contre lui, et cet avocat était précisément le voisin qu'il avait mis à la porte peu de temps auparavant. Cette circonstance commença par le mettre de mauvaise humeur.

« Messieurs, dit l'avocat, deux femmes trompées, ruinées, abandonnées, sans secours, sans appui, empruntent ma voix pour vous demander aide et assistance ; une mère qui a tout sacrifié pour sa fille, une fille qui

s'est vu tout enlever par un mari dissipateur et débauché, viennent vous demander justice et se mettre sous la sauvegarde des lois. »

Hugues devint bleu de fureur, en entendant accoler à son nom ces étranges épithètes. Il aurait interrompu l'avocat sans son avoué et son oncle, qui le continrent de leur mieux.

« Notre partie, continua l'avocat, a cru pouvoir apporter, dans les relations les plus sacrées, dans les nœuds les plus respectables, les caprices d'imagination, le dévergondage d'esprit, que l'on tolère dans les artistes pour ce qui a rapport à leur art. Il a cru que, par cela seul qu'il était quelque peu peintre, il avait le droit de n'être ni époux ni citoyen : il a pris au sérieux la mythologie et a élu domicile dans les nuages, sans se soucier des lois de la terre.

» Il a froissé les plus purs sentiments : l'amour maternel le plus désintéressé et le plus dévoué, d'une part; d'autre part, la tendresse conjugale la plus patiente, la plus résignée. Car ce n'est pas sur des premiers torts que mes clientes ont recours à votre justice; c'est après avoir longtemps, dans le silence, dévoré leurs douleurs et leurs larmes ; c'est après avoir eu recours aux prières, aux supplications, aux pleurs; à ces armes que le ciel a données aux femmes, et qui triomphent des hommes les plus durs, mais qui ont échoué devant l'homme qui semblait se faire un jeu cruel du mal qu'il leur faisait chaque jour.

» C'est au dernier degré du découragement que nous venons devant vous. »

Ici, l'avocat accusa Hugues d'avoir dilapidé la fortune de sa femme, et d'avoir, avec cette fortune, entretenu

des *filles d'Opéra;* d'avoir maltraité la fille et la mère; d'avoir abandonné sa femme sans secours, sans ressources, etc.

Tout cela dura trois heures.

La réponse de Hugues était bien facile, s'il s'en était tenu à ce qu'il avait préparé; s'il s'était contenté d'y joindre le récit exact et succinct de sa vie depuis son mariage; s'il avait affirmé que non-seulement la fortune de sa femme n'avait pas été détruite, mais qu'elle ne pouvait même pas être aliénée; qu'aucune des clauses du contrat n'avait été exécutée; que les autres allégations demandaient à être prouvées, etc.

Mais il débuta par faire une affreuse scène aux juges qui avaient permis à l'avocat de se servir à son égard de termes peu mesurés.

Il voulut établir une chose qui ne manque pas de justesse :

Que l'institution des avocats a pour cause principale la crainte de voir les plaideurs se livrer à une aigreur de discussion peu séante devant la justice et peu instructive pour les juges. Que si lui, Hugues, plaidant pour ses propres intérêts, sortait des bornes de la modération la plus stricte, on ne manquerait pas de lui ôter la parole. Qu'à plus forte raison un avocat devait être circonscrit dans les mêmes limites.

Mais, outre qu'il n'est jamais très-adroit de faire des remontrances à ses juges, les paroles de Hugues arrivèrent sur ses lèvres comme ses idées dans sa tête, pêle-mêle, incohérentes, pressées, choquées, de telle sorte que le président l'invita à se taire ou à parler avec plus de modération; mais il lui venait à la fois tant de choses justes et bonnes à dire, qu'il se récria contre la

gêne qu'on lui imposait, parla encore avec plus d'aigreur et d'emportement.

Le président alors lui *ôta la parole :* « Faites plaider pour vous un avocat. »

Hugues annonça que, puisqu'il en était ainsi, personne ne plaiderait.

Il se retira.

On le condamna par défaut aux conclusions de l'avocat, à savoir, à ne plus fréquenter une femme dont il ne voulait à aucun prix ;

A restituer une dot qu'il n'avait pas reçue ;

A restituer les quatre mille francs et les meubles vendus par madame Leloup ;

A payer les frais du procès.

Deux heures après, il avait dit adieu à son oncle, emportant sa boîte à couleurs et trois cents francs, et suivi de Schütz.

« Cher oncle, dit-il, je vivrai partout de mon métier ; en attendant, je vais, pour me reposer l'esprit et le corps, aller passer quelque temps à Étretat. Je reverrai Thérèse.

— Qu'est-ce que Thérèse? » dit l'oncle Jean.

Mais cette question n'obtint pas plus de réponse que la première que l'oncle avait faite une autre fois sur le même sujet.

Hugues continua :

« Pauvre fille! ou elle est morte ou elle m'attend. »

Ce sont, en effet, les seuls cas prévus d'ordinaire par les romans.

V

ÉTRETAT. — LE JOUR DE L'ASSOMPTION

Le jour de l'Assomption, le soleil se leva avec un éclat inaccoutumé. Dès que ses premiers rayons se reflétèrent dans les gouttes de rosée suspendues aux aiguillons verts des ajoncs, tout se disposa pour la cérémonie ordinaire de la fête de la Vierge.

Mais M. le curé paraissait mettre quelque hâte dans son office; les pêcheurs, de leur côté, manifestaient quelque impatience; depuis le matin, un frais vent d'est jetait dans la vallée quelques fleurs d'or qu'il détachait des ajoncs de la côte d'amont; aussi, dès que la mer fut bénie, les pêcheurs et leurs femmes s'empressèrent de quitter leurs vêtements du dimanche, et un grand mouvement se fit dans toute la commune.

Si le vent se soutient, comme tout semble le présager, on ira à la pêche demain, et il faut aujourd'hui livrer aux maréyeurs les maquereaux pris hier ; les hommes et les femmes comptent les maquereaux, emplissent les paniers, les emballent dans la paille et les attachent. De toutes parts des attelages nombreux arrivent des fermes voisines ; depuis la veille on n'a épargné ni soins, ni peines, ni intrigues. non-seulement pour se procurer des

chevaux, mais aussi pour empêcher les rivaux d'en avoir. Les premiers d'entre les mareyeurs qui arriveront au Havre ou à Fécamp auront tout le bénéfice de la vente. Tel met huit chevaux de la grosseur de nos timoniers à une de ces longues charrettes à deux roues qui balancent sur leur essieu, quand quatre ou cinq suffiraient pour la conduire ; mais cela fait trois ou quatre chevaux dont un autre ne pourra pas profiter. Tous les chevaux ne sont pas propres à ce travail ; dans la ville de Paris et sa banlieue, on n'en trouverait pas quatre capables de fournir comme eux une traite de six ou huit lieues au galop. A mesure qu'une voiture est pleine, un valet en blouse et en sabots s'élance, assis sur un des chevaux, et, tenant toutes ses guides de corde rassemblées dans une main, il excite avec un immense fouet les paresseux et les retardataires. Deux, trois voitures partent en même temps ; alors les fouets et les jurons résonnent à l'envi, les maréyeurs encouragent leurs gens.

« Jean ! dix pistoles si tu arrives le premier.

— Pierre ! crève les chevaux.

— Éloi ! les bêtes sont ferrées à neuf, touche hardiment. »

Alors commence une course assez effrayante : trois voitures, attelées de six à huit chevaux chacune, partent au grand galop des chevaux, par des chemins raboteux, pierreux, souvent étroits; montée, descente, rien ne les arrête, rien ne les ralentit ; les fers des chevaux, le bruit des roues, celui des fouets, les cris des charretiers, les annoncent de loin aux piétons et aux voituriers, qui s'empressent de se ranger pour ne pas être renversés. A peine ceux-ci sont en route que l'on charge d'autres voitures : tout le monde parle, marche, discute à la fois;

les marchés se proposent, se concluent et se ratifient en buvant à la hâte un verre de genièvre.

Au milieu de ce mouvement, Vilhem seul, étendu sur la mousse, fume, et suit du regard la fumée de sa pipe, qui change de couleur en se dilatant, et semble porter sa vapeur à ces nuages qui s'amoncellent devant le soleil qui descend en face de la baie. Monsieur le maire l'a chargé d'écrire trois couplets qu'il se propose d'improviser à un dîner auquel monsieur le sous-préfet lui a fait l'insigne honneur de l'engager.

C'est à ce moment que Hugues arriva à Étretat par le chemin qui l'y avait conduit la première fois.

Comme la première fois, il s'arrêta ému et pensif à l'endroit où, après la dernière montée, on voit les maisons d'Étretat dans la vallée, et la mer qui s'étend immense à l'horizon.

A cette heure, elle était d'un bleu sombre, et l'horizon était chargé de nuages violets bordés d'une frange de pourpre et de feu ; les sommets des falaises étaient encore éclairés d'un jour complet et peut-être plus lumineux qu'au milieu de la journée, tandis que l'ombre commençait à se répandre dans le fond de la vallée : là le jour remontait au ciel, emportant le dernier parfum de la terre, le dernier son des cloches, et la prière qu'une poétique piété a imaginé de placer à cette heure solennelle. L'émotion de Hugues n'avait plus cette fois ce vague et cette rêverie qui s'étaient emparés de lui lors de son premier voyage. A cet aspect majestueux dont ses sens étaient frappés, dans cette vallée obscurcie, il voyait errer les ombres des plus douces journées de sa vie, les fantômes de ses illusions les plus chères, de ses plus précieuses espérances.

Dans cette nuit qui rendait tout confus, était la maison de Thérèse. Dans ce faible bruit de voix mêlées qui montait jusqu'à lui, devait être la voix de Thérèse, qui priait ou qui chantait.

Il descendit la côte, s'arrêta encore un moment à l'extrémité de la rue où était la maison de maître Kreisherer, cette maison si pleine d'harmonie, d'amour, de doux souvenirs.

Puis il songea qu'il n'y pouvait entrer subitement : « Peut-être Thérèse est morte, morte de douleur de mon lâche abandon. Comment oserai-je soutenir le regard de maître Kreisherer, ce regard qui me redemandera sa fille? Ou elle m'attend, et, à cette joie de me revoir, comment opposer les tristes paroles : *Je suis marié!* »

Il passa devant la maison, et s'arrêta un moment en face de la porte. Elle était, comme autrefois, éclairée en dedans. Mais son cœur se serra douloureusement en remarquant qu'on avait arraché ce pampre entre les feuilles duquel lui avait apparu pour la première fois la tête blonde de la fille du clerc.

A un mouvement qui se fit sentir dans la maison, il prit la fuite comme un criminel, et ne s'arrêta qu'au grand air, alors que le souffle du vent de la mer vint rafraîchir sa tête embrasée.

« Je vais, pensa-t-il, m'informer de ce qui s'est passé dans mon absence. »

Mais il n'osa affronter ce bruit et ce mouvement qui régnaient sur le perré. Il se disposa à monter alors la côte d'aval pour se diriger vers la maison de Vilhem ; mais il avait dû, depuis deux heures, renoncer à une chance certaine d'un bon accueil de la part du pêcheur : Schütz,

qu'il lui ramenait, s'était perdu en traversant les rues du Havre.

En traversant le perré, il rencontra monsieur le maire et monsieur Bernard.

« Allons, monsieur Bernard, disait monsieur le maire, Roland se retrouvera ; venez faire notre partie de piquet.

— C'est singulier, disait monsieur Bernard, quoique je sois en tout point de l'avis de monsieur le maire, et que je ne doute pas que Roland doive revenir, je lui avouerai que je suis quelque peu inquiet. Depuis qu'un hasard bienheureux a débarrassé la commune de cette espèce d'ours que le pêcheur Girl voulait faire passer pour un chien, je n'ai jamais vu Roland saisi d'une semblable frayeur; monsieur le maire l'a vu s'enfuir et s'aller cacher je ne sais où, malgré mes prières et mes menaces.

— Allons, allons, monsieur Bernard, je vous ai dit, une fois pour toutes, que Roland n'est pas perdu, et que je suis impatient de voir si vous vous laisserez faire capot, comme hier. »

Monsieur Bernard n'osa plus répondre à monsieur le maire, et le suivit en silence, interrogeant par moments d'un regard inquiet l'ombre qui recelait probablement Roland.

Roland s'était réfugié dans une fente de roche, où l'expérience lui avait appris que les proportions de Schütz le mettaient entièrement à l'abri, car c'était l'approche de son ancien tyran qui avait ainsi terrifié le chien du Pylade de monsieur le maire.

Je dis Pylade, parce qu'il y a une chose à remarquer dans la plupart des amitiés. Comme dans la tragédie de Racine, où Pylade est tutoyé par Oreste, et ne le tutoie

pas, il y a un des deux amis qui est subordonné à l'autre; il y a le premier et le second ami. Le second ami est d'ordinaire un confident, un compère, chargé de mettre en relief les avantages du premier ami, avec une abnégation personnelle absolue.

Schütz avait reconnu, dès le Havre, sa patrie, le pays où était son maître ou plutôt son ami Vilhem Girl; et il avait pris sa course vers Étretat, où il était arrivé longtemps avant le cheval qui portait l'étudiant.

Il avait trouvé Vilhem couché sur la mousse, et Vilhem l'avait couvert de baisers et de joie.

« Ah! te voilà donc, mon ami, mon enfant, mon bon Schütz! tu es toujours beau, ta fourrure est toujours épaisse et luisante; te voilà donc revenu! Viens, mon bon chien, viens revoir ton canot, viens à la mer par cette belle soirée, viens respirer avec moi cet air frais. »

Hugues les rencontra qui descendaient ensemble la côte d'aval.

Il entra avec eux dans le canot, et le vent d'est enflant la voile, ils gagnèrent le large et perdirent de vue les falaises.

« Il s'est passé bien des choses depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, dit Vilhem.

— Oui, » dit l'étudiant, qui n'osait encore parler de Thérèse, et dont toute l'âme était dans les oreilles pour épier le premier mot qu'en allait dire le pêcheur.

Cependant à ce moment il n'eut pas le courage d'af-

fronter la fin de son incertitude, et il parla lui-même, pour retarder de quelques instants ce qu'allait dire Vilhem.

« Je me suis marié.

— Je le sais, dit Vilhem. Un an après votre départ, continua Vilhem, le clerc est mort. Thérèse a douté de la Providence, qui, si prodigue pour parer son corps et son âme, avait abandonné, comme une marâtre, son innocente vie aux plus cruelles angoisses, au désespoir le plus profond. Thérèse s'est vue seule dans la vie, sans avenir, sans espoir, l'existence lui a semblé pesante : elle a voulu la rejeter. Elle s'est renfermée dans la maison où était mort Kreisherer et qu'il lui fallait quitter le lendemain. Elle a dit adieu à une vie qui s'était montrée si féconde en promesses, et avait tenu si peu; elle a écrit ses dernières volontés, puis elle a allumé un grand réchaud plein de charbon, et elle s'est couchée, en demandant pardon à Dieu et en le priant de la recevoir dans son sein, avec sa mère et son père qui l'attendaient.

— Ah! s'écria Hugues, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. O mon Dieu! dit-il, en se jetant à genoux dans le fond de la barque, ô mon Dieu, c'est moi qui ai besoin de pardon, car c'est moi qui ai fait tout le mal!... Et que me ferait votre pardon? ajouta-t-il; que pouvez-vous pour moi, mon Dieu, après avoir rappelé à vous cette douce Thérèse que vous aviez faite mon ange gardien sur la terre, que vous aviez chargée de me dispenser la part de bonheur que votre bonté m'avait réservée?

— Enfant, dit froidement Vilhem, vous n'êtes pas changé. Il n'appartient qu'aux hommes de faire des tragédies dont le commencement fasse deviner la fin; la

Providence est plus mystérieuse dans ses voies. Dans la vie réelle, les romans n'ont pas de second volume, les drames n'ont pas de cinquième acte. Écoutez la fin de mon récit. J'avais quelque sujet d'être inquiet de Thérèse, et j'entrai chez elle...

— Au nom du ciel ! s'écria Hugues, à votre tour, Vilhem, ne procédez pas par de longues narrations comme les romanciers ; Thérèse est vivante ; où est-elle? que fait-elle ?

— Tenez, dit Vilhem, portez vos regards vers le sud-ouest.

— Du côté où, entre les étoiles, brille une plus rouge que les autres ?

— Précisément. Eh bien ! cette étoile rouge, c'est une lumière qui éclaire ma maison. Dans ma maison est Thérèse, Thérèse qui est ma femme, parce que c'était le seul moyen de lui faire payer le tribut de considération que lui doivent les imbéciles qui l'entourent ; Thérèse qui ne m'aime pas comme elle vous a aimé, parce qu'un amour comme celui qu'elle a éprouvé dévaste le cœur, mais qui s'appuie sur moi et sait que je serai toujours entre elle et le coup qui voudrait la frapper ; Thérèse qui est heureuse, autant qu'elle peut l'être, après ce que vous avez emporté de son âme et détruit de ses croyances.

. . . .

. . . .

— O Thérèse ! dit l'étudiant se tournant vers cette lumière confondue parmi les étoiles, ô Thérèse ! noble fille, l'atmosphère qui t'entourait était le ciel ; j'en suis tombé. »

. . . .

Des sens attribués à l'homme, le plus précieux et LE PLUS RARE *est sans contredit* LE SENS COMMUN.

Dix ans après, je le vis à Paris, au lit, mourant, j'arrivai pour recueillir ses dernières paroles :

« Ah ! dit-il, j'aurais mieux fait, le jour de l'Assomption, de passer par-dessus la falaise! »

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE



